NUMÉRO 1083 1er Novembre 1953

MERCVRE DE FRANCE



GUSTAVE FLAUBERT ... ... Page 385 ... ...Huit lettres inédites.
HENRI PICHETTE ... ... Page 397 ... ... Poèmes offerts.
JEAN TREGARVAN... ... ... Page 403 ... Dollars mexicains, *nouvelle.*
JULES LAFORGUE ... ... Page 426 ... ...Carnet 1884-1885 *(fin).*
MAURICE FOMBEURE .. ... Page 444 ... ... Poèmes.
YVON BIZARDEL ... ... Page 449 ... ...Géorgie et Louisiane.
ERNEST MILLARD ... ... Page 463 ... ...En vendant des tableaux.

MERCVRIALE

PIERRE MAC ORLAN, *de l'Académie Goncourt* : Le Mois de Paris, p. 476. — S. P. : Lettres, p. 479. — PHILIPPE CHABANEIX : Poésie, p. 486. — DUSSANE : Théâtre, p. 494. — JEAN QUEVAL : Cinéma, p. 497. — LUCIE MAZAURIC : Arts, p. 504. — RENÉ DUMESNIL : Musique, p. 506. — RENÉ LYR : Belgique, p. 510. — ROGER BASTIDE : Brésil : p. 516. — JACQUES VALLETTE : Lettres anglo-saxonnes, p. 523. — GEORGES MONGRÉDIEN : Histoire, p. 528. — ROBERT LAULAN : Institut et Sociétés Savantes, p. 535. — MARCEL ROLAND : Nature, p. 539. — Général G. LESTIEN : Questions Militaires, p. 543. — CLAUDE PICHOIS, JACQUES LEVRON, FERNAND LETESSIER : Variétés, p. 547.

GAZETTE

LE

MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

Nouveau tarif

	France et Union Française	Étranger
Un an	1.800 fr.	2.300 fr.
6 mois	950 fr.	1.200 fr.

LE NUMÉRO : 180 francs

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).

Tél. ODÉon 02-13 — R. C. Seine 80-493 — Chèques postaux 259-31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement.

A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercvre » *à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22, rue du Persil, Bruxelles (un an : 330 francs belges, 6 mois : 170 francs belges, le numéro : 30 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni 3e andar, Rio de Janeiro.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

HUIT LETTRES INÉDITES

de GUSTAVE FLAUBERT

Les neuf volumes de lettres de Flaubert édités à la librairie Louis Conard — devenue, depuis, la librairie Jacques Lambert — forment un monument universellement réputé. Et l'on sait que de bons esprits vont jusqu'à mettre la Correspondance *au-dessus de toute l'œuvre du romancier.*

Dans quelques jours, ou au plus tard dans quelques semaines, M. Jacques Lambert va publier un Supplément *qui enrichira la* Correspondance *de quatre nouveaux tomes. On n'y retrouvera pas seulement les lettres qu'on a pu voir paraître, ici ou là, après l'achèvement des neuf premiers volumes; on y trouvera un nombre considérable de textes tout à fait inédits. Ceux-ci sont présentés et annotés par MM. Jean Pommier, René Dumesnil et Claude Digeon : c'est dire les garanties de tous ordres que présentera l'édition.*

Les commentateurs et l'éditeur ont bien voulu confier au Mercure *les huit lettres qu'on va lire. Rien ne les relie l'une à l'autre, ni les dates qu'elles portent, ni les destinataires, ni les sujets traités, ni le ton : rien, sinon la personnalité même de Gustave Flaubert, dont la puissance se confirme par tant de variété. Il y a donc, parmi les pages d'un de nos plus grands épistoliers demeurées jusqu'à présent inédites, des lettres qui ne le cèdent en rien à celles que l'on connaissait déjà.*

Précisons que le Supplément *ajoute* 1.272 *lettres aux* 1.992 *contenues dans les neuf volumes parus de* 1926 *à* 1933.

I

A HENRIETTE COLLIER.

Croisset, près Rouen, 23 novembre [1851].

Chère Henriette (1),

J'ai fait chercher partout l'adresse de M. de Rambuteau. Il ne demeure plus depuis longtemps à Paris mais à Chalon-sur-Saône où il vit retiré à la campagne. Voilà tout ce que j'ai pu savoir.

En échange de ce renseignement pouvez-vous me rendre le petit service suivant : à savoir de retirer de chez le libraire *Sams* un album d'autographes et de me le renvoyer en France. Si vous trouviez à le placer, c'est-à-dire si quelque amateur de ce genre de choses parmi vos connaissances voulait l'acheter (et le plus cher possible), j'en serais fort aise. Il appartient à une dame de nos (2) amies, sans fortune. Vous feriez là une bonne œuvre dont je vous serais particulièrement obligé. — En ce cas vous m'écririez les conditions que l'on propose et je vous répondrais.

Vous allez recevoir par ce même courrier qui vous apportera ma lettre un poème qui m'est dédié (3). Il a été fait par un de mes amis les plus intimes, obscur il y a un mois, célèbre maintenant ou qui va l'être — vous verrez comme c'est beau! Henriette. Je voudrais bien vous le lire. Que n'êtes-vous encore au Rond-Point! Comme j'irais vous voir! et quel bon après-midi nous passerions ensemble, vous couchée sur votre petit lit de fer, près de la fenêtre, la tête posée sur votre oreiller rose, et moi sur une chaise à vos côtés. Si vous saviez, Henriette, combien ce temps-là me revient souvent en mémoire et avec quelle triste douceur! Hier encore (il y a deux heures que j'arrive

(1) Lorsque Flaubert la nomme dans ses lettres à d'autres personnes, il l'appelle volontiers miss Harriet, de son prénom anglais. De-là, peut-être, le titre du récit de Maupassant.

(2) Flaubert avait tout d'abord écrit « mes », qu'il a rayé. Il s'agit de Louise Colet. Voir *Corr.*, II, p. 319.

(3) Le *Melaenis* de L. Bouilhet, *Revue de Paris*, novembre 1851,

de Paris), j'ai passé en voiture devant vos fenêtres : le temps affreux qu'il faisait! la pluie ruisselait sur vos carreaux. Je me suis penché en dehors de la portière pour regarder votre maison.

Cela m'a fait un étrange effet de vous revoir. Je me rappellerai longtemps notre promenade dans Hyde Park et ce dimanche où je vous ai quittée, ce long après-midi brumeux où j'avais plus de brouillard dans le cœur qu'il n'y en avait sur Londres. Comme je maudissais votre gros bon garçon de cousin (4) qui nous gênait tant!

Est-ce que vous ne reviendrez pas habiter la France? Oh! nous reprendrions nos pauvres causeries d'autrefois. Je vous parlerais de l'Orient — du Nil — du soleil qui nous manque. Je vous conterais Bédouins, derviches et caravanes. Peut-être que je vous ferais moins rire qu'autrefois. Je ne suis plus gai, mais je vous aimerais toujours autant, soyez-en sûre; six ans d'absence n'y avaient rien fait, vous le savez. Mon amitié à moi ressemble au chameau. Une fois en mouvement il n'y a plus moyen de l'arrêter.

Que faites-vous là-bas dans votre *upper Grosvenor street* (5)? Ici il fait un froid de chien et une tristesse de loup. L'hiver sera rude. J'aurai le plaisir, au moins, d'entendre sous mes fenêtres craquer les glaçons de la rivière en regardant brûler mon feu, ce qui est une occupation mélancolique pleine de charmes. On rêve à un tas de choses en contemplant les étincelles.

Serez-vous fidèle à votre promesse, Henriette? aurai-je vos chers cadeaux si avidement attendus? — Adieu, donc; je prends vos mains dans les miennes et je les baise. J'ai là vos yeux devant moi, et je vous regarde. Adieu, adieu — non; au revoir. A vous.

Mille amitiés à Clemy. Ne m'oubliez pas auprès de votre père. Je vais bien travailler l'anglais afin de pouvoir causer un peu avec lui quand je vous reverrai.

(4) Il pourrait s'agir de Hamilton Aïdé, fils de Georgiana, sœur de M. Collier.

(5) Rue à Londres, tout près de Hyde Park. Le nom vient de ce que les constructions ont été faites sur les terres du comte de Grosvenor. (*Guide Chaix, Nouveau guide à Londres pour l'Exposition de* 1851. 1851, et le *Plan de Londres* pour ce guide, même date). — Les Collier habitaient au 25, au coin, ou presque, de cette rue et de Park Lane.

II

A MADAME BRAINNE.

[Croisset], dimanche soir [31 mars 1872].

J'outrepasse vos ordres, ma chère Léo, car je ne m'ennuie pas « un peu », mais beaucoup, — je m'ennuie de vous, — et par l'idée surtout que je vais être longtemps sans vous voir! Et puis tout, ici, m'attriste et m'agace! ma mère m'inquiète de plus en plus! mais vous avez assez de vos chagrins personnels sans que j'afflige ce cher bon cœur avec les miens.

Que vous dirai-je donc? que vous m'avez écrit un amour de lettre. Je l'ai relue trois fois, comme si j'étais un jouvencel!

Pourquoi ne le suis-je plus? pourquoi ne le suis-je plus! pourquoi vous ai-je rencontrée trop tard! Le cœur reste intact, mais j'ai la sensibilité exaspérée par-ci, émoussée par-là comme un vieux couteau trop aiguisé, qui a des hoches et qui s'ébrèche facilement. Il me semble que je ne suis pas digne de tout ce que vous me donnez, et la comparaison que je fais de nous deux m'humilie. « Tenir un peu de place dans ma vie », dites-vous, non! elle n'est pas petite, tout ce qui me touche me pénètre. Voilà pourquoi je suis constamment agité. J'ai puisé sur vos lèvres, ma chère belle, quelque chose qui me restera au fond du cœur, quoi qu'il advienne.

Comme il me serait facile de vous écrire des tendresses! de vous *faire des phrases*. Mais j'épargne votre bon goût. Vous trouveriez peut-être que « ce n'est pas vrai »...

J'ai vu aujourd'hui l'autre géranium (6), — toujours charmante, — et le beau-frère aussi, et le jeune Baudry qui m'a paru *très échauffé* à votre endroit.

Faites des amitiés pour moi à votre amie Alice (7).

(6) Mme Lapierre.
(7) Mme Pasca.

Je sais que votre fils revient à Rouen bientôt? Et vous?

Il me semble que l'autre samedi c'était il y a un an!... Je rêve à vos visites de cet hiver comme à une chose très ancienne et très douce, et je vais me remettre à lire du Hegel en tâchant de ne plus songer à cette chère belle figure que je voudrais couvrir de baisers.

Gve.

(De plus en plus *intempestif*.)

III

A GEORGE SAND.

Croisset, lundi 1er juillet [1872].

CHÈRE MAITRE,

Nous nous [sommes] bien mal vus à Paris! j'avais cent choses à vous dire que je ne vous ai pas dites, — et vous-même étiez gênée par la présence de votre neveu. Ainsi, j'aurais voulu savoir en quoi Troubat a été (ou est) une « canaille », car je voulais le charger de mes affaires, pour liquider ma position dans la maison Lévy. Cet enfant d'Israël continue à m'horripiler. A propos de moi, il a *chipé* deux mois d'intérêts à Claye l'imprimeur, etc.! C'est à en vomir, et je suis si dégoûté de tout cela, que je ne veux plus imprimer, quelque besoin que j'aie d'argent. Ce que je peux gagner avec ma plume étant une dérision, l'abstinence n'a pas grand mérite.

J'ai fini *Saint Antoine* (8)! Dieu merci! Je vais retravailler une pièce de Bouilhet, dont le sujet est fertile (9). Puis, je me mettrai à un roman moderne faisant la contre-partie de *Saint Antoine* et qui aura la prétention d'être comique, — un petit travail qui me demandera deux ou trois ans, au moins!

Pendant que j'étais à Saint-Gratien, j'y ai vu

(8) Le manuscrit porte la date : 20 juin 1872.
(9) *Le Sexe faible.*

Mme de Voisins qui m'a paru à votre endroit pleine à la fois de respect et d'amertume. Elle m'a, depuis, envoyé ses *Contes algériens* (10). C'est une drôle de petite bonne femme, qui, j'en suis sûr, en a beaucoup dans son sac. Je me rappelle parfaitement que Sainte-Beuve m'avait conté sur elle des anecdotes... piquantes.

Vendredi prochain, j'emmène à Luchon ma nièce. Je resterai là-bas cinq ou six semaines, après quoi j'irai un peu au bord de la mer.

Devez-vous revenir prochainement à Paris comme vous l'avez écrit à la Princesse?

Les acteurs de l'Odéon ne désirent pas tous que Duquesnel soit leur directeur. Ils ont cédé à sa pression, par lâcheté comme toujours. Mais comme c'est un drôle, il sera nommé probablement, et il aura pour associé M. Blum, auteur de *Vlan dans l'œil*, mais détenteur de 500 mille francs et protégé d'Hugo. Tendresses à tous les vôtres.

Je vous embrasse.

Votre

Je vous écrirai de Luchon pour vous envoyer mon adresse.

IV

[Croisset], mardi 4 heures [19 novembre 1872].

A SA NIÈCE CAROLINE.

Encore une déception! Il faut attendre jusqu'à samedi avant de voir et d'avoir ma fameuse nièce, et elle ne me dit pas combien de temps elle me restera, — ni de ce qui est du voyage de Dantsick. J'imagine qu'il n'aura pas lieu?

(10) Sous le pseudonyme de Pierre Cœur, Mme de Voisins, qui avait longtemps séjourné en Algérie et débuté dans les lettres en 1866 sous le patronage de George Sand, donna à *la France*, d'Emile de Girardin, des *Lettres sur l'Algérie* fort remarquées, puis publia en 1870 des *Contes Algériens*, suivis en 1871 de *les Borgias d'Afrique*.

Quant à ta lettre financière, quel était le but? tu ne te trompes pas en supposant qu'elle m'a attristé! Pas n'est besoin de me remettre ma misère sous les yeux. J'y songe assez!

Espères-tu que tes observations changeront mon tempérament. Crois-tu que je puisse *surveiller la dépense de mon domestique!* Le suicide est doux à côté d'un pareil horizon, il n'y a rien à faire qu'à gémir et se résigner.

J'ai encore mon logement de Paris, pour deux ans et demi. Après quoi je le rendrai, forcément, — et puis ce sera tout. Ma vie est abominablement aride, sans plaisir, sans distraction, sans épanchement. Or je ne pousserai pas l'ascétisme jusqu'à m'inquiéter de ma cuisine. C'est assez de tristesse comme ça! Bonsoir! n'en parlons plus.

Donc à samedi, mon Loulou. Je t'embrasse bien fort.

Ta vieille Nounou.

J'ai peur que Julio dans ses caresses n'écrase Putzel. D'un coup de patte il est capable de lui casser la colonne!

V

A EDMOND LAPORTE.

Jeudi, 9 juillet [1874].
Kaltbad-Righi. Suisse.

MON CHER AMI,

Puisque vous avez l'intention de rester quatre ou cinq jours à Neuchatel, faites dès maintenant vos paquets, de manière à vous trouver ici dès la fin de la semaine prochaine, c'est-à-dire le 18 ou le 19. Nous en repartirions le mardi. Nous passerions le mercredi à Genève, et nous serions à Paris le vendredi matin (de demain en quinze). Répondez-moi un mot par le télégraphe pour me dire vos intentions.

Je m'embête, mon bon Laporte! Je m'emmerde au delà de toute expression et il me tarde de vous voir 1° pour

vous revoir et 2° pour foutre mon camp (j'ai rarement eu envie de foutre quoi que ce soit avec plus d'énergie). De plus vous saurez que j'ai porté *le Sexe faible* au théâtre de Cluny. Je devais avoir la réponse du Directeur de cette boîte à mon retour de Suisse... or j'ai vu ici dans *le XIXe siècle* et dans *le Figaro* que le Théâtre de Cluny ouvrirait sa saison par *le Sexe faible*, c'est-à-dire le donnerait au commencement de septembre, nouvelle qui ne me satisfait qu'à demi, car septembre est une bien mauvaise époque. Je voudrais savoir à quoi m'en tenir. Donc, venez! mes vingt jours, quand vous serez là, seront subis, et je détalerai de l'Helvétie avec empressement.

Notre petite tournée sur les bords de l'Orne m'aura laissé de meilleurs souvenirs.

Tous Allemands autour de moi. Des femmes abominables! un désœuvrement complet et l'humeur sombre. Voilà mon bilan.

Donc à bientôt. Je vous embrasse.

Votre

VI

A MADAME BRAINNE.

[Croisset, vendredi] 28 juillet [1876]
(anniversaire des Glorieuses, nom de Dieu!).

Oh! l'adorable lettre! ma chère belle. Les eaux dégraissantes ne vous diminuent pas la cervelle! vous m'envoyez de chouettes descriptions de poitrines et de derrières! c'est à désirer s'asseoir sur les unes et on a peur d'être écrasé par les autres! comment se fait-il que les gens qui aiment les grosses femmes n'aillent pas s'établir à Marienbad? Pour moi, qui suis un homme simple dans mes goûts, je ne vois pas le besoin que vous en aviez. Vous me plaisiez comme ça! du reste, grosse ou fine, peu importe! ce que j'aime en vous *c'est* vous! et votre saint Polycarpe vous recevra bien si vous venez le voir dans

sa solitude, au milieu d'août comme vous le lui faites espérer. Ma nièce et son mari partent dimanche prochain (après-demain) pour les Eaux-Bonnes, et ne seront ici que dans les premiers jours de septembre.

Et je continue à travailler comme un gaillard, le conte que je fais sera terminé dans une quinzaine; après quoi, j'en commencerai un troisième.

La santé physique (et morale) n'a jamais été meilleure.

Savez-vous *qui* j'ai devant moi, sur ma table, depuis trois semaines? un perroquet empaillé. Il y reste à poste fixe. Sa vue commence même à m'embêter. Mais je le garde, pour m'emplir la cervelle de l'idée perroquet. Car j'écris présentement les amours d'une vieille fille et d'un perroquet.

A propos d'oiseaux, j'ai vu ce bon Georges, et il m'a avoué que vous lui aviez toujours fait « une certaine peur à cause de votre esprit ». Moi, vous ne me faites pas peur, du tout! mais je comprends ce qu'il veut dire.

Vous ignorez sans doute les histoires à la Ponson du Terrail qui se sont passées (quand? on n'en sait rien!) dans la maison du père Pouchet. Voici la chose : on a découvert dans sa cour, presque à fleur de terre, à trois pieds sous le sol, un cercueil contenant deux squelettes! posés tête-bêche, — position choisie quelquefois par des vivants, qui y trouvent leur commodité, mais rare chez les morts. Est-ce que le Père Pouchet ou ses fils auraient assassiné leur bonne pour cacher leurs turpitudes? Il y a lieu de rêver.

Je n'ai aucune nouvelle des Lapierre.

Quand revenez-vous? quand vous verrai-je?

Quand me sera-t-il permis de vous bécoter?

Dans ce moment, je songe à vos épaules, à vos jambes en bas rouges, à vos coquins de grands yeux doux, et j'ai envie de vous manger, voilà le vrai! Je voudrais être la baignoire qui vous entoure! tel est mon caractère (et *parfois* mon tempérament). « Tout pour les dames! »

Mille tendresses de votre vieux affectionné.

VII

A AGÉNOR BARDOUX.

Jeudi, 2 mai [1878].

MON CHER AMI,

Guy de Maupassant est arrivé chez moi, enchanté de tes promesses. Je t'en remercie, et je te prie, je te *supplie* d'y donner suite.

Comme je lui crois un grand avenir littéraire, il faut qu'il ait deux choses : de quoi vivre et le temps de travailler. Sa place au ministère de la Marine n'est plus tenable. Au nom des lettres, tire-le de là! Tu feras une action juste et tu m'obligeras infiniment.

Pense aussi à Laporte, et la *Féerie* (11), quoi de nouveau? Mais le plus pressé, c'est mon jeune poète.

VIII

A GUY DE MAUPASSANT.

Dimanche, 4 heures, 9 [mars 1879].

MON CHER AMI,

Puisque vous *m'affirmez* que cette pension sera ignorée de tout le monde, je me résigne, car la nécessité m'y contraint.

Vous me dites cependant : « aucun journal ne pourra

(11) Les sollicitations réitérées de Flaubert finirent par triompher des résistances administratives : il était contraire aux règles de faire passer un fonctionnaire d'un ministère à un autre. Maupassant, commis à la Marine, direction du matériel, ne fut « provisoirement attaché » au Cabinet de Bardoux, ministre de l'Instruction publique, qu'après que sa démission eut été acceptée par le Ministre de la Marine le 4 janvier 1879.
Quant à Laporte, il ne fut nommé inspecteur divisionnaire du Travail à Nevers que le 9 juin 1879. Bardoux avait quitté le ministère en février, le cabinet Dufaure ayant été renversé.

protester, tant la chose paraît naturelle à tout le monde », de plus « je pense qu'on ne donnera à cette mesure aucune publicité ». Vous n'en êtes donc pas sûr? Comment conciliez-vous ces deux assertions?

D'autre part, vous me répétez plusieurs fois que ce sera un *secret*.

Bref, si je suis *sûr*, bien sûr, que la chose se passera entre le ministère et moi, seulement, j'accepte avec reconnaissance, et à la condition (dans ma conscience) que ce sera un prêt, un secours temporaire.

Voici comment je l'entends. Une fois la pension accordée, et dès que mon frère sera revenu de Nice, je lui demanderai l'équivalent de cette pension. Lui, sa fille, et son petit-fils qui va être majeur possèdent à eux trois environ cent mille [francs] de rentes. Ils peuvent bien m'en faire cinq. Dans ce cas-là, j'irais derechef remercier le Ministre, et renoncerais à cette pension. Sinon, il me faudrait bien l'accepter, jusqu'au jour où je rendrais la somme entière, ou la rente. Je m'arrangerai pour cela, en m'y prenant d'avance. Car vous n'imaginez pas combien il m'en coûte d'en être réduit là!

C'est demain qu'on vend l'usine de Commanville et le 24 prochain on vendra ses terrains. Ces deux opérations seront pitoyables! Je ne sais pas comment ma pauvre nièce et moi nous vivons encore, tant nous sommes torturés! Oh! les bourgeois!...

Je me résume : 1° pas de titre, 2° pas de publicité. *Secret absolu* et alors je n'aurai qu'à dire merci. Sinon, non. Je me fie là-dessus absolument à vous. Par excès d'amitié pour moi, ne me trompez pas, je vous en supplie. Soyez le gardien de ce que je considère (à tort ou à raison) comme mon Honneur, ma seule richesse.

Quand je dis secret, j'entends que mes amis même les plus intimes (y compris les *Commanville*) l'ignorent. Je me réserve de le divulguer à qui bon me semblera.

Et je ne vous remercie pas, mon cher fils, ce serait vous offenser. Mais je vous embrasse bien tendrement. Votre

Remerciez M. Charmes (12) pour moi. Qu'ai-je donc fait pour que votre Ministre me veuille tant de bien ? J'en suis stupéfait et ému.

(12) François-Marie-Xavier Charmes (1849-1919) fut directeur au Ministère de l'Instruction publique. Frère de Francis Charmes, ministre plénipotentiaire, membre de l'Académie française, et qui succéda à Brunetière à la *Revue des Deux Mondes.*

POÈMES OFFERTS

par HENRI PICHETTE

A Félix de Boeck et à Marieke.

L'espace commence dans la bouche,
Parlons.
L'arme du jour est innocente;
Dans un grand geste de lumière
Elle ne frappe que l'eau pure
A la sortie de son rocher.
Bûcheron, me gagnerait-elle
Au stoïcisme végétal?
Elle attend le bras d'Abraham
A la cime du sacrifice;
C'est une cognée suspendue,
C'est une foudre apprivoisée.
A moins qu'elle ne glisse, douce,
Par les feuillages tamisée,
Vers les asiles des oiseaux.
Sacrons l'arme du jour, réglons nos yeux sur elle.
Celui qui la voit reconnaît
Que ce qu'il a à dire est bon
Et il le dit à tout le monde;
Ainsi va-t-il, le pas alerte,
D'arbre en arbre et de porte en porte
Ouvrir son cœur à la clarté.

La lumière, dit-il, s'étend
A la panoplie du berger;
Elle multiplie les pépites
Sous les doigts prestes du glaneur;
Elle a pris forme dans la forge,
C'est une charrue que pilote
Sous les ébats noirs des corneilles
Un homme tout ensoleillé
Guidé par l'instinct salvateur,
Un paysan, un créateur.
Que les germes livrés à eux-mêmes se lèvent,
Le champ nouveau fera l'expérience du rêve.
La vie est inventée,
Donc la terre amoureuse.
O innocence-mère!
Moi, je me donne au monde auquel tu m'as donné.
Ma présence est certaine,
Je m'entends témoigner pour toi.
Je le dis par amour de la vérité seule,
Autour de ma chaumière il y a un empire,
L'herbe, l'humus dormeur, les forêts qui perspirent,
L'azur filtré si fin qu'il ressemble aux étoiles;
La mort m'y trouvera, cerf au bord de ma biche,
Tel qu'aujourd'hui ruisseau, rivière ou, mieux, le fleuve
Lumineux, limoneux et gros de pluies pleurées,
Qui va dessinant l'ordre en courbes inspirées.
Ou bien
Roc de granit perçant la coque de la nuit
Je recevrai debout la flèche de lumière
Et je ressaignerai par torrents sur les viandes
Exhumées de leur lit, ranimées au plaisir,
Et ferai déborder le calice vital
Que la très-pure lèvre et la langue subtile
Abordent comme le Verbe.

★

A Maria Casares.

A qui cherche le jour
Par une nuit de linge fin
Donnez une lanterne de lilas.
La lune est soumise au jardin,
L'ombre s'étonne d'être reine.
L'œil
En amande sous le désir
Laisse un passage immense à la révélation.
Je devine que je suis,
Tout existe.
La lumière se montre embaumée aux amants,
Aveugles éclatants, aveugles qui se plaisent,
Qui se déclarent beaux, qui se formulent clairs;
La caresse commande avec douceur leurs mains.
Leurs mains,
Sont-elles étoiles tremblantes de plaisir
Qui se prennent à rayonner,
Ou bien touches de hors-bord sur l'eau séduite?
Je tiens un bouquet de réponses,
Toutes sont positives.
Le printemps a pris mesure de la terre,
La terre veinée de rivières,
La terre musclée de collines.
Oui,
Qu'un seul arbre y soit mort,
Vous le toucherez de l'ongle,
Il s'envolera,
Les branches rénovées, les racines en fleur,
Dans un tourbillon de lait de brebis.
Alors
Autorisez la bouche à verser un baiser sur le feu.
Toute la nuit prendra le relais du soleil.
Il y aura poursuite dans les yeux,
Clarté sur les pommettes,
Rire entre quatre lèvres,
Madame.



A Maurice Petitpas et à Geneviève.

Avant-coureur de lilas
Dont la levrette s'enivre,
Et
Le trésor du mimosa
Exposé dans une mémoire.
Ciseaux, bruits de mésange aux doigts de la couseuse
Qui retaille un vieux rêve.
Audace radieuse,
Illimitée.
Raisons d'être de l'hirondelle;
Foison d'ailes
Battantes, triomphantes
Qui s'enlèvent jusqu'aux nues;
Ecolières parées pour le prix des lumières.
Splendeur des amours coutumières!

Le soleil touche terre au niveau de la mer.



A Maurice Roche.

Je vogue sous la lune,
La mer est mon dortoir,
Le temps d'extase d'une
Barque sur un miroir.

★

A Armen Tarpinian.

Ame et corps je mime la neige;
Mes doigts passent à l'unisson
Sur des hermines de frisson;
Chaque pas de danse m'allège.

Ma passerelle enjambe un lac;
Et les minutes me rappellent
Le sable qui tombe des pelles;
Un soleil surgit de mon sac.

Aile du temps je vole, et vire;
Ce mât est la tour d'un château
Qui verdit à flanc de coteau;
Océan, mon ombre est navire.

Et puis l'écume de l'enfer;
Un arbre seul avec ses rêves;
Mes bras, comme deux branches brèves,
Fascinés par l'azur désert.

L'instant de Dieu, je m'agenouille;
Je porte un vin sacramental
A cette santé : le cristal!
Un cœur à nu jamais ne rouille.

★

A Maurice Jarre et à France.

J'écoute aux portes des tombeaux,
Je questionne une fourmilière,
Je cours en larmes les ruisseaux,
Je marche au bras de la lumière,
J'enquête auprès des champs de blé,
Je parle seul aux mondes assemblés.

L'amour me guide à travers soi
(Les Mystères m'ouvrent leurs grilles),
Et ses mains qui coulent sur moi
Sont les reflets dont je m'habille,
J'aspire à la nuit qui descend,
Nous sommes seuls au bord de notre sang.

Je prie aux lèvres du martyr,
J'ai voix sur la branche de l'orme,
Je dis à l'aigle de glatir,
J'épouse écho toutes les formes,
Je cris mon âme à l'étendue,
Je n'entends seul que musique perdue.

Dollars Mexicains

par JEAN TREGARVAN

C'était en décembre 1949, et l'armée de Pai-Chung-Si venait de franchir la frontière en un ordre assez parfait pour étonner des commentateurs mal avertis. Certains de ces gens venaient pourtant de se payer cinq ou six mille kilomètres de course à pied. Ils portaient des casquettes munies d'oreilles de loutre et des vestes rembourrées de kapok, ils venaient de Mandchourie sans paraître plus émus. D'autres étaient plus sommairement vêtus. Les pantalons de cotonnade indiquaient plutôt le recrutement de Shangaï, et les shorts ne devaient pas venir de beaucoup plus loin que Canton. Soit en tout quarante à cinquante mille hommes environ, tous trottinant du même pas et semblablement disciplinés, la face hilare. Ils n'étaient pas le moins du monde affectés par les événements, ils n'avaient pas mauvais moral. Pas bon moral non plus d'ailleurs. Ils n'avaient aucun moral, et cela limitait les soucis de ceux de leurs officiers qui se seraient senti des tempéraments de penseurs militaires.

Cette guerre avait été chinoise exclusivement, aucun de ces braves n'avait donc jamais combattu. Donc aucun d'entre eux n'éprouvait non plus, à rendre son fusil, de trop pénible complexe d'infériorité. C'est ainsi que s'entassèrent, au poste-frontière, devant la palissade où quelques légionnaires tétaient le mégot, un certain nombre de mètres cubes d'un armement essentiellement américain.

Les vingt et un généraux n'assistaient pas à l'opération. On n'en comptait que seize autour du général en chef, qui s'intéressaient au paysage ou serraient la main à des sergents. Manquaient alors quatre généraux, c'est qu'ils

étaient de service ces quatre-là, même qu'il s'agissait d'un très sérieux service, ils veillaient sur le trésor.

Le trésor était contenu dans une vingtaine de caisses à l'allure de coffres-forts, posées sur des brancards que des coolies aux jambes entravées portaient sur leurs épaules avec un minimum d'enthousiasme. A proximité marchaient l'œil attentif de forts Mandchous armés de Smith and Wesson du plus récent modèle, eux-mêmes surveillés par des officiers dont le masque s'était fait farouche pour l'occasion. Enfin, à chaque coin du convoi, s'avançait l'un des généraux sus-mentionnés. Tel était l'appareil dans lequel les dollars s'étaient propagés à travers les petites montagnes velues des confins Kouang Si-Kouang Toung, sur des pistes si difficilement caravanières que bresles ou bœufs auraient également forfait d'y remorquer le moindre charreton.

Les Chinois s'étaient présentés avec armes et bagages. Ils n'avaient fait, ai-je dit, aucune difficulté pour livrer les armes, mais demandaient instamment qu'on leur laissât les bagages. Une telle exigence n'était pas prévue, mais leur général en chef insistait beaucoup, si bien qu'un adjudant français finit par téléphoner. L'affaire demanda quelque réflexion, puis trouva dans les sphères une solution conforme aux intérêts de tous. Après tout, se dit-on en haut lieu, si ce n'est que de ça, mes bons, pour vous faire plaisir! On en toléra même, du coup, l'entrée d'un contingent de mitraillettes sans lesquelles la garde du trésor aurait évidemment posé de délicats problèmes. Ainsi donc ces militaires reprirent-ils leur marche d'un pas notablement plus léger, à l'exception toutefois des coolies-porteurs, auxquels la transaction n'avait point profité.

Le Tonkin en hiver n'a jamais passé pour un pays folâtre. Il crachinait doucement, la terre était spongieuse et les branches gouttaient dans la brousse avec un méchant bruit mou. Mais, l'un dans l'autre, les rescapés n'avaient plus ces cochons de communistes à leur pousser au derrière et les sentes herbues, les pagodons couleur locale avec leur toiture ad hoc, tout en prenait pour eux

un certain air badin. Un merle oublié se mit à siffler dans un bambou, les Chinois firent de même et bientôt s'installèrent dans leur camp d'internement avec toutes les marques d'une extrême satisfaction.

Le numéraire y fut stocké dans une cabane, à peu près au milieu du camp, toujours gardé par les mêmes sicaires que précédemment, Mandchous, généraux, etc... Puis, dès que l'on eut le temps de souffler, et cela vint vite, on décida de remonter le tonus à tout un chacun en procédant par bataillons à des distributions de blanc de blanc.



C'étaient des dollars argent du modèle qu'on dit dollars mexicains en vertu de cette figure de style qui prend la partie pour le tout. Car l'aigle spécifique en fait ne s'y rencontrait que rarement. Il y avait surtout des dollars Yuan-Che-Kaï dont se hérissaient sourcils et moustaches, et d'autres de Sun-Yat-Sen, imberbes ceux-là. Plus quelques thalers Marie-Thérèse, échoués dans le lot à la suite d'avatars qu'on aurait aimé savoir. Les uns comme les autres avaient sensiblement le poids et les dimensions de l'ancienne pièce française de cent sous.

Ici pourraient se placer des considérations sur la valeur des monnaies en économie semi-fermée. Le village de Honpha-Port, auprès duquel se trouvait le camp d'internement, comptait bien en temps normal quelques centaines d'âmes et trente boutiquiers — desquels boutiquiers on vit la race proliférer dans les trois jours au delà de tout calcul. Mais ils n'étaient pas encore assez nombreux, et si maigre que fût la solde du Bidasse chinois il fallait néanmoins qu'une offre des plus limitées satisfît une demande absolument hors de proportion. D'où l'effondrement des cours — des cours du dollar chinois, j'entends, évidemment, car les autres, tous les autres, étaient, eux, en vertigineuse ascension.

Le dollar chinois avait valu trente piastres pour les

premiers arrivés, il n'en fut plus payé que quinze dès le lendemain matin et finit par se stabiliser à huit à partir du troisième jour. Bientôt il ne fut si menue congaï qu'elle ne serrât quelques écus au fond de son chapeau conique ou dans d'autres cachettes moins rustiques, et l'espoir de l'enrichissement se mit à faire briller quantité d'yeux très noirs sous des paupières de plus en plus modestement baissées. Que fut-ce donc lorsqu'on sut que les changeurs d'Haïphong persistaient à racheter le dollar chinois aux environs de vingt piastres! Il y avait de quoi s'en sentir cogner le pouls à ce rythme que donne la perspective du bénéfice, dès l'instant où celui-ci tangente le cent cinquante, le deux cents pour cent.

Aux esprits entreprenants le tout était d'aller jusqu'à Haïphong. Mais c'était là justement que l'opération butait. Des raisons qu'un euphémisme aurait dites de sécurité générale interdisaient la route de terre. Il fallait donc emprunter les chemins de mer, — d'où la nécessité d'un bateau. Mais alors, quelles possibilités!

C'est bien ce qu'avait compris le garçon auquel je pense, avec une rapidité qui laisserait croire à quelque intelligence de sa part et risque donc de fausser tout à fait la prévision qu'on voudrait faire des événements ultérieurs.



C'était au physique un être long et lourd, un peu voûté. Ses bras indéfiniment élongés, ses jambes arquées au contraire et le plus souvent à demi fléchies auraient fait penser d'abord au gorille. Ainsi d'ailleurs que son front bas, un soupçon de prognathisme et le furtif éclair qui s'allumait parfois dans ses petits yeux, notamment quand il était question d'argent. (Il lui arrivait pourtant aussi de se forcer pour avoir l'air franc. Il relevait alors si haut les sourcils que ceux-ci rejoignaient presque la racine de ses cheveux.) Mais, lorsqu'il parlait, on aurait eu plutôt tendance à le trouver bovin, car c'était alors par meuglements sourds qu'il procédait, par espèces de

« hon hon » étouffés qui exprimaient l'essentiel de ses pensées. On se rappelait alors que cette brute obstinée, sournoise et violente, atteignait à peine ses vingt-six ans d'âge, et l'on envisageait aussitôt le plus prometteur des avenirs.

Ce garçon instrumentait pour l'instant dans les fonctions de chef de barre ou chef de quart à bord d'un bateau qui s'appelait si je m'en souviens le *Docteur-Arsène* ou l'*Ingénieur-Jules* ou quelque chose d'approchant. C'était un de ces caboteurs au cul en sabot, à la grêle cheminée, sans couleur et sans âge, qu'on voit finir leur carrière en périples sans gloire au long des côtes des mers de Chine. L'équipage en était partie chinois, partie malais, avec pour capitaine un trapu vieillard, obèse et poussif, sorte de tonneau monté sur pattes qui reniflait l'alcool à plusieurs encâblures sous le vent. Aussi bien, quand on reconnaissait, tirant sur sa chaîne ou miaulant le long d'un quai, cette hourque d'imagerie, se serait-on senti plus ou moins tenté d'y projeter les images de Conrad et toutes sortes de prestiges. En quoi d'ailleurs l'on se serait trompé, car les trafics de l'animal n'avaient de longtemps dépassé la pacotille infime ou le marché noir à l'échelon local. Mais voilà que les temps avaient changé.

Le navire se trouvait justement à Haïphong, immobile et somnolent, pas mal désœuvré, quand l'armée chinoise avait passé la frontière. Et tout de même il allait bien falloir que s'établissent certaines liaisons avec ces invités d'un modèle inattendu. D'où la réquisition du *Docteur-Jules*, à fins de transport, par et pour l'administration.

On allait voir ce qu'on allait voir.



Je ne sais trop depuis combien de temps il fréquentait l'Extrême-Orient, ce garçon dont j'ai parlé tout à l'heure. Il avait, paraît-il, servi d'abord sur les vaisseaux de Sa Majesté dans je ne sais quel négligeable grade.

Autrement dit connaissait d'un certain nombre de ports les bistros proches des appontements, et sans doute avait fait bénéficier de sa vigueur quelques congaïs aux tarifs à débattre. Puis c'était tout. Il ignorait les mœurs, il n'avait en rien approfondi les psychologies. Et quand on sait les sentiers dangereux dans lesquels il s'engagea par la suite, on se dit en tout cas qu'il n'avait rien compris aux Chinois.



Or donc la grâce le toucha dans certain boui-boui de Honpha-Port une heure environ après que son navire eut jeté ses amarres au petit quai sur pilotis, dans un frisson d'aigre nordet. Mais qu'importaient l'affreux décor, les monts éventrés par les galeries à ciel ouvert, l'usine et la tôle ondulée partout, l'âcre poussière du charbon! Notre homme avait quitté le bord sitôt arrivé, s'étant au vrai senti plus frétillant qu'un cocker en chasse dès l'instant qu'il avait su les nouveaux destins de l'*Ingénieur-Arsène.*

— Un bizness comme celui-là, se disait-il, ça doit rapporter de façon ou d'autre, et le mecton démerdard doit pouvoir s'y démerder.

Comment, il ne le savait pas encore exactement. Mais des songeries prenaient forme aux limites de sa pauvre cervelle avec la consistance des buées qu'on voit traîner, à l'aube, sur les eaux impaludées. Elles y tournoyaient mollement, se mêlaient, s'involutaient, fusaient doucement et finissaient par se fondre en halos nébuleux où naissaient et disparaissaient d'affriolantes visions. Une Buick eight étincelante, émail et nickel par exemple, ou bien les cuisses rondes et charnues de quelque entraîneuse de haut vol dans tel dancing de Saïgon — évocations en bref des plus parfaits moments, plus compliqués bonheurs auxquels pût aspirer notre homme. Alors ses poings se crispaient et par moments il haletait quand il droguait ainsi vagui-vaguant dans les mirages de la Fortune.

Quelques minutes de conversation avec les deux métisses du bistro voisin suffirent à l'affranchir complètement question dollars chinois; et la nuit n'était pas encore tombée qu'il avait déjà pris langue avec un fournisseur. Ce dernier individu portait un uniforme de sergent américain qui proclamait son rang d'officier chinois et se faisait fort de livrer tant de dollars à tel prix. On se mit d'accord sur mille dollars à sept piastres l'unité, tarif de gros.

— Parfait, parfait, dit le garçon, préparez le paquet, je repars demain matin, je reviens après-demain avec le fric.

Il n'avait pas la somme sur lui, disait-il. Mais — ajoutait-il — son bateau devant retourner à Haïphong entre temps, il passerait à la banque et rien ne serait perdu pour attendre un peu.

Bien au contraire.



Qu'il ne possédât pas assez d'argent à bord, dans les tiroirs de son gourbi, c'était exact. Inutile cependant de préciser qu'il n'en tenait pas davantage à la banque, où son nom était ignoré. Mais l'Idée, dans son pauvre crâne, avait pris un volume et des contours aux beautés inespérées, un peu comme on voit, sous l'arc électrique, se solidifier soudain tel mélange en surfusion.

Les billets de cinq cents piastres.

Il eut quelque peine à s'en procurer à Haïphong.

Le décret retirant lesdits billets de la circulation était vieux déjà de trois ans, et les particuliers qui en détenaient encore ne nourrissaient plus qu'un espoir très flou de les liquider un jour, fût-ce au taux le moins avantageux. D'où certain oubli, certaine désaffection. Il fallait prospecter.

Grand fut donc l'étonnement de ces demi-nhaqs en chapeau mou qu'on voit errer mains dans les poches sous les tristes lampions, autour des bâtiments de la douane, quand ce garçon vint leur demander, si, des fois... Ils se mirent en quête immédiatement et parvinrent à récu-

pérer en assez peu de temps quelques-uns des précieux papiers : dix billets en tout, soit cinq mille piastres. Eh diable! Ce n'était pas tout à fait ce qu'il fallait. N'importe — le garçon paya, cela ne coûtait pas cher, et se montra du coup large sur la commission. Ce n'est plus le moment, se disait-il, d'aller rien changer aux plans établis, et je compléterai la somme avec mes petites économies personnelles — en bons billets, hélas! celles-là.

Le lendemain soir il était de retour à Honpha.

La transaction se déroula dans l'arrière-salle d'une de ces cagnas de pisé que la Direction des Mines a bâties pour ses paroissiens et qui verminent au flanc de la colline comme autant de verrues grises. Il faisait nuit, une pétoche éclairait la scène, et l'œil des trois mandataires chinois ne paraissait pas briller plus qu'il n'était normal. On n'y vit non plus luire aucun reflet d'inquiétude ou d'étonnement quand le garçon sortit ses billets périmés avec une aisance, une assurance du meilleur aloi. Nom de Dieu, pensa-t-il, le cœur tout embaumé, c'est bien ce que j'attendais, ces gougnafiers-là ne savent même pas que ça n'a plus cours! Et dès cet instant il sentit un peu moins lui peser au fond de la poche le MAB 6.35 dont il s'était à tout hasard muni.

Les autres avaient amené leur camelote dans une petite caisse en bois à couvercle à glissière. Ils firent jouer les fafiots, sortirent un dollar, deux dollars, trois dollars, les firent sonner — c'était du bon. Le garçon en prit un aussi, le fit sonner, quand — tout à coup...

— Li patrouille, li patrouille...

C'était la boniche indigène qui montrait sa tête affolée dans l'embrasure de la porte. Il s'arrêta, souffle coupé, jambes flageolantes. (Il n'entendait cependant aucun bruit de pas cadencé.) Mais l'autre braillait toujours, les Chinois empochaient rapidement les billets, lui collaient la cassette dans les mains, se débinaient en catastrophe — il se retrouvait là soudain tout seul, il ouvrit la porte de derrière, et hop!

(Une patrouille de légionnaires tombant sur cette séance et dans cette officine aurait valu des tas d'ennuis aux

participants. Car il va de soi que tout trafic de dollars avait été formellement interdit par l'autorité française, dès le premier jour.)

Au dehors c'était la nuit d'encre. Le gars piétina dans des potagers, s'accrocha les pattes à des fils de fer, se cassa la figure dans un caniveau — tout cela, bien entendu, la caisse dans un bras, le revolver de l'autre main, et s'il n'y perdit rien ce fut miracle. Au total il finit par reprendre ses esprits au bout d'un certain temps, fit le tour de la cité ouvrière en passant par l'arrière et retomba non loin du carrefour principal. Il n'y remarqua rien d'anormal, ce n'était que l'habituel décor, quinquets, boutiques et lumignons, suspectes formes en vadrouille, etc... Pas besoin de s'attarder. Le garçon avait repéré dans la clôture du port le trou qu'il fallait pour se faufiler sans passer devant le poste de garde. Il reprit la tangente, il buta sur des rails, s'empêtra dans des aiguillages, bref, se ramassa bientôt sans trop de mal à bord du *Docteur-Arsène*, un peu blême de frousse et noir de poussier tout simplement.

Revenu de ses émotions, ayant repris haleine, il s'installa dans son gourbi toutes portes closes et se mit à compter son trésor avec les doigts de l'avare. Il lui fallut quelques minutes pour vérifier que le compte y était bien — mais pour s'assurer aussi que seules les couches du dessus étaient faites de vrais dollars d'argent, les autres ne comprenant que des monnaies de plomb hâtivement blanchies au bain électrolytique. On sait d'ailleurs qu'il s'agit là d'un procédé dont l'application a toujours fait le plus grand honneur à la technique chinoise.



(Ainsi donc le problème se pose comme au Certificat. Un Monsieur a payé deux mille bonnes piastres un lot d'environ cinquante bons dollars. Quel sera le bénéfice du monsieur sachant qu'il va revendre ses dollars vingt piastres l'unité?

Le bénéfice étant un déficit on en conclut qu'il faudrait

faire appel à la notion de nombre négatif, mais celle-ci ne figure pas au programme, alors on passe à l'ordre du jour.)



Comme on dit, pour un coup dur, c'était un coup dur.

Notre homme eut besoin de quelques jours pour récupérer.

Cela se conçoit.

L'*Ingénieur-Jules* entre temps était reparti pour Haïphong où il musait le nez sur un coffre en attendant que l'autorité voulût bien l'employer à d'autres travaux. D'où certains loisirs que chacun pouvait consacrer à la méditation selon ses voies.

Le gars avait d'abord commencé par se demander, en gros, comment il allait se débrouiller pour rentrer dans ses fonds. Fallait faire et fallait faire vite. Immédiatement. A tout prix. On ne reste pas sur un échec. Tout ça se verra à l'autopsie, etc... Tous slogans notoirement éculés mais générateurs en l'occasion d'une intense fermentation.

— Voyons, se disait-il en cravachant la bête.

Et il se remettait à penser à différents procédés dont aucun ne présentait de grands caractères de régularité, mais l'argent se gagne en général avec une vitesse inversement proportionnelle à la légalité des opérations.

Il y avait l'opium : avantageux dans le sens Haïphong-Saïgon, bénéfice garanti d'environ quatre cents pour cent. Mais le bateau ne retournerait pas de sitôt vers le Sud. Il y avait l'or — intéressant surtout dans le sens Tonkin-Chine, extrêmement intéressant! Mais avec ces histoires de communistes on ne savait trop quand reprendrait le tramping sur Hong-Kong et Canton. Et puis d'ailleurs c'étaient là de vieilles lunes. A toutes ces questions notre homme avait déjà songé mille fois, il en avait tourné, retourné les données, il avait épuisé le sujet.

Restaient décidément seuls en course les dollars chinois. Est-ce parce que la vue de la fausse monnaie avait

permis à ce malheureux de mieux goûter la beauté de la vraie, toujours est-il que la seule idée du trésor de l'armée chinoise lui brûlait l'intérieur comme un brasier. Elle hantait son cerveau, lui sonnait le crâne avec le bruit lancinant du tam-tam au cinéma. Positivement il les voyait, ces dollars d'argent neuf, étinceler, scintiller, cascader en flots pressés ou bien s'avancer sur la route en rangs par cent, en rangs par mille, comme un défilé de petits cuirassiers blancs. Il les entendait tinter et s'entrechoquer. Il leur reconnaissait des harmonies, une musique propre... En d'autres cas on aurait parlé d'obsession.



Le brave garçon finit donc par conclure que c'était bien de ce côté qu'il convenait, malgré tout, de chercher la vérité. Le tout était d'attendre l'occasion. Il se mit à l'espérer avec fébrilité. Bonheur, elle n'allait pas tarder.

— On fout le camp demain matin pour Honpha, lui dit le capitaine un soir.

— Hon, répondit-il. Hon.

Son intellect avait beau ne réagir que lentement, il trouvait à cette nouvelle quelque chose d'insolite. En effet le bateau n'était qu'à demi chargé, le reste de la cargaison étant prévu pour n'arriver de Hanoï qu'un peu plus tard.

— Hon, fit-il encore en regardant son capitaine par en dessous.

Ils étaient là tous deux à côté du treuil, en chandail, en savates et bouton de col, identiquement pâteux et pas rasés. L'autre renifla, toussota, cracha son mégot, puis finit par tourner le dos. Lui non plus n'entendait rien à toutes ces choses, et s'en moquait.

De même il n'accorda qu'une très petite attention aux deux Chinois de genre évolué (trench-coats mastic, chapeaux à bord roulé) qui le lendemain matin, juste avant l'appareillage, vinrent le trouver munis d'ordres de mission très réguliers, signature chinoise et contre-signature

française, pour lui signifier qu'ils venaient prendre passage jusqu'à Honpha. Des devoirs, qu'ils ne précisaient pas, les y attendaient.

Tout cela fleurait.



Pour aller de Haïphong à Honpha-Port on commence évidemment par descendre la rivière en passant par la fameuse Coupure et tout ce qui s'ensuit. Puis on sort du chenal et on laisse à babord la grande île de la Cac-Ba dans laquelle se blottit cette espèce de Camaret chinois qu'est le curieux port d'Apowan. Ensuite de quoi l'on s'enfourne dans la Passe Profonde, on passe au Chandelier, au Crapaud, au Puceron, on prend le chenal du Ducouëdic, à moins que ce ne soit celui du Bourayne, c'est selon, et puis allez, en avant à travers la baie des Faï-Tsi-Long. A partir de ce moment on a toujours les cailloux habituels à tribord, mais on court sa chance de jouir sur babord d'une vue plus dégagée. Par temps clair on peut contempler les exploitations des mines avec, en arrière-plan, le Tonkin raboteux. Pour entrer dans le port il faut enfin prendre trois alignements successifs repérés, autant qu'il m'en souvienne, par des amers de pierre blanche. Et puis l'on n'a plus qu'à s'amarrer en se méfiant, premièrement, du courant, qui ne demande qu'à vous jouer de mauvais tours, surtout par jusant; deuxièmement, d'une épave de cargo japonais qui encombre toute la partie Nord de l'appontement.

Mais revenons à nos moutons.

A Honpha, tout le monde savait déjà ce dont il s'agissait.

On en parlait aux ateliers et chantiers, sur le carreau du Découvert, dans les bistros annamites et jusque chez les plus minces commerçants de détail. Dame! cela faisait deux semaines que se tramait, que se tractait l'affaire et que circulaient entre les bureaux des officiels assez de papiers marqués en rouge vif du timbre « Secret » pour

qu'en fût attirée l'attention du planton le plus abruti. D'où la plus large diffusion.

Car il ne s'agissait de rien moins que d'évacuer sur Haïphong le trésor de guerre de Paï-Chung-Si.

Des autorités d'internement aux autorités internées l'affaire s'était lentement hissée sur le plan puissance à puissance, avec intervention du gouvernement de Formose à la clé, bien entendu. Bref la chose avait crevé les yeux à tous, et soudain il était apparu grandement anormal que les bonnes caisses de bois dur demeurassent plus longtemps à la pointe du combat, si dangereusement exposées, à quelques lieues seulement des hordes rouges.

— Et rendez-vous compte! Rien qu'un cordon de légionnaires pour vous protéger, vous et votre fric, si des fois les gens d'en face ont fantaisie d'attaquer, avait-on dit au général en chef des Chinois.

L'autre avait opiné derrière ses lunettes cerclées de fer. C'était un rusé Mongol au crâne ras, à la face plus ridée qu'une pomme blète. Il se demandait surtout comment il pourrait bien s'arranger pour mettre à gauche un sac ou deux avant l'évacuation, mais ne manifestait cependant qu'un patriotisme de bon aloi, se réjouissant même de la solution, ouvertement. On avait donc pris date, arrêté des modalités, entre autorités corrélatives. Restait seulement à fixer le moyen de transport. On n'en aurait su trouver de moins idoine que l'*Ingénieur-Arsène*, on choisit donc l'*Ingénieur-Arsène*. Un surcroît de précaution y fit même embarquer au dernier moment ces deux bonshommes en trench-coat dont on a parlé, vérificateurs ou contrôleurs, gens de finances — que dis-je! gens des Finances du gouvernement en exil, catapultés de Taipeh à bord d'un avion spécial. Ces personnages étaient en somme destinés à superviser l'opération et veiller à la bonne conservation des deniers de leur Etat.

— Hum, hum, firent lesdits représentants quand les Français de Honpha les mirent au courant de projets dont ils ignoraient jusque-là le détail d'exécution. — Hum! Lui vous inspirer tellement confiance, ci bateau-là?

(Ces messieurs venaient de passer quelques heures à bord de l'*Ingénieur-Jules* et n'en avaient retiré qu'une impression mitigée.)

— Et les grilles, alors! leur répondit jovialement l'expert en la matière, à savoir un ex-sergent de tirailleurs qui remplissait on ne sait pourquoi les fonctions de capitaine de port. Et les grilles! On bouclera votre fourbi côté patrons, je veux dire à l'intérieur, avec son escorte de bonshommes de votre bord, tous les mahousses, là, tous les durs. Alors? Pas de pé. Même que c'est pas ça qui m'empêchera de faire mes autres transports du même coup, eh allez, hi alors! Justement j'ai des tas de poilus à expédier sur Haïphong, des coolies pour les Travaux Publics ou je ne sais quoi...

Je ne sais si j'ai déjà mentionné cette intéressante particularité quand j'ai présenté le *Docteur-Jules*, mais ce navire était en effet muni de grilles ainsi que le sont tous les bateaux qui veulent sous de tels climats transporter des émigrants avec un acceptable coefficient de sécurité. Vous parquez donc du cheptel devant, du cheptel derrière, il peut bien s'y dissimuler tous les pirates du bout du monde avec leurs kriss ou leurs kandjars camouflés, ils ne feront que s'expliquer entre eux ces braves gens. Vous, vous vous en fichez, vous êtes paré, vous : Pour défendre la passerelle, la machine, les carrés, les chambres des passagers de première et même les postes d'équipage, — enfin, tout ce qui constitue le château, le logement des riches ou des blancs, le pouvoir, bref — il y a les grilles. Et je vous garantis que la solidité de leurs montants est vérifiée pour chaque appareillage avec autant de soin au moins que sont les freins Lockheed sur les camions de quatorze tonnes.

Attention toutefois.

Attention.

Les grilles en question ouvrent sur les passavants par des portes elles-mêmes verrouillées mais qu'on peut ouvrir en cas de sinistre, incendie, naufrage, etc..., pour permettre aux occupants d'évacuer le mauvais coin. Soyons humains, que diable! Et la clef de ces portes est

traditionnellement tenue par l'officier de quart, délégué du capitaine en l'occurrence.

Or ce garçon dont je conte aujourd'hui l'histoire exerçait sur son bateau — précisément — les fonctions d'officier de quart.



Où, quand, comment se signa le pacte, on ne m'en voudra pas si je confesse ici mon défaut d'information. Avec qui, je n'en sais rien non plus. Tout au plus ai-je tendance à m'imaginer que ce ne dut tout de même pas être avec les Chinois déjà vus dans le coup des faux dollars. — Et encore! Pourquoi pas! Ceux-là du moins avaient eu tout loisir de jauger leur partenaire, ils se sentaient sûrs. Augurons donc qu'ils prirent tout au plus la peine d'agir par personnes interposées.

Quant à l'autre crétin, je serais bien étonné qu'il eût exigé moins de moitié-moitié. Sans doute se donna-t-on même le luxe, de l'autre côté de la barrière, de chipoter contre lui! De discuter, de marchander. Non qu'il fût besoin de le mettre davantage en confiance. Mais c'était une question d'habitudes, et l'on aime le travail bien fait, en Chine.

Or donc le lendemain embarquèrent à bord de l'*Ingénieur-Jules* tous les passagers prévus, chacun selon sa catégorie. Le trésor d'abord, amené sur des camions, plus entouré pour quitter le port qu'oncques ne fut le zaïmph pour rentrer à Carthage. On avait même trouvé des bottes neuves pour chausser ses Chinois défenseurs, et ceux-ci pleins de leur mission bombaient les fesses, baissaient les yeux comme font les enfants de chœur de première qualité, ceux qui portent les ors massifs dans les grandes processions. Ils se mettaient à quatre pour empoigner les caisses et les trimballaient à fracas respectueux jusqu'au spardeck où elles s'entassaient alors sous la garde de non moins vigilants factionnaires. Puis, le travail achevé, gardiens du temple et représentants officiels, gens des Finances se rassemblèrent vaguement,

un peu partout, sur les passavants et la passerelle, entre les grilles en tout cas.

(On pourrait s'étonner qu'il n'y eût pas dans le coup le moindre caporal français. Mais les types en trench-coat avaient tenu ferme sur la question, ils maintenaient la tradition. Car rien n'est aussi pointu sur le point d'honneur et notion de Reconnaissance qu'un gouvernement qui n'existe exactement ni *de jure* ni *de facto*, mais seulement en vertu de vieux errements et commodités, en attendant autre chose ou mieux.)

Puis — alors seulement — on fit embarquer hors les grilles le menu peuple des claque-patins, gagne-petit, traîne-misère et tire-la-flème. Ils trottinaient, ceux-là, d'un pas soumis, et passaient la coupée les mains croisées sur le ventre en regardant le bout de leurs pieds. Certains pouvaient être Annamites, d'autres Chinois — ces derniers parce qu'ils s'étaient lassés du riz que l'Intendance délivrait à l'armée internée, préféraient aller gagner ailleurs leur bol de soupe au poisson, bref s'étaient démobilisés en douce. D'autres se prétendaient Nungs ou Thos et cela ne les engageait à rien, car il est fort délicat même pour un œil exercé de reconnaître un Chinois d'un Nung ou d'un Tho. Les uns comme les autres frissonnaient à qui mieux mieux dans l'âpre bise, hirsutes et maigrichons. Quelques-uns étaient vêtus d'éléments d'uniformes, d'autres de vagues caleçons noirs, tous portaient des ballots de hardes ou d'informes objets. De gras gendarmes français les exploraient, les palpaient au passage, au besoin faisaient ouvrir des paquets lorsqu'ils sentaient sur leur zèle l'œil acéré du commissaire en civil. Puis ils laissaient monter, n'ayant rien trouvé.

(Forcément. Ils pouvaient toujours fouiller, les gendarmes, et même se fouiller. Le sac de grenades et les quelques revolvers prévus pour la mutinerie se trouvaient à bord depuis la veille déjà, entreposés probablement près des corneaux sous de vieilles moques à peinture, à moins que ce ne soit ailleurs.)

Après quoi l'on n'avait plus qu'à larguer les amarres.



On peut se rendre de Honpha-Fort à Haïphong en suivant la route inverse de celle précédemment décrite. Mais il arrive aussi que l'on préfère sortir par la passe de l'Aspic au cas, par exemple, où la brume est menaçante. On allonge ainsi d'un peu le chemin total à parcourir mais on se sort plus rapidement des mauvais cailloux.

De toute façon, point n'est question, si vous voulez faire un peu de piraterie, que vous alliez vous découvrir avant d'être entièrement dégagé des chenaux. Un instant d'affolement du barreur ou même simplement d'inattention et vous êtes au sec avant d'avoir occis le moindre ciron — pas plus avancé d'ailleurs, que vous soyez ou trucidant ou trucidé... Gageons donc que le tour de quart de notre ami devait se loger aux environs de la Cac-Ba — c'est-à-dire, étant donné par ailleurs l'heure de l'appareillage et la vitesse sur le fond, vers les débuts de la nuit tombante : autre circonstance favorable.

Et tirons le voile.



— Eh bé, dit le lendemain matin le commandant du *Bouvreuil* — eh bé — qu'est-ce qu'il fait, celui-là, par ici ?

« Par ici » signifiait en l'occasion ce point du Golfe du Tonkin qui se trouve à peu près équidistant des Go-Tow, d'Haïnan, de Pakhoï et de cet îlot Bak-Long-Vi que les distingués aiment mieux appeler Nightingale. (A noter que le *Bouvreuil* revenait justement de Nightingale où il était allé sonder les dispositions des quelques hérédocrétins qui y mollusquent sur la caillasse.) Mais maintenant il était venu pousser sa pointe, jeter son œil, vers le Nord-Est, où des esprits éclairés prétendaient localiser certaine contrebande marine de mitraillettes et de plastic.

On avait déjà rencontré nombre de ces jonques de haut bord, curieusement équipées en doris à gueule de

chaussure à la poulaine, qui vous évoquent Terre-Neuve et les Bancs sous des latitudes où vous ne les attendez généralement pas. On s'était alors donné quelque sport, après le petit déjeuner, ainsi qu'il convient à des organismes équilibrés : autrement dit l'on avait arraisonné deux ou trois de ces bâtiments, l'équipage aux rambardes avait apprécié la manœuvre, le midship était allé faire un tour avec le canot et le patron chinois lui avait montré quelque hiéroglyphique grimoire auquel il n'avait rien compris mais dont il lui avait fallu se contenter puisque aussi bien des tas de cachets en attestaient la valeur. Après quoi l'on avait remis en route à petite allure, en attendant plus substantiel. Mais l'ardeur de tous était déjà calmée vers les 11 heures, la journée serait nulle, il n'était plus que de la tirer après tant d'autres. Aussi le spectacle de ce caboteur à toute vue dérangea-t-il plutôt la somnolence générale.

Il faisait un vrai temps de saison, vent froid, crachin, mer grise et ciel gris, mouscaille à l'horizon. Mais pourtant on distinguait très bien dans les jumelles la silhouette de l'autre original.

Un enseigne feuilletait le document *ad hoc* et déclara que c'était là l'*Ingénieur-Arsène*. Ah, mais alors?

— Vérifiez un peu les prévisions de mouvement, dit le commandant au bout de quelque réflexion. (Il était mal imaginatif et se donnait du temps.)

Las, un instant après le problème se reposa pour lui dans son entier quand le même enseigne exhiba le registre des communications et qu'on y lut noir sur blanc que l'*Ingénieur-Arsène* était bien prévu pour se rendre dans la journée du tant (c'était la veille) de Honpha-Port à Haïphong: auquel dernier patelin le dit navire aurait donc dû se trouver solidement amarré depuis douze ou quinze heures au moins. Or voilà qu'on le rencontrait droguant par là, cap sur un point difficile à déterminer mais qui n'était sûrement pas Haïphong.

Fumets d'incertitude et relents d'hésitation traînaient pourtant encore sur les caillebotis du *Bouvreuil*, on n'y savait trop que décider, quand on vit soudain l'individu

suspect faire un demi-tour presque complet et montrer brusquement le cul, cependant que s'échappaient de sa cheminée des bouffées de fumée noire. Ah vingt Dieux! Chacun du coup réalisa qu'il se passait pour le moins quelque chose, et chadburn aussitôt de tinter frénétiquement. Trente secondes après les canonniers étaient tous à leur poste, il y avait quatre-vingts paires d'yeux rivés sur le pirate, et l'étrave du Bouvreuil commençait à s'orner d'un joli soupçon de moustache. A ce prix-là la plaisanterie ne pouvait pas durer bien longtemps.

— Faites charger un coup à blanc, criait l'un, pointez la pièce avant pour un coup de semonce, hurlait l'autre, hissez le signal de stopper immédiatement, trépignait un troisième officier, bref tout ce qui se fait en ce cas-là. Mais une telle excitation était superflue. Très vite on s'aperçut que l'*Ingénieur-Jules* avait compris et s'était mollement résigné. Contre les longs canons luisants de son adversaire il ne pouvait rien avec ses arquebuses, il sentait aussi l'inutilité de tout essouflement : alors, comme dit l'autre, à quoi bon tellement courir! Sa force faite il avait donc bouclé son clapet, il ne laissait plus qu'un petit, tout petit sillage et bientôt s'immobilisa complètement.

L'aviso se rapprochait à toute allure. On y voyait de mieux en mieux le *Jules*, et ce qu'on voyait n'éclaircissait rien. Il y avait du monde partout sur ce machin-là. Ça grouillait, ça foisonnait, ça gargouillait : ça ne bougeait pas autrement d'ailleurs, au contraire c'était plutôt calme. Il n'y avait que sur la passerelle et dans l'abri de navigation — pour autant du moins qu'on pût en juger à travers les vitres sales — que ça parût absolument vide. Personne à la barre ou sur les ailerons. Bizarre.

On commençait pourtant à distinguer différentes catégories. Des minables en sarrau noir et flottants, puis quelques militaires aux attitudes résolument déboutonnées. Enfin, sur le passavant, relativement à l'écart, on remarquait aussi deux civils de type urbain, en trench-coat et chapeau à bord roulé. C'étaient les fameux messieurs Des Finances, et justement ils se mettaient à faire

de la main des petits gestes comme contractés, en grimaçant des propos qui pouvaient être de bienvenue. (Le simple fait qu'ils eussent survécu donna plus tard à penser qu'ils s'étaient sans doute laissé faire une douce violence par le parti de la révolte. Aussi ne savaient-ils pas encore trop bien quelle tête montrer aux arrivants. Mais ils sentaient qu'il était dans leur apparence de chefs de faire quelque chose, et donc agitaient leurs mouchoirs.) Pour ls gens du *Bouvreuil* qui n'étaient au courant de rien, ignoraient tout de cette histoire de trésors transportés et dollars à la dérive, il n'y avait rien là-dedans qui clarifiât la situation.

L'aviso venait de stopper à peu près au niveau du caboteur. Tous deux, tombés de travers à la lame, roulaient tristement dans la grande houle de fond. On s'observait de bord à bord avec un silencieux intérêt.

— Diable, diable, se disait le commandant du *Bouvreuil* avec perplexité.

Cependant son équipage commençait à lancer des plaisanteries, des faces camuses de l'autre côté s'épanouissaient comme des lunes et les bonshommes en trench-coat avaient l'air d'avoir repris une partie de leur assurance. On entendait dans le vent des bribes de leurs discours, on y reconnaissait même des intentions de langue française. Autrement dit on allait peut-être pouvoir s'expliquer.

— Bon, dit le commandant à son second, vous allez prendre l'équipe de visite et vous irez voir un peu ce qui se passe par là.



— Tu parles d'un pastis, m'a raconté plus tard le second en question.

— La vedette à l'eau, les costauds jugulaire et Colt à la ceinture, et inutile de te dire que sur l'autre crasseux il ne se trouvait personne pour me balancer seulement une échelle de pilote ou quoi que ce soit. Il a fallu que je les engueule je ne sais combien de temps pour leur

faire comprendre ce que je voulais. Finalement ils me jettent un bout. Je me déhale et je me hisse avec mes fidèles. Tableau!

(Ce n'était pas du tout le corps franc. Plutôt le petit corps sournois. Bonshommes la tête de travers, bonshommes qui regardent leurs souliers, tripottent leurs mains, laissent filtrer des regards par en dessous...)

Car ça refluait devant moi, le Chinois.

— Ça reluquait de côté, ça prenait des airs détachés du bouffeur de muguet, des airs indifférents du promeneur du dimanche, des airs de ne pas en avoir l'air — avec des sourires en coin, plus ou moins gênés.

— Bon Dieu, je dis à la cantonade, où est-ce qu'il est, le capitaine, pour commencer?

Tous ces macaques en liberté, cela me paraissait décidément de moins en moins bouddhique. Il y avait en particulier un peu trop de sang partout, cela frappait dès l'abord, viscosités diverses et matière cérébrale éparse sur les parois. Plus un certain nombre d'éraflures aux contours significatifs, éclats de grenades, impacts de balles, etc.

Les cadavres étaient plus loin. On ne tombait dessus qu'en s'avançant sur le spardeck, après le bloc-passerelle. Ils gisaient par terre, ils étaient trois, dans des postures de cinéma, typiquement morts en quelque sorte : une espèce de petit nhaq en short et veste grise, un long Manchou qui n'en finissait plus, vêtu d'un uniforme approximatif; et puis un troisième individu que sur le moment je n'ai pas bien remarqué. Bande de dégoûtants, me disais-je surtout, ils auraient au moins pu balancer toute cette viande à la mer et passer un coup de faubert sur le pont. Mais ces réflexions ne m'étaient que d'un faible secours.

Il y avait bien là les deux bougres en trench-coat. Ils se tenaient pas loin, l'air instruit. Je fais signe à l'un d'eux.

— Enfin quoi, lui fais-je, le capitaine?

Il baragouinait vaguement le français, mais il avait

l'air peu faraud du trapéziste qui sent son engin mal accroché.

— Marin... être allé chercher...

— Mais enfin...

(Voilà qu'on entendait éclater au-dessous de l'abri de navigation tout un vacarme de braiements, rugissements, hurlements.)

Geste soulagé du trench-coat :

— Lui-même... venir expliquer...



C'était le capitaine à n'en pas douter. Il venait de jaillir d'un trou comme l'eau de Seltz d'un siphon; mais, vu de près, il était beaucoup moins pétillant et surtout évoquait le bistro vin rouge bien plus que la source Perrier. Il puait l'alcool à dix pas et venait de s'arrêter pile avec la face hébétée du taureau rentrant dans l'arène, haletant, clignotant, baveux. Ses courtes pattes se terminaient sur des savates, il avait le pantalon déboutonné, sa chemise flottait sur son énorme ventre. A considérer tel phénomène on se sentait plein de considération.

Il était là, tournant lentememt la tête, avec ses naseaux qui fumaient, ses fanons qui tremblotaient.

— Ouin, ouin, il grognait.

Et puis tout d'un coup le voilà qui se précipite comme un furieux sur le troisième cadavre, celui que je n'avais pas encore eu le temps de regarder, et qui se met à le bourrer de coups de pied sauvages, dans le dos, le ventre, les côtes, la figure, à lui lancer des bordées d'injures — et qu'il éructait, et qu'il gesticulait, et qu'il gueulait!

— Salaud, salaud, ah, fumier!

— Allons, je lui dis. Allons, allons.

On le maîtrise, on le capèle, on l'emmène un peu sur la touche. Je me penche. L'autre bonhomme, par terre, avait le nez dans le sang et les glaires, il était froid à la température ambiante et mort depuis un certain temps déjà. C'était un blanc, un type dans les vingt-cinq-

trente ans, un grand gars brun au front bas, à l'air bestial. Il avait un trou comme ça dans la poitrine. Je regarde encore. Je me demandais s'il n'y avait pas lieu de faire déplacer le cadavre, ceci, cela. Bref je réfléchissais — quand, soudain, tout le monde autour de moi, les marlous en trench-coat, les soldats, les demi-soldats, les pas soldats du tout, les nhaqs de tout poil et les Chinois de toute espèce agrippés aux grilles, aux apparaux et partout, tout ce monde-là s'est mis à rire et rire encore, doucement d'abord, puis moins doucement, puis de plus en plus fort et sans la moindre retenue. Le vrai fou rire! Partout où je me retournais je ne voyais plus autour de moi que faces de pleine lune et gueules fendues jusqu'aux oreilles et je finissais par me demander de qui l'on se fichait et qui dans cette affaire avait l'air le plus idiot.

CARNET 1884-1885

(fin) *

par JULES LAFORGUE

Plus l'amour est élevé [chaste, barré] (dupe), plus il est vrai. La femme qui vous fait donner toute votre capacité d'illusions dans le but idéal (faux pour toi, contingent, sensuel, procréateur et éphémère — mais vrai au point de vue absolu) est celle que vous étiez destiné à aimer et qui donnera les enfants les plus idéaux, toutes choses égales d'ailleurs.

l'Allemagne est inondée de Gudins.
l'influence de Fl. Willems et de Robert Fleury invente du dramatique, peint, n'est pas banal (massacre des juifs le jour du couronnement d'Edouard II à Londres).
C F-Seissing paysage Flandrin.
Ravenè — les Becker 1855-7 — romance — du Toulmouche (21) lourd.
la fête par Knaus à la N Gal — chromo touchant du ton et du sentiment de *Jobs als Schulmeister* de Hasenklever.
Friederich der Grosse Inspections Reise (1857 Menzel) après la guerre de 7 ans — Coloris dur lourd — Un tableau de genre accompli — comme de la peinture d'histoire — l'intérêt du tableau est sur le premier plan l'étalage des paniers de la femme du bailli qui fait la généreuse, robe à fleurs plis, etc... comme dans *Frédéric jouant de la flûte* (22).
Hildebrandt chromos. — Ces maisons penchées à poutres saillantes.

* Voir *Mercure* du 1er octobre.
(21) Toulmouche Auguste, né à Nantes en 1829, peintre mondain.
(22) *Frédéric jouant de la flûte*, tableau de Menzel, à la Nationale Galerie de Berlin.

H. Vernet le zouave décoré qui écarte l'agneau pour que le petit zouave au berceau puisse téter la brebis.
Un bon Troyon
Un Couture (jeune page noir au faucon) très artiste.
les Knaus — romances d'unter gemüth — chromo parfait — technique et pittoresque de chromo, et psychologie.
le familienbild de Becker d'une atroce vulgarité, prétention, élégance confortable, gemüth et genre artiste — horrible.
les éternels gros temps d'Achenbach.
Hildebrandt — une grande marine lune à reflets Rio de Janeiro. Palmiers, plat, romance.
deux excellents bœufs de Troyon.
un fin et vibrant de blanc et de rose, jaune Ziem.
Stevens 2 dames en deuil.
un Isabey (23)

Babelsberg — des cors de chasse qui sonnent le — bon roi Dagobert. — [écrit à l'encre] (24)

Genêt d'Espagne — haut 3 m. fleurs jaunes.

Menzel
Ses vieux dessins, lavés de chine, scènes d'apparat royal, à la manière de Lebrun (?) — exagère les perruques, les mâchoires en avant, souligne [agrandit, solemn..., barré] le vide. Avec un sérieux historique d'épopée, les airs féroces (Henry VIII d'Holbein).
2 gouaches et une aquarelle bien remplie artiste nourrie et surtout sincère, mais un peu chic de Hildebrandt-Isabey, de Hertel.
Une gde de Skarbina qui traite l'aquarelle prise sans gouache dans des proportions que sa prestesse à coup sûr l'autorise à aborder — solide et léger.
un dessin frotté de pastel de F. A. Kaulbach plat sans intérêt et romance.
des dessins de Feuerbach comme ceux de son maître Couture mais bien écolier.

(23) Tout ce passage depuis « L'Allemagne est inondée... », notes prises à la Galerie Ravené à Berlin, où se trouvait exposée une collection de tableaux du XIXe siècle (surtout allemands); le tableau de Hasenclever, *Jobs als Schulmeister*, s'y trouvait.
(24) Laforgue a fait un séjour au château de Babelsberg, Potsdam, du 15 à la fin août 1885.

Beaucoup de Christian Wilberg, Bonnington, Hildebrandt, écolier. Tout un album, 24, de Hildebrandt, 1884, New York, Philadelphie, Pernambuco, Rio de Janeiro, Ténériffe. Chromo André Achenbach, pour la fabrique, Gudin pour les marines, Isabey pour les vues papillotantes.

5 pochades de sa *Fortune,* nuls [sic] ridicules.

G. Kuntz talent — pas assez représenté.

Henneberg, digne frère d'Otto K... [nom illisible] à profusion, romantique, tout nul — mort en 1876 — horreurs, remplissage de romance sans technique des horreurs, pochades d'Amérique, pochades à l'huile — de Bellerman — honteux — de même Morgenstern — trois insignifiantes [mauvaises, barré] petites huiles de Menzel.

l'esquisse du Könisberg (25) sans grand intérêt d'indication, memento non digne intrinsèquement d'une collection.

un buste de Volkmann, Münich [1851, barré] coupé ras — à la Cros (26) un peu sali.

la Forge (27)

ça a l'air d'un jet surpris — au fond c'est composé en vue de la scène typique avec une roublardise lente de prussien, la grimace de l'affamé qui déchire une côtelette celle de l'homme qui tète une bouteille, celle de l'homme qui, son écuelle entre les genoux, attend la portion congrue. la gaîté de silhouette à visage caché des 3 qui se débarbouillent furieusement, la silhouette nerveuse du contre-maître, mains au dos qui crie des ordres dans la fumée et les grincements. la note livide gâchée de la lumière au fond à la sortie — à rayons (bleu électrique) passant par des trous çà et là — et le rythme huilé des frises là-haut — en branle général. le fouilli d'objets sur le devant centre — étaux, outils — valet sale et chauve [rouge, barré].

couleur sale, touche chargée, excellente dans le sens du modelé, chairs banales mais si dessinées!

le Gentz, d'un soleil maigriot à filaments, tortillés — la peur de la vache.

(25) *Le Couronnement à Königsberg,* grand tableau de Menzel qui se trouvait alors exposé dans la galerie de tableaux du Palais Impérial, à Berlin. Voir Laforgue : *Berlin, la Cour et la ville.*

(26) Cros, sculpteur français du XIXe siècle, faisait surtout des sculptures de cire polychrome. Laforgue l'admirait beaucoup et possédait même une statuette de lui.

(27) Tableau fameux de Menzel à la Nationale Galerie de Berlin, qui avait été exposé à Paris en 1878.

le Menzel, départ du roi — de l'illustration coloriée avec conviction arrivant à la vie.
photo-instantanée, coloriée et retouchée par un artiste spirituel.
le portrait de Kolitz chair lavés, decolorés [*sic*] au froid à la Denner — savant de détail et bien campé — la vieillesse disciplinée, sanglée de la carcasse (28).

The illustrated Police-News, Washington — 16 pages de papier rose — 4 colonnes de petit texte — boudoir féroce de rastaquaire — des illustrations de scandales avec mimiques — toutes les occasions de montrer des mollets
Events to come — pugilistic
des pages comptes rendus de ces pugilists Sullivan et Ryan assauts etc. des *female-boxers*
...are to meet in a four round glove contest.
leurs portraits des gravures lavées d'après photo, des Hercules [mot illisible], le torse nu, des pantalons blanc collants, étalant leurs pectoraux, les poings en garde.
assassinats —
des séries de têtes de brigands voleurs, gamins, nègres, toujours d'après photo, — des accidents de Bicyclers.
des *canine contests*
athletics — aquatics — pugilistics.
battle between Jerry and Tipper two New York dogs weighing 28 pounds each — les [paris, barré] enjeux
A [sic] Irish dog owned at Boston is matched to do battle (or to fight) against a Dedham dog
An impromptu dog fight between Said and Darling.
chicken disputes — a main [?] between Missouri and Kansas birds
billiard match
atrocities
John Fleming professional pickpocket.
Harpers Weekly — Journal of Civilization, Vol. XXIX, American — parfois de bons dessins manière grasse du London News — publie des romans — illustrés — (police news très honnête, des illustrations d'actualités (images genre Graphic). Expositions, portraits du jour reportage (29).

(28) Tout ce passage depuis « Menzel », notes prises à la Nationale Galerie de Berlin.
(29) Notes probablement prises au Café Bauer, à Berlin. Gustave Kahn raconte dans ses souvenirs sur Laforgue à Berlin, que Laforgue aimait à y feuilleter des revues anglaises et américaines.

Pour la centième du *Nord und Süd* de Lindau (juin 1885) — album de pensées de [*sic*] Menzel envoie : Nulla dies sine linea das heisst, Exerciren, Exerciren, Exerciren!
Un dessin de Werner (30) une fillette allemande tenant comme un bibelot grotesque un casque de cuirassier français.

Rubinstein — triste la musique par le temps qui court. Les compositeurs se servent des formes les plus monstrueuses par exemple : [Ici quelques note de musique.]
et croient dire par là quelque chose de rare!

Il faut dire qu'une description porte la note de votre cœur, — et le moment où vous avez votre cœur, c'est non pas devant la chose crue, encombrante, mais quand plus tard, songeant, seul, nostalgique vous évoquez l'éphémère.

Le temps *est* est nul parce qu'il est tout en soi en concurrence absolue, le temps *fut* est immortel, parce que ce place sélective dans le bilan idéal des semaines est faite.

Ah! si dans la tombe on rêve, comme on doit y jouir de la vie enfin! [tout ceci depuis : « Il faut » écrit transversalement]

Il ne suffit pas de décrire sur place. — Il y a un trait, la note aiguë que vous ne trouverez pas sur place, c'est [le mot qui fait souvenir l'essence, barré] la touche, note du souvenir. Relisez votre description quinze jours après et vous songez : « Ah! oui c'était comme ça l'autre jour, là-bas à telle heure! Ah! c'était bien... (ici le mot divin) — la touche sur place est impersonnelle. Ce n'est que dans le souvenir qu'on a son cœur et qu'on tamise la chose avec son cœur, c'est-à-dire avec art durable — sur place, vous êtes aveuglé, objectif, vous avez les pieds dans le plat —

Une chose n'a son existence d'art, sa poésie, son existence en somme (puisque la réalité passe) que dans la poésie du souvenir. C'est cette touche qu'il faut donner à tout. Tout ce que ce mot *Renoncement* (à la Spinoza) me disait à 19 ans.

Dans ces bals au Schloss je songeais et le désert existe —
à cette heure et s'éveille
Le silence (Carlyle)

(30) Anton von Werner, peintre officiel de la cour allemande à cette époque.

Vitraux « Glacier » la plus parfaite imitation des vitraux peints — (prix insignifiants). Album et échantillons pour 2 fr. 50. Paris, L. Revon, rue d'Hauteville 3 [écrit à l'encre]

En express

Dans la brume du matin un corbeau posé sur une charrue abandonnée dans les noirs labours

Une solitude meublée de pins immobiles aux troncs élancés couleur de chair saumon écaillée d'une lèpre. Une rafale passait dans ces cimes hautes avec le bruit d'un express loin dans le silence de la nuit. Et puis le haut silence des altitudes. Tout près à la hauteur d'un cinquième un merle garulait de façon distinguée. — Un autre, loin, loin lui répondait — dégorgeait des garulements.
Solitude verte tachetée de soleil tendre. —
Que la route était loin! On la sentait au trot d'une voiture mince et sec, là-bas — dans quelle direction —
le sol était absolument feutré là sous les pieds des arbres et arbustes de vieilles feuilles mortes, de vieilles aiguilles de pins et de rampements de ronces virides — et de menues branchettes mortes (31).

Volupté supérieure des journées passées dans la solitude — chez soi. Capital — premier jour de l'an — les foules et les familles chôment le travail, s'embrassent, se bourrent de sucreries et de cadeaux niais, parmi des parents gâteux, des marmailles morveuses, éreintent des fiacres et des habits de dimanche sous la petite pluie, puent la pommade. — Et les cloches des églises sonnent — et en bas on se soûle.

(31) Cette description, un peu transformée, reparaît dans *Salomé*. Voir *Moralités légendaires*, Ed. du Mercure de France, p. 148 : « Oh! toute en échos de corridors inconnus cette solitude kilométriquement profonde d'un vert sévère, arrosée de taches de lumière, meublée uniquement de l'armée des raides pins, aux troncs nus d'un ton de chair saumoné, n'éployant que très haut, très haut, leurs poussiéreux parasols horizontaux. Les barres des rayons du soleil se posaient entre ces troncs avec la même douceur tranquille qu'entre les piliers de quelque chapelle claustrale à soupiraux grillés. Une brise de mer venait à passer dans ces futaies suprêmes, étrange rumeur lointaine d'un express dans la nuit. Puis le silence des grandes altitudes se rétablissait, étant chez lui. Tout près, oh! quelque part, un bulbul dégorgeait des garulements distingués. Bien loin, un autre lui répondait; comme chez eux, en leur volière séculièrement dynastique. Et on allait, supputant l'épaisseur de ce sol artificiel, feutré des feuilles mortes et des couches d'aiguilles de pin de mille antans, qui logeaient ainsi à l'aise les racines de ces pins si patriarches! » Note probablement écrite à Bade, au printemps de 1885. Nous savons par la correspondance de Laforgue qu'il y travaillait à *Salomé*. Voir lettre à Charles Henry, datée mai 1885 : « Je fais une *Salomé* » et une autre à Gustave Kahn, datée Bade, 1885 : « Tu connais l'Hérodias de Flaubert, je viens de finir une petite Salomé de moi. »

Sans famille ni maisons familières après midi chez moi. — fait du café à la turque, fumé, regardé des estampes supérieures de Millet, Burnes-Jones, — parlant d'êtres et de techniques supérieures, et j'étais supérieur aussi (32).

[autre côté du cahier]

Je me suis coupé le doigt

(Ich habe mir im den finger geschnitten)

Je me suis coupé au doigt

Evangéliser — douceur de ce verbe. — (33)
beau comme un cafre!
graisse — stéatopygie.

romance

J'ai du penchant pour la paresse. —
Vivre au plus bas degré
De l'échelle animale (34).
Les liens de famille!

Salon des artistes japonais (35) — genre rose, bleu un peu de japon classique. — éventails et paravents. la femme ornée en couleur, le dieu chauve, les aigles qui l'assaillent, un de dos renversé celui qui lance un parasol.

La série de petits flacons de sels dans leurs écrins à M. Grandin.
bustes de rois,
biscuit blanc, meubles plaqués.
plus[ieurs?] salles de sèvres [ici quelques nombres illisibles peut-être des numéros de catalogue]

Vitrines particulières — Saxe à sujets chinois XVIIIe siècle, chinois Watteau, une table incrustée d'assiettes (une au milieu) goûter, assiettes à dentelle à jour. Un émail du baron Seillière.

(32) Il s'agit ici probablement du 1er janvier 1885, que Laforgue a passé à Berlin. Dernière note écrite dans ce sens dans le cahier.

(33) Dans une lettre à Gustave Kahn, datée de Cologne, 1885 [novembre] (il y avait été de Coblence pour entendre l'orchestre de Bulow), Laforgue écrit : « Et donc je vais fumant la pipe par les faubourgs et au bord de l'eau, m'évangélisant avec des paraboles réalistes et orphelines... »

(34) Dans une lettre à Théophile Ysaye, datée Baden-Baden, 1885 [probablement juin], il écrit : « J'entre dans une période d'apathie, c'est pourquoi je me suis payé un néologisme : je me madréporise... »

(35) 2e Salon des Peintres Japonais, à l'Exposition de l'Union centrale des Arts décoratifs, Palais de l'Industrie des Champs-Elysées, à l'automne de 1884, Paris.

Mannheim, André, sir Wallace.
Tanagras de Julien Angreau [*sic*, probablement Julien Greau] — Mosaïque Egypte et Italie verre mille fleurs (JULIEN GRÉAU), verre opaque polychrome, bois, verre, Tanagras, l'orchestre

les bustes XVIe de Baur surtout celui à Stanislas Baron, statues de bois nature, M. Demière. Vitraux — la fabrique de Höhr, étoffes à M. Dupont-Auberville (36).

Titre *Sans savoir pourquoi —*
à quoi bon?
ou Pitié.

L'abbé Achille Meuley. La bonté science de la vie in-12 Gaume 3f.
Cte L. Tolstoy. Ma religion. Grd. in-8 Fischbacher 6f.
Ec. Vacherot. Le nouveau spiritualisme, Hachette 7.50
Ch. Rochet. Le prototype humain donnant les lois naturelles des proportions dans les deux sexes, in-12 illustré. Plon 5.50

Grisés d'avoir inventé le mot désirable qui sonne si bien — appliqué à la femme ils ont donné une stupide et encombrante importance à la chose.

La fleur de lotus inclinée comme dossier et comme tabouret.

La queue se relève et va former un dais ou s'étale en dossier. Son dos voûté avec effort. Cette langue symbole du bavardage vain et éphémère de la conversation entre plusieurs occupants de ces fauteuils (37). [cette note est illustrée de trois croquis montrant trois positions de ce siège].

Il est certain que les muscles des visages rasés n'ayant pas à nourrir tout un système pileux n'en ont que plus que

(36) Notes prises à l'Exposition de l'Union centrale des Arts décoratifs, Palais de l'Industrie, Paris, automne de 1884, exposition rétrospective de la céramique et du verre. Le catalogue publié sous la direction de F.-G. Dumas, Paris, Baschet, 1884, mentionne des objets provenant des collections de : Sellière, Charles Manheim, Edouard André, Sir Richard Wallace et Julien Gréau.
(37) Comparer avec d'autres projets de meubles, *Mélanges Posthumes*, Ed. Mercure de France, p. 84.

[*sic*] de force, de volubilité, de loisir pour la virtuosité. (mimique, acteurs).

Les champs de navets
Avaient des tons tristes
histoire d'aggraver
Vos douleurs d'artiste.
Ah! comme en cet hôtel
On fait claquer les portes!
Tas de vivants appels
Mon âme est demi-morte! (38) (Bade)

Je crois en moi à mes moments perdus (39).

Maupassant artiste et psychologue — aussi un sans-scrupules comme un Bel-Ami.

Ischia — Inarima dans Virgile et Homère — à 12 kil. du Cap Misène.

Une Corinne au Cap Misène (le texte en ma prose des grands jours, le dialogue en phraséologie du temps, celle de Mme de Staël, etc. et l'improvisation de Corinne aussi). Comme dans le tableau de Gérard au musée de Lyon — elle est accoudée à un tronçon de colonne (que le Français a fait mettre là d'avance) turban, les bras et les épaules nus — lord Nerwil manteau fatal, gibus, bottes à l'écuyère. Une corde de sa lyre casse — elle n'en a pas de rechange. Corinne donne à ses amis une fête sur le Cap Misène — danses et musiques. C'est là qu'elle improvise pour faire connaître son amour à Oswald Lord Nerwil.
« des matelots de Baies vêtus de couleurs vives dansèrent, quelques orientaux qui venaient d'un bâtiment levantin dansaient avec les paysannes des îles voisines Ischia et Procida.
« Elle improvisa
« La lune se levait à l'horizon. »

(38) Voir *Des Fleurs de Bonne Volonté*, LI, Arabesque de Malheur :
Oh! comme on fait claquer les portes,
Dans ce grand hôtel d'anonymes!
Touristes, couples légitimes,
Ma destinée est demi-morte.
Voir aussi pour l'emploi des mêmes rimes, *Des Fleurs de Bonne Volonté*, II, *Figurez-vous un peu*, avant-dernière strophe et *Derniers Vers*, IX, dernière strophe.

(39) Voir *Des Fleurs de Bonne Volonté*, XXX, Dimanches, vers 9 et 10 :
Ainsi qu'un pauvre, un pâle, un piètre individu
Qui ne croit en son Moi qu'à ses moments perdus...
et dans *Derniers Vers*, III, Dimanches :
Ainsi donc, pauvre, pâle et piètre individu
Qui ne croit à son Moi qu'à ses moments perdus...

La faire aller à Ischia et là tremblement de terre, enfouis deux jours, cave, mangent, font leurs besoins etc., deviennent nature (40). —

Prolifique comme l'âne (les anciens consacraient l'âne à Priape) Et Jésus-Christ voulut monter une ânesse suivie de son ânon pour entrer à Jérusalem au dimanche des Rameaux (41).

Merae [?] -lourd, équarri et prolifique.

— le lait d'ânesse se rapproche du lait de femme (le 1er a moins de beurre, plus de caséine et à peu près autant de sucre)

Une jeune fille honnête, chaste, fière, pure, dégoûtée de la vie moderne — 16 ans. La mère se remarie — avec son esprit profond et implacable elle a tellement la sensation de cette horreur, légitime, souriante, qu'elle se laisse enlever —

Sous la rafale sa pipe s'attisait comme à la portière d'un express. —

? le noviciat terrestre —

Chatelineau — des séries de collines d'escarbilles noires — en haut brouette perdue renversée — pylônes des usines — flammes des fourneaux en plein midi une langue de fard rose diaphane, rose crevette. Les rues de poussière noire avec des poules, les maisons en briques noires. Les femmes — de rudes petits mâles (42).

Le premier matin de septembre où, au saut du lit ouvrant la fenêtre pour voir le ciel du jour on s'aperçoit que l'haleine s'en va en buée.

(40) Voir lettre à Gustave Kahn (*Lettres à un Ami*, XXVII), datée Hombourg, 6 août 1885 : « Je continue mes nouvelles. Je viens de terminer mon *Hamlet Prince de Denmark* et je mets en train un *Malbrough* et une *Corinne au Cap Misène*, mes deux plus heureux sujets. »

(41) Voir *Menues Dragées au Camphre*, publié dans la *Vogue*, avril 1886 : *Paganisme et Christianisme :* « Chez les anciens, l'âne était consacré à Priape. C'est une ânesse suivie de son ânon que Jésus voulut monter pour faire son entrée à Jérusalem, le jour des Rameaux. J'avoue ne pas bien saisir le rapport... »

(42) Châtelineau, en Belgique. Note écrite sans doute dans le train, vers le 1er novembre 1885, lorsque Laforgue allait regagner son poste à Coblence. Voir lettre à Théophile Ysaye (*Œuvres complètes*, Ed. du Mercure de France, vol. V), datée Coblence, novembre 1885 : « ... J'ai traversé la Belgique. J'ai vu des quantités de tas de poussières de charbon avec des brouettes les quatre fers en l'air, abandonnées au sommet. Et les filles ont des manières aussi masculines que de petits galopins mal dégrossis, etc... »

Cette impression que les Allemands de Paris ont — dix fois je suis arrivé d'un séjour de plusieurs mois en Allemagne à Paris un soir — et chaque fois je l'ai eue —
la gare, la prostitution des alentours, les bruits fous — non nécessaires au bonheur tel qu'on l'atteint en Allemagne — ces douaniers nonchalants, ces ouvrières qui rentrent —
le matin on a acheté les *Débats* et le *Temps* à Cologne, on se dit : ça se passe ici — on ne peut y croire — ici Hugo, Leconte de Lisle, Zola, Pasteur, les petites sœurs des pauvres, les admirateurs de Tolstoï — on n'y peut croire — C'est impossible! Paris, c'est une gare, de la prostitution, des ouvrières qui rentrent (et d'où), toutes jolies (Ah! misère), toutes jolies et [toutes?] les figures saccagées — et l'église positiviste.

Un beau et paisible 8 heures du soir fin juillet —
Au-dessus des coteaux lointains, une belle pleine lune vieil or, immobile et ronde, comme un ballon d'enfant.
la ligne des berges — une vieille rentrant dans une brouette les linges qui ont séché sur l'herbe roussie —
la ligne des villas, aux façades blafardes, regardant avec la myopie de leurs fenêtres le couchant disparu là-bas en face derrière les coteaux de la Moselle.
le meuglement las et qui arrive d'un bateau vert et blanc, cheminée noire et blanche — chargé de gens et de dames-jeannes, dames... jeannes (sortes de flacons), le tuyau mince qui s'appuie à la grande cheminée fuse un brouillard blanc avec un bruit furieux de vent, la grosse souffle du noir avec une grosse basse ronflante.
et déjà l'on entend le sifflet du pont de bateaux qui se dérange pour le laisser passer.
Une hirondelle passe comme une virgule noire sur la lune.
Il y a demain dimanche régates
les périssoires en acajou avec bonshommes symétriques et mécaniques, en maillots, tricots et toques clairs — et l'éternel gazouillis des hirondelles.
un arbre à feuilles à dessous blanc d'argent; elles tremblent sur leurs pétioles grêles comme de minces pièces de cent sous.
les façades des villas d'une pâleur intéressante, éblouissante.
un lourd remorqueur à deux cheminées avec les deux coffres de ses flancs — portant un nom — et laissant voir la moitié

du bas de la roue à grêle et double charpente de fer peinte en rouge.
un court beaupré à l'avant où pend une petite ancre en rouge
la dunette à tente de toile goudronnée où s'adossent des gens supérieurs à une rampe.
du piédestal de la dernière cheminée un double câble part et tire trois péniches plates à la queue leu leu avec leurs mâts renversés se faisant [tirer à remorque?] —
l'une ayant une maisonnette à ras du pont, verte avec trois fenêtres dont les vitrines s'éblouissent en passant du couchant —
la dernière traîne après elle une petite barque qu'on emmène de force. —
et voilà que la lune ayant un peu monté, et devenue splendide, fait sur le fleuve un pont mouvant de huileux reflets émeraude, ardoise et vieil or.
et les réverbères mignons ont leur lueur de gaz couleur de lune en beauté — mais doux comme des bijoux sans valeur, de province —, à la vieille mode (43).

Certes, le soleil est beau, on nous a doré la pilule.

Avant je ne m'intéressais qu'aux choses elles-mêmes — maintenant je m'intéresse surhumainement [prodige... barré] à l'ombre que font les choses.

Dans le bonheur (44).

Menzel — Jamais de compromis et d'autre part on s'arrête juste au bord de ce plus fort que nature, je veux dire du

(43) Cette description, probablement la vue qu'il avait de sa fenêtre au château de Coblence (voir lettre à Théophile Ysaye, citée dans la note 50). Laforgue a passé quelque temps à Coblence entre le 17 juillet, son retour de Paris, et son séjour à Hombourg au début d'août. Pour l'utilisation de cette description, voir dans les *Deux Pigeons*, *Moralités légendaires*, Ed. du Mercure de France, p. 255 : « O crépuscule d'août! Belle pleine lune vieil or, éblouissante, outrecuidante!... Le bateau avec sa blanche dunette dominant le désordre des passagers et des colis, attendait, rongeant ses freins, dans la basse ronflante de ses flancs; les deux grosses cheminées ne fumaient pas, mais le mince tuyau adossé à chacune d'elles s'égosillait à fuser furieusement un jet de brouillard très blanc. » Et p. 257 : « Les premières villas s'allumaient de lampes de famille en immobiles gouttes de lumière qui semblaient, dans l'enchantement tout neuf de cette exceptionnelle lune d'or, de modestes bijoux de province, des bijoux de famille, à la vieille mode, presque du temps où la reine Berthe filait. »

(44) Voir lettre à Théophile Ysaye, citée dans la note 42 : « ... Et je pensais que tu étais dans le bonheur à Paris... Travaille, fume, aime-moi, écris-moi et garde pour Paris un amour infini! »

tableau composer en vertu de ce seul principe : accumuler dans le plus restreint espace possible le plus de types de difficultés inédites.

Il est nain, il erre entre les jambes de ses contemporains, il les voit comme des bonshommes drôles, inédits d'allures. Pour son œil la ligne de flottaison de structure, caractère des passants n'est pas la même que pour les tailles moyennes (45).

C'est dommage parfois qu'il estompe ses dessins dans les centres. Nous aurions bien des révélations peut-être s'il modelait par sillons (à la Renouard par ex.).

Après avoir marché entre les jambes des gens, ce qui donne des points de vue drôles, il s'installe à son balcon et prend des vues de vie à pic.

La Havel dimanche
Ciel virulent, pelotonné çà et là de menus nuages bas d'un noir très concentré en boule, aplatissant le soleil sur le lac.
le lac vergé
une voile grise là-bas, la [mot illisible] d'un en manche de chemise qui rame. la ceinture des sombres verdures cachant des villas roses.
une bande de 6 mouettes, se balançant posées, puis s'envolant, un cygne blanc qui arrive planant avec un bruit de harnais neuf, pour arrêter son élan avant de se poser il glisse de ses pattes larges rebroussant l'eau, et vient tomber près de la barque où on lui donne du gâteau.
des péniches sales amarrées, désertées du travail de la semaine.
un clocher rococo vénitien se reflète en paraphe de fusain, et les roses cheminées d'usine.
une vitre transverbérée de soleil darde dans l'eau une fusée électrique (46).

Cette théorie du crépuscule — hésitation entre la nuit noire (qui laissait l'*homme primitif* sans défense) et le plein

(45) Comparer ce passage sur Menzel avec cet autre dans *Berlin, la Cour et la ville* (Ed. Mercure de France, *Œuvres complètes*, vol. VI), p. 84 : « Le peintre Menzel, haut comme une botte de garde-cuirassier, ... circule entre tous ces personnages comme un gnome et comme le plus enfant terrible des historiographes. »

(46) La rivière Havel forme une sorte de lac, près du château de Babelsberg, Potsdam. Ce passage doit dater de la deuxième moitié d'août 1885. Pour une autre description de ce lac, voir *Berlin, la Cour et la ville.*

jour (à la confiance blasée). Le charme de la fin de cette confiance vers la terreur des ténèbres.

De là ce charme inexpliqué des premiers jours de Mars, les doux, les réels crépuscules commencent à revenir — le jour se prolonge — la nuit tarde. Le jour et son travail est fini — et la nuit n'est pas encore là. Que faire pour occuper ce reste de jour si fugace enfin? Et alors rêves de rendez-vous crépusculaires : « amour ».

Et remarquez c'est ce moment que l'être qui a le plus de sensibilité divinatoire sur ces choses, les jeunes filles choisissent pour se ressasser ses [*sic*] ritournelles au piano. [Toute cette note écrite à l'encre, le dernier paragraphe transversalement dans la marge.]

de l'eau-forte — certaines parties traitées au peigne fin. [illustré d'un dessin d'ange au crayon]

15 août 1885 — veille de mes 25 ans —
couché au château de Potsdam — paravent vert, lampe à globe vert.
couverture capitonnée satin vert, se froissant en frou-frou riches dès que je me retourne. Au mur, à droite, une grande toile du Bassano, le *Carnevale* — les jeux de la Comédie Italienne.
Ce matin Homburg — demain Berlin et les *Meistersingers* à l'opéra (47).

Le romantisme *du lépreux* dans Corbière.
Parbleu, ce n'est pas un lépreux réel qu'il sent là. Mais un compromis entre le seul au monde titanique du vrai lépreux et ce ton extérieur de la peau qu'a deviné et révélé le peintre des « hidalgos » truculents de race et d'âme mais les dehors oxydés, par de torrides aventures, Velasquez à la palette terreuse, les éléphantiasis de Rembrandt *plus bas*.

Tendances esthétiques allemandes
Zeitschrift 16 juli 1885 — sur le Salon — Richard Graul — trouve G. Breton « *ungeschmunkt* »
G. Breton est décidément leur idéal.

(47) Voir lettre à Gustave Kahn (*Lettres à un Ami*), datée Hombourg, 6 août 1885 : « ... Nous quittons Hombourg le 15 août (la veille de mes vingt-cinq ans)... et nous allons au château de Babelsberg, près de Potsdam, près de Berlin... »

le même le trouve cependant un peu sentimental — Raffaelli pour ce Graul ne peint que le hideux, caricaturiste brutal
vulgäre extravaganzen pour lui Gernex est « ein eifriger convertirt der modernsten impressionismus schwulst » [*sic*]

Eglise du château à Homburg — à 3 heures — août — concert — prélude et fugue de Bach — à l'orgue — les profils en toilettes éclairés par le soleil aux vitraux [écrit à l'encre] (48).
Lire Esope par un temps gris [écrit à l'encre]

Chercher dans la *Nouvelle Revue* une étude de Georges Renard : *L'influence de l'Allemagne sur la France.*
Le français mangeur de pain. On le nommait au moyen âge Jean Farine (49).

Le fleuve voyage lentement
ses éternelles nappes —
une maisonnette de garde vigne, les collines brunes la crête hérissée sur fond lilas fumeux d'étiques peupliers, qui ont pour nous toute la poésie de voir de là-haut toute cette autre étendue de pays que les coteaux [colline barré] nous cachent hélas! —
Au bord d'un fleuve, comme des jouets une dizaine de villas aux façades blafardes, hautes, ambrées des derniers rayons d'un soleil de mi-novembre.
Çà et là des gouttes de lumière immobiles et pâles se posent le long de la voie ferrée et les lampes aux villas de famille — le fleuve, l'angélus par la vallée, ô cloche fidèle qui dit : « Faites comme moi, résignez-vous à ne pas [voir les au... barré] être ailleurs — voici l'église et le cimetière du village, tout est là, ma voix est toujours la même. » (50)

Un palais en [porcelaine, barré] faïence [jaune lilas, barré] et vert bouteille sur blanc crème — des litières de dalma-

(48) Début d'août 1885.
(49) Voir dans *Berlin, la Cour et la ville* (Ed. du Mercure de France), p. 167 : « Le Français fut toujours connu pour son amour du pain. Au Moyen Age, il portait le surnom de Jean Farine. »
(50) Coblence, novembre 1885. Voir lettre à Théophile Ysaye, déjà citée, datée Coblence, 1885 [novembre] : « Ma fenêtre m'offre toujours et dans le même cadre le même panorama — le Rhin flasque, agité parfois par de lourds bateaux à vapeur ou caressé de flots lisses — et dans le lointain la chaîne des collines avec leurs jolies maisonnettes, etc... » Voir dans les *Deux Pigeons* (*Moralités légendaires*, Ed. du Mer-

tiques chatoyantes persanes, montrant la corde — vivre dans des frous-frous — un aquarium avec des poulpes. l'avant du Bucentaure. 24 figures 1/4 nature en bois, étagées sur un fond oval blason — dans les ivoires mats, les bronzes tristes, les bois nuls — des poteries claires et fraîches, des étoffes claires à frou-frou. du bariolé, du bariolé et encore du bariolé — vaisselles en porcelaine, fourchettes et cuillers, spatules et pinces (51).

Bourget seul est [le, barré] poète, tous les autres sont des gens sans *Aveux*.

Homburg. — lune jaune serin, dogmatiquement ronde — tournesol desséché d'esthéticisme, d'agnosticisme.
Ma chambre au château.
Les pas qui sonnent neufs dans cette gde pièce ancienne — un sentiment de vie, d'ère nouvelle!
l'entrée triomphale —
je suis regardé comme jamais je ne l'ai été dans ma vie. — toutes ces Anglaises aux balcons des hôtels, en toilette du soir de casino [écrit à l'encre] (52).

De Leipsick à Berlin, 4.22, nuit noire, gare au diable — le poêle rouge — dans le coupé les vitres plaquées de givre ingrattable.

6 heures du matin Juin en express.
Que cette heure est belle dans les champs et pure et héroïque, pure comme la rosée, héroïque comme l'alouette!
Et tous les jours de ma vie, hier même, à cette belle heure pure et héroïque, je suis vautré dans mes oreillers, la bouche pâteuse, les yeux louches.

cure de France), p. 256 et 257, pour l'utilisation de cette description : « Les premières villas etc... » (paragraphe cité, note 43) et « A ce moment, derrière la petite ville, une cloche se mit en devoir de sonner l'Angelus. Et cette cloche fidèle et même abrutie, semblait insinuer : « Faites comme moi et mes sœurs. Voyez cette petite ville de 300 feux environ, l'église du bon Dieu et le petit cimetière de la bonne mort : tout n'est-il pas là? Or ma voix est toujours la même, et je suis une personne bien conservée, faites comme moi, enfants d'un siècle prodigue, résignez-vous au provincialisme de *n'être pas ailleurs.* »

(51) Pour d'autres architectures fantaisistes, voir *Mélanges Posthumes* (Ed. du Mercure de France, p. 83). Peut-être ici premier projet du palais du Tétrarque dans *Salomé*.

(52) Début d'août 1885. Voir dans *Salomé* (éd. déjà citée, p. 152) : « ... la lune même, ce tournesol jaune, aplati, desséché à force d'agnosticisme... »

La basse-cour
des dindons aux gloussements stupides faisant la roue et se promenant ainsi, cambrés et raidis de long en large et dans cet état faisant mine de donner des coups de becs aux autres volatiles qui se mettent sur son [*sic*] chemin.
paon faisant la roue, vibrant et tournant comme ces têtes chez les coiffeurs — très lâche envers les petites poules —, une biche familière et ennuyée, mangeant dans le même baquet, l'oie, les poules lui passent entre les jambes —
de petits coqs ridicules, des poules noires à houppes blanches, pintades mouchetées et rondes.

Des crabes qui s'empêtrent en voulant s'embrasser debout.
des Ei von Katzuhai pendus comme des gousses par des fils vrillés.
des reine-marguerites à pétales de verre, de peau soufflée.
des solitudes avec des *seenadel* comme des branches perdues, avec des arbres foudroyés, pourris, ossifiés.
font s'envoler le sable du vent de leur queue.
anguilles aux longues minces — ailerons — comme des grises ailes de libellules — des yeux de saphir calcédoine — des tigrés —, avec des tics éternels de ruminants — les yeux longs —
des arcs de triomphe cahotiques, antédiluviens, des ponts naturels sur des abîmes —
les grottes basaltiques, sous-marines des cirques, des plaines, actinies, des fleurs fœtales à écorcher fleurissent blanches et grasses —
d'autres des tiges de chair coupées à ras — tuméfiées, d'autres des moitié d'oignons —
corridors — des défilés...
des anguilles plates se laissent bercer perpendiculer (*sic*), flottantes comme des flammes, pavillons, rubans.

Salomé [ce mot écrit transversalement dans le coin de la page] (53).

(53) Notes prises à l'Aquarium de Berlin, peut-être en décembre 1885, peut-être au printemps précédent, illustrées de croquis au crayon. Ces notes ont été utilisées pour la composition de l'*Aquarium*, publié dans la *Vogue*, mai 1886. L'*Aquarium*, abrégé et modifié, a été plus tard incorporé dans *Salomé*, lorsque les *Moralités légendaires* ont paru en volume. La première version de *Salomé*, parue dans la *Vogue*, 1886, ne le contenait pas. Je cite ici, excepté pour le dernier, les textes de *Salomé* (éd. déjà citée, p. 150) : « Des landes à dolmens incrustés de visqueuses joailleries, des cirques de gradins basaltiques où des crabes d'une obtuse et tâtonnante bonne humeur d'après dîner s'empêtrent en couples avec des petits yeux rigoleurs de pince sans rire...

« Des plaines, des plaines d'un sable fin, si fin que soulevé parfois du vent des coups de queue d'un poisson plat arrivant des lointains dans un flottement d'oriflamme...

« Et la désolation de steppes occupées d'un seul arbre foudroyé et ossifié...

« Et enjambés de ponts naturels, des défilés moussus où ruminent vautrés les carapaçons ardoisés de limules à queue de rat...

« Et sous de chaotiques arcs-de-triomphe en ruine, des aiguilles de mer s'en allant comme des rubans frivoles...

« Et à perte de vue, des prairies, des prairies émaillées de blanches actinies, d'oignons gras à point... toute une flore fœtale et claustrale et vibratile... »

Dans l'*Aquarium*, la *Vogue :* « Des œufs de je ne sais quoi pendent, jusques à quand? comme des gousses de haricots au bout de fils en vrille... », ce passage omis dans *Salomé.*

Le mot de Salomé écrit sur cette page nous montre que Laforgue avait dès l'origine l'intention de faire figurer ces descriptions d'aquarium dans *Salomé.*

POÈMES

par MAURICE FOMBEURE

LES ÉCOLIERS

Sur la route couleur de sable
En capuchon noir et pointu,
Le « moyen », le « bon », le « passable »
Vont, à galoches que veux-tu
Vers leur école intarissable.

Ils ont dans leur plumier des gommes
Et des hannetons du matin,
Dans leurs poches, du pain, des pommes,
Des billes, ô précieux butin
Gagné sur d'autres petits hommes

Ils ont la ruse et la paresse
— Mais l'innocence et la fraîcheur —
Près d'eux les filles ont des tresses
Et des yeux bleus couleur de fleur
Et de vraies fleurs pour la maîtresse.

Puis les voilà tous à s'asseoir
Dans l'école crépie de lune,
On les enferme jusqu'au soir
Jusqu'à ce qu'il leur pousse plume
Pour s'envoler. Après, bonsoir!

Ça vous fait des gars de charrue
Qui fument, boivent le gros vin,
Puis des ménagères bourrues
Dosant le beurre et le levain.
Billevesées, coquecigrues,
Ils vous auront connues en vain

Dans leurs enfances disparues!

TOUT PICOSSÉ PAR LES OISEAUX

Il me reste de l'aventure
De la lune au fond de mes os,
Un pommier (plus vrai que nature)
Tout « picossé » par les oiseaux.

« Picossé »! — vous diriez sans doute
« Becqueté » mais ça m'est tout un.
Dans la rosée coulait la route
Car c'était déjà le matin,

Les lapins issaient hors des tailles,
Les corbeaux regagnaient le ciel.
Aux fourrés, d'étranges batailles
Mêlaient l'insecte démentiel.

Les seaux tintaient à la margelle
Du puits dans les hameaux perdus,
Et la rose fraîcheur d'Angèle
Saluait les grains de l'angélus.

Picossé de sons et d'espace
Un grand vent houleux sur cela
Le vent qui vient, le temps qui passe
Et moi qui ne suis jamais là!

— Mais j'y ai laissé mon passé
Et Requiescat in pace —

CHAT, CHAT,
SOUPE AU CHAT !

Seigneur, quand donc va s'arrêter
La queue du chat qui se balance
Et qui déplace le silence
D'une inlassable alacrité?

Ecoliers issus de l'école
Après les cris et les pourchas
Nous jouions à la « soupe au chat »
Sur la rivière à la vent-vole

— On l'appelle aussi « ricochet »
Ce jeu d'enfants, cailloux, rivière.
Que d'oiseaux pris au trébuchet,
De chiens aux pattes de derrière,

Que de filles tirées aux tresses
Et faisant semblant d'avoir peur.
Quinze ans plus tard, sur nos détresses
Règne leur entregent trompeur.

Ne pensons pas à l'avenir,
Il attend derrière les arbres.
Nous le verrons en souvenir
Avec son sourire de marbre

Quand nous sucerons nos bouffardes
Sur le seuil, à côté du chien...
— Ah, que ce temps vienne! Il me tarde
De ne plus désirer rien. Rien!

LES BOHÉMIENS

Les Bohémiens sont revenus,
Les Bohémiens, les Roulottiers,
Où gambadent des enfants nus
Dans l'odeur d'ail et d'échalotes,

Les Bohémiens, les roulottiers,
Les Hellequins, les Camps-Volants,
Vanniers, fainéants, ferblantiers
Ou bien rétameurs ambulants,

Entourés de leurs chiens maigres,
Flanqués de leurs chevaux pelés
Ils apportent un air allègre
Dont tout le village est troublé.

Les femmes lisent dans les mains :
« Ma fille, vous vous marierez
Pas aujourd'hui ni pas demain
Mais un jour vous vous marierez
Avec le garçon que vous aimerez. »

Mais prenez garde, amis!
Monsieur le maire a dit :
« Il est interdit aux nomades
De stationner ici

Sur la commune de Couci
Couça.
On vous accorde deux journées et deux nuits
Mais après, ramassez l'fourbi
Finie la rigolade! »

Et maintenant ils sont partis
Laissant un rond d'herbe brûlée.

Ils n'ont pas volé nos petits
Mais nos âmes s'en sont allées
Suivant leurs haridelles
Leurs roussins édentés
Là-bas, à tire-d'aile
Vers la liberté!

Georgie et Louisiane

par YVON BIZARDEL

I

Va le crier sur la montagne,
Va-t'en par les collines, partout, partout!
Va le crier sur la montagne,
Jésus est né!

Tout comme au cinéma, les visages chantants s'avançaient vers moi un à un, à la queue leu leu, et passaient. Les filles d'abord, petites mariées aux sarreaux en soie artificielle, en cotonnade, en toile brodée, robes toujours très simples, échancrées au col; les garçons suivaient, en complets bleu marine, avec des chemises éblouissantes.

Comme je me trouvais assis au bout d'un rang, je tournais la tête pour les voir arriver dans l'allée, et suivais parfois de l'œil une silhouette qui s'éloignait. Un rien suffit à ouvrir des horizons : c'est ainsi que la blancheur d'un col élimé fut pour moi une révélation.

Ces filles et ces garçons si nets, si correctement habillés, sortaient tous de familles pauvres, ou en tout cas très modestes. Ils étaient nés dans des masures en planches. C'était là, dans les taudis, que ces jours derniers leurs mères attentives, des mères éperdues à la pensée de voir leur fils ou leur fille figurer dans le chœur du collège, avaient lavé, blanchi et repassé avec amour, pesant plus lourdement du fer sur les brins de coton cassés par l'usure.

Hanté par ce col élimé (les Américains sont toujours habillés de neuf et ignorent le raccommodage) je ne vis plus cette jeunesse avec les mêmes yeux et remarquai combien ces jeunes gens avaient des visages sérieux. Ils portaient dans le regard un souci que je n'avais décelé chez les étudiants d'aucun autre collège.

Il est venu briser l'oppression,
Libérer le captif,
Faire disparaître l'injustice,
Et gouverner dans l'équité.

Hum, après deux mille ans, il faut avouer que le résultat n'est pas brillant! Mais ce soir-là nous n'en étions pas à discuter faillites, nous étions tout à la musique, et les paroles importaient peu.



Avant le concert j'avais visité, dans la section d'art, une exposition de tableaux. Une toile m'avait frappé, autant par sa composition, ses qualités picturales que par son sujet, car elle ne craignait pas de s'attaquer à l'anecdote et s'intitulait : LES PLEUREUSES. A la branche d'un arbre flottait une écharpe, une corde brisée pendait. Par terre, une femme soulevait le cadavre d'un jeune homme, une autre femme, agenouillée, tendait les bras vers le ciel, un groupe de trois autres pleureuses considérait le corps supplicié. Descente de croix? Non, lynch. Nous étions chez les nègres.



Il faut aborder le Sud avec un cœur pur. En arrivant je n'ai pas crié : « Vive la Pologne, Monsieur! » La solution du problème ne m'appartient pas. Par contre, la langue française est de mon ressort,

Je me plaisais à croire que mon avion avait survolé la « Route au Tabac » pour m'amener à Atlanta, autrefois illustrée par la guerre civile et rendue à l'actualité littéraire par *Autant en emporte le vent*, Atlanta, décor tout indiqué pour l'action de *La Respectueuse* et pour les mélos filmés construits autour du Ku-klux-klan.

Emporter, balayer n'est pas la seule occupation du vent, le vent sait aussi apporter, fertiliser, il est grand pourvoyeur de graines. J'aspirais à voir semer le bon grain de la langue française dans les cervelles africaines, adaptées au monde américain...

Le hasard me mit tout de suite en contact, nez à nez, avec la présidente d'un collège pour la race noire. Non pas une de ces Américaines à l'enthousiasme facile dont les engouements subversifs ne durent que le temps d'une flambée, le temps de scandaliser et de trouver une autre occasion de faire parler de soi. Ce n'était pas non plus une femme d'extrême-gauche, une frondeuse. Non. Femme d'âge, parfaitement bourgeoise. Depuis une trentaine d'années qu'elle avait été placée là par la famille Rockfeller, fondatrice et bienfaitrice constante du collège, elle avait mordu à sa tâche comme un bouledogue. Jamais sa mâchoire ne s'était desserrée. L'effort accompli, au début par devoir, elle l'avait continué par amour, par intelligence aussi, parce qu'elle avait compris.

Humainement et patriotiquement, elle avait compris les dangers de la ségrégation, les avantages que son pays retirerait de l'amélioration de la situation des noirs, pour parvenir à l'égalité entre tous ses fils.

La Présidente ne se déchaînait nullement contre l'injustice. Elle ne récriminait pas, mais œuvrait sans relâche. Héritière de l'esprit empirique des Britanniques, elle considérait les faits sans révolte, et je ne pense pas qu'elle ait jamais discuté avec les racistes. Mais elle était à même de leur présenter ses élèves une à une et de dire : « Voici le plant humain que j'obtiens. Quels griefs avez-vous à lui faire? »

Elle ne cherchait à extirper le mal qu'en faisant naître le bien. Entre ses mains, un seul outil (pas une arme, un

outil), l'enseignement. Grâce à l'instruction elle se faisait un jeu d'élever les noirs au niveau des blancs.

« Les barrières tomberont d'elles-mêmes, avec le temps, disait-elle sans s'émouvoir; elles tombent déjà. »



Le professeur de français, belle jeune femme à l'allure décidée, considérait le monde avec des yeux de perles noires, étincelants de douceur et de fierté. Sa distinction naturelle frappait : c'était une DAME, fine, droite, portant avec chic une robe d'étoffe légère, qui s'harmonisait avec ses gestes souples. Elle s'exprimait en un français facile, à peine teinté d'intonations exotiques.

Le français est un luxe que tous les élèves ne peuvent pas s'offrir, pressés qu'ils sont de faire des études pratiques qui leur permettent de gagner rapidement leur vie. Ses élèves n'étaient guère nombreux, une dizaine de garçons et de filles dans les vingt ans, assis autour d'elle à une grande table. Ma chaise se situait un peu en arrière, et je suivais la classe plus avidement que je ne l'aurais fait dans aucun collège de blancs. Si l'hommage rendu au français par des étudiants étrangers est toujours touchant, que dire de cet hommage des garçons aux bonnes têtes laineuses, des filles intimidées par ma présence et dont les coiffures, audacieusement élaborées et laquées avec soin, démentaient les yeux baissés sur le livre? La variété des types humains m'effarait. Ah, refuser aux nègres de s'asseoir auprès des blancs à l'église, quand les blancs ont fait tellement plus que de s'asseoir avec les nègres!

Les fronts studieux s'inclinaient sur un texte de Vigny, les lèvres peinaient avec application :

Pars courageusement, laisse toutes les villes...

Après la lecture de quelques vers, le professeur, qui conduisait allégrement sa classe en français, arrêtait le lecteur ou la lectrice, donnait des explications, situait *La*

Maison du Berger dans son temps et Vigny dans son milieu. Elle parla du Maine-Giraud.

Eh quoi, le monde est-il donc si petit? M'avait-il fallu traverser l'Océan et la moitié du continent américain pour retrouver, en Georgie, ma Charente natale? S'ils savaient tout ce que je pourrais leur raconter sur le Maine-Giraud, sur une ferme charentaise, institution aussi différente de leur Georgie que les villages africains de leurs ancêtres! Pour mieux réaliser le gouffre qui sépare l'Angoumois de leur pays, il me suffisait d'aspirer les effluves vivifiantes de l'air ambiant, dont la saveur est si différente de la molle atmosphère de chez nous. Si je jetais un regard par la fenêtre, le ciel, le soleil plus brutal que le nôtre, la couleur d'un toit plus crue, le ton plus soutenu, plus dur, de l'étroit paysage que formait un coin du parc du collège, venaient me prouver que rien, ni l'air qu'on respirait, ni les constructions, pas le moindre brin d'herbe n'auraient pu appartenir à notre univers de l'ancien monde.



Patiemment, le professeur soulignait l'emprise encore si forte des classiques sur le jeune romantisme. L'armoire aux métaphores n'avait pas encore été renouvelée. Vigny parlait-il du chemin de fer, du foyer de la locomotive? Il avait recours au « Ventre brûlant du taureau de Carthage », « taureau de fer qui fume, souffle et beugle ». La littérature, malgré sa bonne volonté, n'était pas arrivée à courir aussi vite que les inventions.

Après avoir insisté sur le style, le professeur rappela que l'accident de 1842, sur la ligne de Saint-Germain-en-Laye, était venu fortifier chez Vigny l'horreur des machines et le goût de la nature.

1842! Leurs parents à tous, maîtresse et élèves, vivaient alors dans l'esclavage. Ils appartenaient à des maîtres qui disposaient d'eux à leur gré, les mettaient aux enchères sur la place publique, comme du bétail, appré-

ciaient les femmes comme des poulinières, surveillaient la saillie et vendaient les petits au marché. Les pieds du Seigneur ont foulé pour eux les raisins de la colère, comme le dit la chanson de John Brown, mais ils n'ont pas encore épuisé la coupe de vin amer.

Pourtant sous mes yeux ils semblaient ne se soucier que de poésie et de prosodie, et un peu, par surcroît, de cet inquiétant Français qui les écoutait.

Balance les beaux lis comme des encensoirs...

« Remarquez bien le rythme du vers : il exprime exactement le mouvement de va-et-vient, notez la répétition des sons en *s*, harmonie imitative qui ajoute à l'impression du sifflement berceur. Monsieur Bostick, voulez-vous continuer? »

Le monde est rétréci par notre expérience...

Les contemporains de Vigny gratifiaient Louis-Philippe d'une tête en poire. Le crâne de M. Bostick ne leur aurait pas semblé sans rapports avec une noix de coco. Dans son visage de nuit un œil étroit s'ouvrait sur un regard à la vivacité intelligente. On avait l'impression que la poésie entrait dans son cerveau et le baignait.

Depuis mes lointaines et moroses humanités je n'avais guère été en contact avec des professeurs comme je le fus au cours de ce voyage d'Amérique; ce sont des donneurs de sang. Au cours des leçons la pensée circule du maître à l'élève comme le sang au cours de la transfusion. Les yeux noirs trahissaient ce cheminement de la pensée et les lourdes lèvres s'appliquaient à la traduire. A propos de l'amour « divine faute », Julie et Saint-Preux passèrent dans les commentaires de la dame professeur. Ensuite elle parla de Marie Dorval. Quand elle interrogeait ses élèves ils répondaient, non pas du tac au tac, mais avec une grande application, car ils montraient autant de gaucherie qu'elle avait d'aisance.

Sûrs d'eux-mêmes, ils m'auraient été beaucoup moins sympathiques. Il se dégageait de leur application un respect profond de néophytes en voie d'initiation. Respect

pour la langue, respect pour le poète, respect pour leur maître, ils semblaient pénétrés de ce sentiment. Comme un tel état d'esprit serait désirable dans les collèges de blancs!

Cette considération ne les empêchait pas d'avoir leurs goûts et de manifester leurs préférences :

« Ils préfèrent Vigny à Musset, me confia le professeur après la classe, ils n'ont pas apprécié le *Pélican*... »

Une opinion qui se défend.

II

Le « Vieux Carré » de la Nouvelle-Orléans, pittoresque méli-mélo franco-espagnol, qui a la réputation de ressembler à une ville française, donne plutôt l'impression d'un quartier créole, avec ses patios aux plantes tropicales et son atmosphère moite.

Au cœur d'une immense cité moderne, l'ancien quartier français tient une place analogue à celle qu'occupe dans Paris l'Ile de la Cité. Le tramway nommé Désir, récemment mué en autobus, traverse le Vieux Carré en quelques minutes et met ensuite une bonne heure pour terminer le reste de son trajet.

J'ai demandé où se trouvait la tombe de Manon Lescaut. Or, Manon n'a pas sa tombe en Louisiane, il faudrait l'inventer, Juliette a bien sa sépulture à Vérone et Evangeline, héroïne de Longfellow, la sienne aux environs de la Nouvelle-Orléans.

J'ai pourtant retrouvé la France sur l'ancienne place d'Armes, aujourd'hui Jackson square, chez Mme de Pontalba.

A Paris, faubourg Saint-Honoré, l'hôtel de Pontalba s'élevait, au siècle dernier, entre l'ambassade d'Angleterre et l'hôtel Sebastiani, démoli depuis par le percement de la rue de l'Elysée. Aux coups portés à la duchesse de Choiseul-Praslin, fille du maréchal Sebastiani, par son

époux, duc et pair, acharné à l'assassiner, répondirent bientôt les coups de feu tirés par son beau-père sur Mme de Pontalba, pour une question d'argent. Que de pétarades sur un tout petit espace, dans un faubourg si bien habité!

Mais qui se souvient encore chez nous des Pontalba, de leur faste et de leurs démêlés? Leur hôtel a changé de nom, c'était l'hôtel Maurice de Rothschild au moment de la dernière guerre, depuis lors le gouvernement des Etats-Unis l'a acheté, cette propriété semble destinée à demeurer entre des mains américaines.

A la Nouvelle-Orléans, au contraire, le nom de Pontalba parle encore très fort à l'imagination. Il rappelle l'époque de la splendeur, avant la guerre civile, quand les riches avaient encore un pied à Paris.

La baronne de Pontalba (en Louisiane on aime à faire sonner les titres quand on en a à se mettre sous la dent), la baronne, donc, fit construire d'immenses maisons de rapport, avec de très beaux appartements à chaque étage, des balcons de fer forgé, et des boutiques de luxe au rez-de-chaussée. Ces immeubles formaient deux côtés de la place d'Armes. La bonne dame en tirait des revenus considérables, qui lui permettaient de mener la vie parisienne aussi gaiement que de son temps pouvait le conseiller Offenbach, ce qui avait pour inconvénient d'inciter son beau-père à user de violence envers elle, pour lui soutirer sa part du magot.

Une de ces demeures, formant hôtel particulier, vient d'être transformée en musée, en charmant musée qui n'en est pas un, mais une reconstitution fidèle d'un intérieur au milieu du siècle dernier.

L'escalier d'honneur mène à des appartements tels que les a connus Mme de Pontalba : salon au mobilier cossu, hautes glaces à cadres dorés d'un style Louis XV alourdi par le Second Empire, vases de Sèvres et vases d'albâtre, meubles en ébène, avec incrustation de porcelaine et bronze ormoulu, dans le goût de Boulle, un piano Pleyel portant la date de 1836, une harpe, des consoles, un buste de Marie-Antoinette, des sièges capitonnés. Dans les

chambres, des lits d'acajou à moustiquaires, des prie-Dieu en tapisserie, des tables de toilette enjuponnées de cretonne et portant des cuvettes et des pots à eau fleuris. Au début de notre siècle on voyait encore en France de tels intérieurs surannés, dans des demeures provinciales où rien n'avait bougé depuis cinquante ans.

Très baronne, avec un excès de cheveux frisés, Mme de Pontalba fait la petite bouche, en contemplant les visiteurs du haut de son cadre ovale. Sa coiffure et sa toilette prouvent qu'elle a posé pour son peintre à une époque plus proche de Louis-Philippe que de Napoléon III.

Au-dessous de l'aristocratique demeure, sous l'abri formé par le balcon, Mme Rinck tenait boutique de frivolités.

« Mme Rinck a l'honneur d'annoncer aux dames de la Nouvelle-Orléans que durant son séjour en France elle s'est mise en rapport avec une manufacture de broderies, d'où les articles les plus élégants lui seront régulièrement expédiés. Elle a, d'autre part, choisi dans les meilleures maisons parisiennes, les nouveautés les plus charmantes : robes et bonnets, fleurs et éventails, qu'elle offre aux prix les plus avantageux. Elle espère que le soin avec lequel elle a fait son choix sera apprécié par les personnes qui lui feront l'honneur d'une visite au N° 6 de la Place d'Armes, dans ses salons du rez-de-chaussée. »

La boutique a été reconstituée, avec ses fanfreluches, broderies pour les petites filles modèles, dentelles jaunies, déshabillés pour la Dame aux camélias, dessous mousseux pour French cancan, ombrelles descendues des portraits de Winterhalter, laissés pour compte de l'impératrice Eugénie, « suivez-moi-jeune-homme » pour demi-mondaines de Meilhac et Halévy, éventails destinés à dissimuler rougeurs et propos clandestins, encore beaucoup plus démodés que les crinolines. Les frivolités terminent leur carrière galante aussi mélancoliquement que la fleur séchée, entre les pages d'un livre.

L'arrière-boutique ouvre sur une cour carrée, sur laquelle donnent escaliers extérieurs rustiques et balcons

de bois. C'était le quartier des esclaves, logements de domestiques, lingerie, buanderie, cuisines, le four et le puits de tout un monde aboli.

III

Le soir venu, j'ai retrouvé la France, une France inattendue, au Collège nègre de Dillard, où les étudiants donnaient une représentation théâtrale, en l'honneur du bimillénaire de Paris.

Les écrivains louisianais de langue française, qui florissaient au siècle dernier, ont transcrit dans leurs romans le parler savoureux des nègres locaux, qui disaient « oua » pour « voir », « ga » pour « regarde », et « zozo » pour « oiseau ».

De nos jours, les nègres ne parlent plus qu'anglais. S'ils en ont les moyens ils étudient parfois le français, mais au collège. Ils sont « sophistiqués », comme on dit en Amérique.

A l'entrée du théâtre, deux jeunes filles en longues robes blanches, semblables à des cariatides, à droite et à gauche de la porte, offraient des programmes, dont la couverture montrait une tour Eiffel esquissée. La salle était remplie de gens de couleur, étudiants et étudiantes, avec leurs familles, des professeurs, quelques visages pâles parmi les visages foncés. La scène s'inscrivait sous un arceau, entre les deux pieds de la tour Eiffel, peints sur les portants. Les étudiants allaient jouer :

The Madwoman of Chaillot
a play in two acts
by Jean Giraudoux

Avouerai-je que mon désir d'assister à *La Folle de Chaillot* en anglais, exécutée par des noirs amateurs, n'allait pas sans un soupçon d'ironie? Le nom de Giraudoux se marie mal avec la qualité d'amateur et d'étranger, et sans doute, entre tous les étrangers, les Américains de

couleur semblent-ils les moins indiqués pour exprimer les préciosités de son verbe et de sa pensée. Mais l'Alma Mater américaine abreuve volontiers ses nourrissons de Shakespeare, et nulle fantaisie ne saurait effaroucher les familiers d'Ariel et de la reine Mab.

Les comédiens de Dillard, naturellement, offraient à leur public un Paris transposé, mais un Paris pas plus surprenant que n'aurait pu l'être l'Athalie de Racine pour les enfants d'Israël à l'époque biblique ou que l'Espagne de Corneille et de Beaumarchais pour des hidalgos bon teint.

Le démarrage me parut, toutefois, un peu laborieux. Aux autres conventions du théâtre il fallait ajouter encore cette convention : les intérêts parisiens discutés en anglais par quatre messieurs d'ébène, sur une place de l'Alma à la population noire : le garçon de café, Irma, la plongeuse, et tout le menu peuple des rues de Paris, chanteur de carrefours, marchande de fleurs, chiffonnier, camelot, flic, marchand de lacets, sourd-muet camelot, concierge, égoutier. Mais nous acceptons bien les Sémiramis, les Cléopâtre, les Lakmé, les Butterfly européennes! Pourquoi ne pas admettre qu'un jour les personnages de *Louise* eux aussi tourneront au noir?

Ceux de *La Folle de Chaillot* évoluaient devant une toile de fond très simple : un mur couvert d'affiches, « Vittelloise, l'eau qui danse et qui chante », « la vache Monsavon » et « Loterie Nationale, tirage demain. »

Le chanteur des rues se tenait devant la terrasse du café, noir et tout de noir vêtu, avec un foulard rouge autour du cou. Le sourd-muet portait également une chemise d'un rouge qui remplaçait la parole. L'agent de police n'avait pas l'air le moins du monde d'un agent de police, on l'aurait pris plutôt pour un contrôleur des wagons-lits. Mais qu'importe, pourquoi demander de l'exactitude à la fantaisie? En tout cas la fantaisie des noirs s'appareillait avec celle de Giraudoux. Auteur et interprètes évoluaient dans le même climat. Le côté fantastique du spectacle ajoutait à la qualité de Giraudoux au lieu de le desservir. Ce spectacle l'eût personnellement ravi. La façon tarabis-

cotée qu'il avait de s'amuser tout seul, en jouant avec des bulles de savon, correspondait à la facilité qu'ont les noirs de s'amuser d'un rien. Si les jeux d'esprit de Giraudoux parviennent à la même complication que les jeux graphiques de Picasso, il faut bien dire que Picasso n'est pas homme à étonner les nègres. Ce sont les nègres qui l'ont étonné avec leurs idoles et qui l'ont influencé par leur art.

Avec un petit effort, la *Folle de Chaillot* ne serait-elle pas arrivée à symboliser la race noire, dépaysée dans notre civilisation occidentale, déclassée dans nos villes, loin de son climat et de la nature? Race longtemps rejetée par la société des blancs, race clocharde, facile à distraire avec des verroteries et des plumets. Le clinquant et les oripeaux n'aident-ils pas les peuplades primitives, comme les enfants et ceux dont la logique n'est pas celle du vulgaire, à s'évader par l'absurde des absurdités de la civilisation?

Sur la scène le journaliste, un nègre massif, portait un canotier jaune vissé sur sa tête. L'égoutier, habillé d'un seul pantalon, les pieds nus, portait ses bottes à la main. Son torse africain, long et mince, aux épaules puissantes, à la poitrine accrochée haut, trahissait une souplesse musculaire flatteuse, différente de la force et de la souplesse des blancs.

Phénomène extraordinaire, l'esprit de Giraudoux passait facilement dans le texte, la transfusion se faisait toute seule, comme par osmose, l'or ne se changeait pas en un plomb vil, mais tout simplement en un or d'une autre qualité, ne possédant pas les mêmes carats. Le côté fleuri, précieux, du texte, les piqûres d'insectes, étaient traduits de manière à provoquer dans le public des réactions analogues à celles d'un public français.

L'invraisemblance de la fable aimable et brillante cousinait sans heurt avec le génie de l'âme nègre, ce génie que traduisent aisément la musique et les danses. Giraudoux nous était rendu sur un rythme de tam-tam, quand soudain le naturel prit le dessus. La poésie à la française subitement dépassée, les folles entrèrent en transe, esquissèrent un pas de ballet, sur l'air de *La belle Polonaise*.

Folle de Chaillot, Folle de Passy, Folle de Saint-Sulpice et Folle de la Concorde, arrachées à l'ambiance parisienne, ne jouaient plus la traduction d'un auteur français, l'Afrique revenait au galop dans leurs veines, elles s'abandonnaient à la frénésie ancestrale, comme possédées par le Vodou.

Révélation d'une seconde, bref éclair dans un spectacle tout entier voué à l'intelligence, aux nuances, cette réaction profonde et éphémère n'a submergé qu'un instant le jeu des idées, le quadrille des mots, la petite fleur bleue de la préciosité, sans délaver l'eau de rose de cette satire sociale, destinée au public des Champs-Elysées.



Tous les degrés de dosage racial se trouvaient représentés dans la salle. Contrastant avec les spectateurs, en simple tenue de ville, le comité d'honneur s'était mis en frais.

Les étudiants portaient des complets d'étoffes si fragiles, si minces, si claires, qu'on se demandait comment les plis étonnants de leurs pantalons arrivaient à conserver une si rigide verticale. Depuis la garde-robe de Peau d'Ane, rien ne pouvait évoquer mieux les vêtements en clair de lune.

Mais il fallait voir les étudiantes; vêtues d'amples robes blanches, elles émergeaient comme les fleurs tropicales de leurs corsages ajustés, largement décolletés et qui se tenaient sans épaulettes. Les deux premiers rangs du public étaient occupés par ces filles-fleurs, dont la vue aurait ravi Gauguin. Toutes les robes étaient blanches, mais aucune ne ressemblait à une autre. Tantôt l'ampleur des jupes venait des volants de tulle, tantôt de plis, généreusement drapés, tantôt de plis droits, froncés à la taille. La légèreté de la soie aussi bien que la lourdeur du satin uni ou broché participait à cette ampleur. Nulle fausse note ne venait troubler l'éblouissement de cette blancheur, ni le moindre bijou, ni le moindre ruban, ni la

moindre fleur. Devant ce parterre, Théophile Gautier aurait pu soupirer, une fois de plus :

Oh, qui pourra mettre un ton rose
Dans cette implacable blancheur!

Le port des jeunes filles accentuait ce caractère de simplicité somptueuse de leurs robes. Nombre de demoiselles blanches pourraient prendre modèle sur leurs façons à la fois aisées et pudiques, sur leur port de tête et sur leur démarche, sur un maintien que l'on retrouve encore en Europe chez certaines paysannes des rives méditerranéennes, en Dalmatie, par exemple.



La semaine suivante, le hasard me fit assister à la projection de quelques images d'un film tiré de *Notre-Dame de Paris*.

Eh bien, Victor Hugo et Paris, vus par Hollywood, se trouvaient beaucoup plus éloignés de Victor Hugo et de Paris que *La Folle de Chaillot* jouée par des amateurs au Collège Dillard ne l'étaient de Giraudoux et de Chaillot.

J'ai bien le droit de l'écrire, puisque j'habite Chaillot et que je suis électeur dans le quartier.

En vendant des tableaux*

par ERNEST MILLARD

LA CRISE DE LA PEINTURE (1935)

Le panier de crabes est violemment secoué dans la capitale. Mandibules et pinces acérées, on se dispute le morceau et les miettes. Reverrai-je mes clients, mes pratiques, M. Edouard Herriot ou M. Albert Sarraut encore une fois au pouvoir? — Sarraut, l'ami des marchands de tableaux, leur ami affiché et très intime, qui se faisait tutoyer par le malsain Paul Guillaume. Herriot, le critique et l'artiste, qui ne croyait pas au bon goût de son collègue ministériel.

M. César Napoléon Campinchi, avocat habile et actif, Ministre de la Marine, conservera-t-il le fauteuil de Colbert et achètera-t-il encore des « marines » de Marquet? Se souvient-il des promesses qu'il me fit? et de ses compliments sur l'amour que j'avais de mon métier? Fumées!

Si M. Fernand Bouisson redevient Président de la Chambre, aura-t-il encore le loisir de fréquenter les galeries de la rue de Seine? et l'Hôtel Drouot? Je parie qu'il ne s'est même pas aperçu de la disparition de ma boutique. Ainsi va le monde! Le comique, c'est que j'ai voulu (de même que quelques confrères pareillement naïfs), jouer un rôle dans la vie de la peinture. Et je ne suis pas guéri de la vanité puisque me voici cédant

* Extrait du *Journal d'un marchand de tableaux*, inédit.

au plaisir d'étaler mes relations dans le monde politique et le « beau monde » tout court. En vérité, nous étions plusieurs marchands toqués de notre rôle d'initiateurs, fréquentés par une autre sorte de toqués : les collectionneurs. Ce mot désigne un monde; une collection de passions. On n'a jamais bien su si j'étais plus marchand que collectionneur...

Nous invitâmes et connûmes les successifs Directeurs des Beaux-Arts, victimes très volontaires des « vernissages » de tous acabits; ces messieurs de la critique, arrogants ou faméliques, plus ou moins prompts à monnayer leur talent d'écrivains abscons; les directeurs de musées de province, en quête de cadeaux; les marchands étrangers, sordides ou munificents; les voyeurs, ignorants mais sentencieux; les tapeurs, les combinards, les illuminés.

(Un des piquants du métier, c'est que le marchand de tableaux reçoit tour à tour quelque pouilleux courtier — au fond grand seigneur — mendiant une cigarette; le Régent Paul de Serbie; un chevalier d'industrie; la femme la plus riche des deux Amériques, tous et tout aussi simplement qu'un peintre en quête de louanges et d'argent.)

Ainsi donc, l'art était souverain. On en trouvait, on en fourrait partout. On disait des bêtises, on en faisait. On croyait que le monde avait été créé pour être peint sur des toiles que l'on vendrait bientôt au Président de la République et au bougnat du coin. On passait des journées creuses, ruminant les problèmes du dessin, de la couleur, de la composition, que sais-je? On en rêvait. On se croyait parfois mécène, d'autres fois financier. On vivait dans l'effervescence toute une semaine. On était aux aguets, insolent ou disposé à honteusement solder. On encaissait des bénéfices scandaleux suivis de pertes ruineuses. On se montrait âpre et généreux, méfiant ou gobeur. On était enthousiaste ou déçu. On s'aidait mais on s'enviait entre confrères. Fumées!

Brusquement les temps changèrent. Un craquement, des craquements se répercutèrent de New-York jusqu'à la Rive Gauche. La marmite vacilla, le drapeau ne flotta

plus. On avait marché de bonne foi; presque tous. Les caisses étaient vides; presque partout. Les extravagants restaient sans le sou, regardant des chefs-d'œuvre qu'eux seuls continuaient à trouver beaux.

Mais comme on s'était bien excité! Ah! le passage à Paris de collectionneurs comme les banquiers Chester Dale, Mellon, Gallatin, Rockfeller, et surtout du richissime chimiste Barnes (fondateur de musée, autoritaire et vorace amateur), dont l'arrivée escomptée faisait bouger tous les tableaux modernes à vendre à Paris et en Europe! Le nom de Barnes faisait briller les yeux, ou les baisser. Mais les marchands, les courtiers, les peintres n'étaient pas seulement dévorés par l'envie d'empocher des dollars; il s'agissait d'afficher au tableau de chasse un nom de collectionneur prestigieux. Pouvoir annoncer négligemment : « Ai vendu à Barnes... Barnes m'a pris... »!

Cafés et terrasses du Montparnasse! Ce n'est pas le coup d'œil qui vaut, car la folie a ses pudeurs. Foujita en chaussettes de soie écarlate y restait très discret, Vincent d'Indy inaperçu, cent génies méconnus. Basler, vieux bohème à la marque de l'ancien Montmartre, Basler toujours en colère, nous y fit rire. Le long fakir et aussi Waldemar-Georges, le plus transcendant des critiques d'art, s'y vit illuminer un chemin de Damas. Elie Faure, le chirurgien aristarque, y disséqua la matérielle essence de l'art, puis y embauma le cadavre du classicisme. André Salmon, poète-reporter, avec d'autres confrères, y perfectionna le vocabulaire technique laudatif. Mme Zak s'y prépara à recevoir la légion d'honneur. Wolman, le courtier, y joua au boyard un soir que Paul Guillaume, l'ésotérique marchand, tenta de m'empiler, quoique ce ne fût point dans son genre. Othon Friesz, peintre « fauve » descendant des Vikings, m'y décrivit les charmes de ses jardins toulonnais, puis me narra la façon adroite dont il chipait le lait dans les pots de ses voisins au temps de ses débuts plus que difficiles. Zborowsky, marchand et mage, m'y dévoila sa misère et le ridicule de la légende qui déjà se formait sur lui, sur Modigliani,

sur Carcopino dit Carco, et me confia qu'il avait débuté comme moi, croyant naïvement pouvoir vendre de belles images pour le seul plaisir des yeux!

Cafés et petits restaurants de la rive gauche! Là, je reçus et fis des confidences. Là j'édifiai des plans de gloire plus encore que de fortune. Là, plus tard, fut décidé que je quitterais l'arène, ma petite boutique tendue de gris où je cachais avaricieusement les trésors. Là et ailleurs, nous vécûmes dans l'illusion et dans une fantaisie d'apparence sérieuse.

Mais la fantaisie se meurt. La crise, la fameuse crise ne permet plus ces jeux. On connaîtra des mœurs plus dirigées. Les marchands devenus de froids et roués négociants adopteront la devise : « Tout, mais pas de risque. » Et des peintres pauvres solidement syndiqués, on dira les P.P.S.S.

VENDRE UN TABLEAU

La vraie cause déterminant l'acquisition d'un tableau reste le plus souvent obscure pour le vendeur. L'acheteur triche sur le mobile. Voici une exception. Un collectionneur bavarde, sans but, affalé dans un fauteuil, devant le marchand découragé de ses tentatives de tentateur. Une Revue d'Art traîne, dont le collectionneur s'empare; il feuillette, regarde une reproduction, puis, pour dire quelque chose, demande au marchand :

— C'est un Bonnard, ça?

— Oui.

— Paraît pas mal.

— Oui...

— Vous connaissez la toile?

— Oui.

— Vous l'avez eue en main?

— Oui, elle m'appartient. L'ai prêtée pour une exposition à Londres... comme vous voyez on l'a trouvée assez

belle pour la mettre dans cette Revue... le critique en dit du bien... on va me la retourner.

— Ah!... pourquoi n'a-t-elle pas trouvé d'acquéreur en Angleterre?

— Les acheteurs sont bêtes...

— Moi, je trouve que c'est une bonne chose... il me semble que ce doit être très lumineux... ce ciel... cette barrière avec les enfants... les toits au fond... diapré, hein?... Ici, il doit y avoir un beau rouge, un rouge à la Bonnard.

— Oui, en effet! Comment savez-vous cela?

— Je devine...

— Vous êtes fort!... Félicitations! C'est trouvé juste! Là où vous mettez le doigt, il y a un rouge, oui, un beau rouge. Vous avez l'œil épatant!

— Peuh!... dites donc, cher ami, lorsque la toile sera revenue de Londres, faites-moi signe... N'ai pas le sou en ce moment, pas acheteur du tout, du tout... Mais enfin, je verrai le tableau avec plaisir...

Huit jours après le marchand téléphone : la toile est là. L'amateur arrive :

— Alors!... Faites voir. Ce rouge...

— Mais, le voilà... comme vous l'aviez si bien deviné, vu... Ah! on ne vous la fait pas, à vous!

— Non!... dites donc, hein! Oui... combien la toile?

Le marchand sentant à ce moment que le poisson est accroché, que la toile est déjà vendue, double mentalement son prix et l'énonce froidement. L'amateur ne tique pas et répond :

— Ça va! je la prends!... Elle est magnifique! Extraordinaire, vous ne trouvez pas?

— Mon Dieu, si!

Le collectionneur racontera à sa femme, à sa concierge, à ses amis, qu'il a su deviner et annoncer, avant d'avoir jamais aperçu le tableau, où le peintre avait collé le fameux rouge, et les verts, et le bleu du ciel. Mais personne ne trouvera le rouge aussi beau qu'il le pense, lui.

« *INVENTION* » *D'UN TABLEAU*

En 1943, par désœuvrement, j'entre dans la boutique d'un jeune confrère, rue de Seine. Après avoir jeté un coup d'œil sur la peinture accrochée aux murs, question rituelle :

— Avez-vous quelque chose à me proposer :

— Hélas, non; rien pour vous ici... Mais pourtant si!... Attendez-moi un instant.

Le confrère disparaît, puis revient de l'arrière-boutique un tableau à la main.

— Et ça! Vous qui aimez les choses curieuses, n'est-ce pas pour vous? Moi, je crois que je n'en tirerai pas grand-chose.

Sur une toile de dimensions moyennes, on voit un buste de femme, une caricature pour mieux dire.

Ce nez vermillonné sur ces lèvres vertes, avec de grosses rides bleuâtres très accentuées (méchamment, dirait-on) tranchant singulièrement sur un fond d'ocre jaune foncé, un fond habituel aux portraits vers 1890. Le disparate entre ces couleurs crues sur la face, et le reste du tableau sagement peint, mais avec habileté, avec élégance même, étonne.

— Qu'est-ce? Où avez-vous déniché ça? On dirait un Soutine.

— Oui, on me l'a déjà dit, comme vous, en rigolant.

— Bien sûr! La tête de la dame fait penser à Soutine, mais pas l'ensemble... On dirait Bonnet, ou un de ces maîtres d'il y a soixante ans.

— Vous êtes sur la voie. Vous brûlez! C'est pas signé. Mais regardez ici, en haut à droite, cette couronne de comtesse avec, dans le blason, une oie.

— Une oie surajoutée, oui, je vois, mais ça ne m'éclaire pas.

— Enfin, vous pensez bien à quelqu'un, tout de même?

— Eh... non. Peut-être... Boldini?

— Ah! vous avez trouvé!

— Combien, alors, votre « Boldini »?

— Trois mille balles.

— Vous voyez donc que ce n'est pas de lui, farceur! Sinon vous ne laisseriez pas à ce prix.

— Je n'ai pas vu faire le portrait...

— Ni le barbouillage d'après. Allons, voyons! C'est clair. Le peintre a fait le portrait d'une dame qui ne s'est pas trouvée assez jolie et a refusé la toile. Alors l'artiste, pour se venger, l'a peinte comme elle était, ou plus exactement a peint ce qu'elle était : une chipie. Une comtesse, une aristocrate frisant la cinquantaine, dotée de tous les défauts de sa caste. Regardez-moi ces lèvres minces et plissées, ce cou tendu, ce regard cruel, enfin tous les vices...

— Mais ça n'explique pas...

— Ça n'explique pas! Ça prouve, mon cher, que le peintre déçu, et finalement exaspéré, a fait la rosse comme elle était. Il a aussi ajouté cette oic, et évidemment, il n'a pas signé son œuvre. Mais je vais m'amuser avec votre Boldini. Peut-être en est-ce un, après tout... Allons! Voici votre argent. Je ne veux pas — pour le coup — marchander.

— Merci! Bonne chance!

Mon Boldini-Soutine, je l'ai fait voir à tous les copains, à tous les clients possibles durant six mois ou plus, sans succès. On rigolait, on controversait, mais on n'en voulait pas. Alors la comtesse, la vilaine, je l'ai fourrée dans un coin.

Un matin entre à la boutique un jeune homme, un vrai snob, qui cherchait toujours de la peinture extravagante. Je lui montre des toiles de Tanguy et de Dali. Pas de réaction. Alors, me souvenant de la comtesse à l'oie, je la lui présente. Mon snob pouffe. Moi pas; j'ai l'air choqué de ce rire, puis j'explique l'origine, le pourquoi de la caricature, et l'autre m'écoute religieusement. Je sens naître en lui la tentation.

— Et vous en voulez combien de cette ordure?

Moi qui jusqu'ici aurais été heureux de vendre le tableau pour cinq ou six mille francs, je comprends

qu'un prix bas répugnerait, ferait rater l'affaire; je réponds :

— Quinze mille, Monsieur.

Dans les yeux de mon interlocuteur passe une lueur de mépris. Evidemment, quinze mille, pour un Boldini, c'est trop peu. Je ne me souviens pas des paroles que j'ai pu dire afin de retrouver un bon terrain. Quoi qu'il en soit, le client soudainement décidé :

— Eh bien, je le prends votre fameux, votre drôle de tableau. Mais à une condition : dites-moi, oui, dites-moi qui est la dame?

Le génie alors m'inspira. Hésiter c'était tout perdre.

— Mais c'était la comtesse de Montesquiou.

— Non? Vraiment! Trop drôle! Je vous l'achète, votre machin, cette femme hideuse. Vous avez confiance en moi, n'est-ce pas? Faites porter le tableau chez moi. Je veux d'abord le montrer à ma mère. S'il y a lieu, je vous réglerai demain.

— Mais comment donc, Monsieur! Dès cet après-midi.

Le lendemain, un larbin m'apportait l'argent dans une enveloppe, avec la carte du jeune homme. « *Merci, ma mère l'a immédiatement reconnue : son ancienne amie.* »

Bien sûr! A travers l'horrible barbouillage, la douairière l'avait reconnue, sa très chère amie.

Au lecteur non averti qui penserait que je fus malhonnête, je ferai observer d'abord que j'ai donné l'illusion, et pour plus de quinze mille francs. Ensuite, que le tableau, aussitôt entré dans la collection de la vieille dame et de son fils, est devenu un vrai Boldini, valant cinq ou six fois le prix qui m'avait été payé. Enfin, je ne vois dans ce petit succès qu'une compensation, offerte par Mercure. N'ai-je pas, quelque dix ans auparavant, raté la vente d'un tableau de Paul Charlemagne — un vieillard noble et barbu — pour avoir démenti un acquéreur qui prétendait y voir Anatole France?

DEUX TRAITS DE PROBITE

En l'honneur des artistes, il me plaît de noter deux traits de probité, analogues, chez deux peintres en tout fort différents : Bonnard et Borès.

Le vieux critique Arsène Alexandre vint me trouver un jour, rue de Seine, m'apportant une petite esquisse de Bonnard (paysage avec, au premier plan, une grosse tête de poupon) qu'il souhaitait faire signer par mon entremise, me supposant en relations suivies avec le peintre ou n'osant le lui demander. Or j'avais été présenté à Bonnard chez Bernheim-Jeune, où nous n'avions échangé que de banales paroles. Le désir du critique me fournissant l'occasion de revoir le Maître, je m'en fus sonner à sa porte, rue Caulaincourt. Me faisant traverser un salon aux meubles couverts de housses, au lustre enveloppé de gaze, nous pénétrâmes dans une pièce qui servait d'atelier. Aux murs, accrochée parmi d'autres sans cadre, je guignai aussitôt une pochade représentant une femme assise dans l'herbe. Après qu'il eut signé ce que je lui avais mis en main (aucun souvenir de ce que je débitai à ce propos), je priai le Maître, aussi gentiment que je pus et déployant tout mon charme, de me permettre d'acquérir quelque chose de lui. Très aimablement, il me dit non : il ne voyait rien, positivement rien. Comme je lui montrais sur le mur la chose qui me tentait, la réponse immédiate fut qu'elle n'était pas au point, mais presque. Si elle me plaisait tellement, eh bien soit, je pouvais la considérer comme mienne déjà. Promettant de revenir, et tout remerciant, je sortis bien content.

Abrégeons l'histoire. Trois fois je regrimpai les étages rue Caulaincourt, sous différents prétextes. A la dernière, levant les bras au ciel, le peintre me dit, légèrement mécontent : « Non! voyez-vous, ce bleu, le bleu du ciel n'est pas bon... je ne vous ai pas oublié, monsieur, plusieurs fois j'ai décroché ça, pour en finir. Pas réussi, pas encore... non. Mais vous l'aurez, plus tard. » Désolé,

l'excellent homme, de ne pas tenir sa promesse, et moi confus d'avoir tant insisté.

En 1941, j'achetai à la Galerie Louise Leiris une grande nature morte de Borès. Le décadrant afin de l'habiller mieux, avec un clou j'éraflai la toile sur une longueur de trois centimètres environ et une largeur d'un millimètre ou deux. Notre restaurateur aurait pu réparer l'insignifiant accroc, mais il aurait demandé 400 francs et nous aurait privés du tableau durant quinze jours. Impatient, je mélangeai sur un morceau de tôle les couleurs nécessaires afin d'arriver au ton juste. Enduisant alors avec mon doigt toute la partie du tableau où s'apercevait la toile crue, j'effaçai proprement le surplus débordant du creux et regardai, satisfait. Séché, rien n'apparaîtrait du léger remplissage. J'accroche. Trois semaines après un visiteur inconnu pénètre dans la boutique, jette un coup d'œil circulaire, puis s'arrête devant la nature morte. Il l'examine longtemps. Moi, nullement inquiet, nullement coupable, je pense que je vais faire une vente. J'abrège : le visiteur c'était Borès, que je n'avais jamais vu. Cet homme doux m'a regardé alors sans aménité. Explications. Excuses. Mais lui n'entendit rien : cette grande toile, il l'a trimbalée dans le métro encombré jusqu'à Alésia. Quelques jours plus tard, l'ayant rapportée, nous l'accrochâmes ensemble, mais le peintre, non satisfait de son récent travail, me regardant toujours avec ressentiment, me déclara qu'un restaurateur professionnel aurait sans doute mieux opéré que lui, que moi. Nouvelles excuses, nouveau voyage de la toile vers l'atelier.

Deux ans après nous étions bons amis. Un jour que j'étais chez lui (venu prendre des nouvelles de sa femme et de ses enfants partis en Espagne) je lui achetai quelques dessins et pastels et il avait à me rendre 500 francs. Pour lui éviter de chercher la monnaie, j'avise un tout petit carton et lui propose de m'en faire cadeau.

— Oui, dit-il en souriant, oui, certainement.

Comme il prenait en main le petit carton, je vois qu'il hésite, puis :

— C'est dommage, mais le fond n'est pas comme je voudrais. N'est-ce pas? Vous voyez? Regardez.

— Oh! eh bien, faites-le. Il y en a pour une minute.

— Non, pas possible, pas possible maintenant.

— Quoi? Voyons, votre palette est là!

— Non.

— Eh bien, je vais le faire devant vous, maintenant. Et si ça ne va pas, nous effacerons tout de suite. Je vois ce que vous cherchez.

— Vous plaisantez!

— Moi? Non. Allons, voyons, une minute et ça y est. Hein? Vous ou moi?

— Alors, monsieur, si vous croyez que ça se fait comme ça, la peinture!

Ainsi, encore une fois, c'est le marchand qui sortit confus.

SALLE DES VENTES

Le désir du gain m'agita par périodes. Jamais plus violemment que lorsque je me trouvais parmi la foule d'une vente publique où l'on dispersait des tableaux cotés. Réunion de gens de tous bords et de toutes fortunes, mais tous avides. Assemblée mue par la curiosité, le désir, l'envie goguenarde aussi. De simples voyeurs et quelques journalistes peuplent un peu la salle où se pressent marchands, courtiers et amateurs, tous concurrents, avec encore quelques critiques d'art et des dames riches embarrassées de leurs fourrures. On s'assied dans le tumulte qui s'apaise lorsque monte à la tribune le commissaire-priseur, rasé de frais.

Durant l'exposition, on a vu, examiné, discuté les tableaux; l'opinion est faite. On s'est tâté, se fixant des limites et se jurant bien d'être sage, car on a écouté, calculé, comparé, aussi se sent-on ferme et calme. Coup de marteau : « Messieurs! La vente va commencer! »

Les premières enchères donnent le ton, la voix de

l'expert s'affermit, on se sent mieux casé, la salle s'échauffe peu à peu. Tout le monde est content. A mi-voix s'échangent des plaisanteries, on s'amuse, car un garçon de salle montre avec flegme un portrait bizarre, ou bien présente un paysage le ciel en bas et les vaches en l'air. Mais bientôt on s'exclame. Tout va! La vente progresse heureusement. Sur son catalogue, on note des prix, surpris par certaines exagérations, étonné par d'inexplicables chutes. On y réfléchira, mais pour l'instant, n'est-on pas trop tendu? On attend, on attend son moment, guettant la pièce maîtresse, refoulant d'autres envies d'achat avant qu'elle ne paraisse — ou ne résistant pas à quelque tentation incidente, trop avantageuse affaire pour la laisser fuir. On calcule encore : d'argent disponible, on regrette de n'en avoir pas davantage. Craignant le risque, on suppute; mais on empoche d'avance, par fiévreuse imagination, le bénéfice; un bénéfice certainement considérable puisqu'on sera intransigeant à la revente. Cependant on se force au calme pour mieux s'exciter à nouveau, car les chiffres volent et les beaux tableaux défilent. On rit mais on se crispe : le voici enfin le tableau fameux, tant convoité. Qu'il est beau! Tout le monde ne le voit pas, tant mieux! Mal encadré, mais on changera ça! Les enchères sont molles? Tiens! Pourquoi? Se tromperait-on? Non, non, voici que tout flambe. Le commissaire lance des chiffres, des sommes de plus en plus fortes; l'expert soutient. Une accalmie... Ça va! On va l'avoir! Un dernier signe, le marteau tombera, on l'aura, et pour pas cher encore! Quelle veine!... Mais non! Du fond de la salle une voix s'est élevée; les enchères repartent de plus belle. Tant pis, il faut avaler sa salive. L'aboyeur assène des sommes de plus en plus fortes, en cascade ascendante, et cet animal a un air de défi! Tout le monde est tendu, personne ne plaisante plus : le commissaire-priseur, figure durcie, bâton en l'air, paraît contenir les enchères, en fait, il les arrache. Le prix demandé par l'expert est dépassé depuis longtemps; celui qu'on s'est fixé aussi, tant pis! A voix basse on dit un autre chiffre, puis on

lève les yeux; le commissaire a vu le faible signe et ne lâche plus sa proie. Maintenant, on n'est plus que trois : lui et ce concurrent du fond qu'on ne connaît pas. Lutte circonscrite; la salle s'est tue. On monte encore, il faut monter avec cet imbécile qui surenchérit! Quel est-il? Marchand? Amateur? Qu'importe. Quoi? Il ne l'aura pas. Allons! plus haut! Encore. Soit... Un arrêt. Mais le commissaire d'une voix claire et forte lance une dernière somme et fixement vous regarde : « Ce n'est plus vous, monsieur?... Ce n'est plus vous! » Si! ce sera moi, cet entêté ne l'aura pas, il ne l'aura pas! Et le commissaire annonce, puis se tait, regardant l'adversaire inconnu qui sûrement hésite puisque le silence se prolonge...

Mais sans doute l'autre a-t-il repris courage, il fait son dernier effort, car un nouveau chiffre est hurlé! Désormais, tout sang-froid perdu, il n'est plus question du tableau, ni d'argent, ni de rien. Il faut être le vainqueur. On se sent pâle mais résolu. Un geste sec. Le commissaire l'attendait; il le traduit par un chiffre dont l'assemblée demeure stupéfaite, et comme suspendue. Puis on écoute... mais rien ne vient. Se serait-on inutilement précipité? Que ces secondes paraissent longues! A quoi pense M. le Commissaire, et quand se décidera-t-il? Enfin, levant son bras, regardant encore au fond, à droite, à gauche, il dit : « Allons, messieurs!... C'est vu? Bien vu?... Adjugé! »

C'est fini! L'aboyeur présente un ticket qu'on froisse, mais déjà l'expert annonce le numéro suivant. On respire. On est content, furieux, inquiet. Tout à l'heure, à la sortie, devant le tableau, sera-t-on fier ou chagrin de sa folie? Tout ensemble. C'est le jeu, c'est la vie.

MERCVRIALE

LE MOIS DE PARIS

MONTMARTRE-SAINT-GERMAIN-DES-PRES. — Entre Montmartre, atelier de peintre, et Saint-Germain-des-Prés qui, maintenant, prend sa valeur, il y a André Salmon. Passées quelques semaines, j'ai entendu à la radio la voix du jeune Salmon, le Salmon maître du chat nommé Zamir, un petit chat blanc. Tout naturellement le poste a déroulé ses images, des images d'adolescence parfaitement épurées par le temps. Quelques-unes seront peut-être agréables à revoir dans quelques siècles. J'ai confiance dans les images à retardement. Mais il me semble difficile d'évaluer en ce moment la portée de leur course. Cette société montmartroise n'était pas placée sous le signe de Mimi Pinson : elle était d'une violence contenue pour beaucoup par la bonne éducation et, malheureusement, libérée pour d'autres. Cette petite société parisienne semblait protégée par les quotidiens miracles de la bienveillance poétique sous toutes ses formes. Cette société se situait parmi des personnalités incomparables et l'on se demande comment elle pouvait s'associer, même dans l'arrière-salle d'un bistrot fleuri de margotins. Elle prenait son départ place Ravignan, s'égarait parfois autour de la Roquette et, plus tard, de la Santé, c'est-à-dire entre Toulouse-Lautrec, Steinlen, Aristide Bruant, Max Jacob, Apollinaire et André Salmon, sans pouvoir énumérer les anonymes qui appartenaient au groupe sanguin de Liabœuf, un guillotiné de cette époque-là, un guillotiné un peu innocent. André Salmon me conduit à Queneau, à Boris Vian qui cependant ne lui doivent rien ; à tous ceux dont les qualités nous prouvent que le vieil omnibus de la place Pigalle en étalant sur les rambardes de l'impériale cette devise : Montmartre-Saint-Germain-des-Prés, savait en somme vers quel but il conduisait ses voyageurs. Un postillon diminué, coiffé d'un chapeau rond galonné d'argent

régnait sur les percherons déjà lyriques et leurs côtiers qui les attendaient, le nez dans un godet d'avoine devant Notre-Dame de Lorette au début de la montée de la rue des Martyrs. Il y a deux ou trois ans, je suis entré en relation avec Boris Vian par la lecture de son livre *L'Ecume des Jours*, un livre remarquable, quelque chose comme un voyage au pays des merveilles, pas tellement celui d'Alice, mais celui de la destruction de mes expériences. J'ai connu bien des hommes de qualité pour avoir lu leurs livres, sans avoir rencontré l'occasion de leur parler. Je le regrette beaucoup. Entre parler et lire, il existe tout un monde d'une fertilité inconcevable. Entre le Montmartre de 1900 et Saint-Germain-des-Prés vers 1947 reposent de nombreux témoignages de littérature parlée, c'est-à-dire de littérature perdue, ce qui donne l'envie de retrouver les traces de cette floraison sentimentale souvent conservée dans des herbiers extraordinaires. La chanson est un témoignage de littérature parlée. Je connais des écrivains qui ne savent pas chanter de chansons et qui, pour cette raison définitive, ne chantent jamais, même en faisant leur barbe. Il serait très instructif d'organiser à Deauville un concours d'écrivains connus qui n'ont jamais chanté, naturellement en étudiant le moyen probablement onéreux de les intéresser à cette expérience d'une incomparable tristesse. J'imagine mal ce lamentable congrès où tout d'un coup un homme cruellement seul apparaît sur la scène étincelante d'un casino de grande réputation, la bouche ouverte, silencieuse et impuissante. Cet homme a écrit plus de vingt livres et le voici sur la scène sans décors, sans souvenirs, à peine pourvu d'assez d'imagination pour protéger les heures consacrées à la vieillesse contre les idées admises sur ce sujet. L'orchestre fastueux, brutal, domine son silence. « Crochet », hurle la voix du grand public. Un autre sire, long mais bien vêtu, remplace le premier. « Chantez quelque chose, ordonne une voix désespérée, chantez ce que vous savez, un cantique, une berceuse de nourrice, une nourrice ornée de rubans comme un conscrit! Alors notre chanteur de charme implore l'orchestre des yeux, puis dans un fracas musical, il chevrote : « Adspice Pierrot pendu... ». C'est l'aboutissement de son existence sentimentale, la fin de la route qu'il a parcourue, celle qui conduit du Lycée Machin à cette solitude moite de la déchéance physique. Dieu merci! de tels spectacles s'ils sont imaginables sont impossibles... Cependant, Guido Gezelle qui était un doux curé flamand savait chanter. Je cite son nom afin de montrer que je ne suis pas limité dans le choix des chansons qui pourraient réconforter les damnés du congrès dont je viens de dire.

Revenons vers des climats plus humains. J'ai souvent, trop souvent peut-être, raconté mes chansons et celles des hommes qui en furent la substance : les voyous de Montmartre, ceux de Rouen, leurs épouses adolescentes, les naufrageuses de cargos, les filles des berges qui allumaient, la nuit venue, des feux trompeurs afin d'attirer les futurs candidats à l'emploi de matelot shanghaïé dans les impasses. Les nautonniers ensorcelés par les éclats de la foirinette « portuaire », mangeaient leurs économies de six mois de navigation pour entendre la barmaid Nelly peinte par Lautrec ou la petite Marie-la-Vasou, la Fécampoise, chanter « Daisy Bell » au coin de la rue de la Vicomté... quelque part dans le monde de la chanson. Ces chansons nées dans la pluie, la boue et le brouillard, qui tourmentent les ports, pour mieux camoufler les romances des célèbres chanteuses du détroit de Sicile, ne s'éteignent pas. Elles raniment la flamme qui les habite dans la pensée de ceux qui n'ont pas de souvenirs mais qui désirent en posséder. Elles sont mêlées au brouillard, à la pluie, au vent, au soleil infernal; et tant qu'il y aura du brouillard et tout ce qui compose mon énumération, elles seront vivantes, d'une vie bien plus puissante que celle qui leur offrit de simples matériaux d'un usage courant. Il est parfois agréable de connaître l'adresse d'une agence où l'on trouve des souvenirs à louer : ils sont comparables à de vieux uniformes authentiques devenus des travestis pour des fêtes de la solitude grâce au temps qui change les valeurs sentimentales de toutes les expériences. Aristide Bruant a pu organiser, un demi-siècle à l'avance, le bal des vingt arrondissements de Paris, conduit par un orchestre puissant mais silencieux, car les ombres n'entendent bien que l'ombre de la musique. Il est bien entendu que le bal des vingt arrondissements est une simple création de l'art de se souvenir à temps.

Les images de la vie parisienne : celles des voies publiques et celles des salles de spectacles qui sont des étapes dans la circulation littéraire de cette ville toujours surprenante, se font désirer avant de parvenir dans une demeure qui n'est située qu'à moins de cent kilomètres de Paris. Mais quand elles atteignent leur but, ces images s'adaptent très bien à de jeunes présences, des filles le plus souvent, qui sont bonnes conductrices de toutes les voix devenues imaginaires. Ces jeunes filles sont nées dans le bruit de ces dernières années. Mlle Barbara Laage, par exemple, se conjugue très bien avec les éléments de la rue Saint-Jacques, quand Jenin l'Avenu venait réveiller François à la Porte-Rouge. Et que dire de Germaine Montero quand elle apparaît dans sa voix populaire, celle qui fait revivre la vivandière Courage et les

souvenirs de Jean Lorrain dans les beaux jours des îles de Billancourt à la Grande-Jatte? Jean Lorrain écrivait :

L'soir au Lion-d'Or, par des temps d'neige
Auprès d'un bon feu...

Et j'ai déjà parlé de Mlle Picolette en d'autres occasions. Si ces noms, qui représentent des personnalités différentes, reviennent souvent dans mes chroniques, c'est que ces trois éléments de transmission, qui pour moi sont parfaits, m'aident profondément dans mon travail de résurrection. Pour qui aime Paris, comme je le sens, c'est une chance de vivre éloigné de ses projections quand elles sont encore à l'état brut. Cette sorte de rumeur que je finis par entendre, constitue un message gravé sur pellicule, une confidence qu'il faut écouter dans le calme imposé par un décor à peu près permanent. Ces bruits silencieux épurent, filtrent et laissent le meilleur au fond du verre. C'est ce dépôt qu'il faut boire, à l'abri de toutes les impulsivités qui naissent d'une soif trop ardente. Il faut plus de cinquante années de recul pour « voir » le boulevard de la Chapelle tel qu'il vivait à deux heures du matin, une ancienne matinée de l'année 1899. Il faut plus de cinquante années de vie sépulcrale pour donner à des chansons, parfois médiocres, le pouvoir de devenir celles qui, pour chacun de nous, seront les chansons de notre mémoire.

Obtenir des regrets qui ne soient pas artificiels donne confiance dans la jeunesse, malgré ses erreurs, ses défauts, ses etc... Mais cela est une autre chanson.

Pierre Mac Orlan
de l'Académie Goncourt.

LETTRES

« UN HOMME D'OUESSANT », roman d'*Henri Queffélec* (Mercure de France). — *Un homme d'Ouessant* est le premier roman que publie Henri Queffélec depuis *Tempête sur Douarnenez*, paru à l'automne de 1951. *Tempête* fut alors reconnu comme celui de ses romans où l'auteur, se mesurant avec la réalité la plus brute, avait déployé la plus grande puissance et la plus grande richesse de ses moyens techniques. *Un homme d'Ouessant*, achevé en janvier 1952 et publié fragmentairement dans la *Revue de Paris* en mars, avril et mai 1952 (mais longuement revu depuis), est de la même époque, de la même poussée.

Dans *Tempête sur Douarnenez,* qui est un roman de Douarnenez, de la tempête et de Douarnenez sous la tempête, il y a aussi une intrigue amoureuse. Certains ont reproché au romancier de l'avoir laissée en ébauche. Mais elle ne pouvait avoir là d'autre rôle que d'indiquer une tonalité. A travers les variations de l'art romanesque, l'amour demeure le moyen le plus parfait et le plus universel dont dispose l'homme pour passer de l'incommunicabilité à la communion; et le romanesque essentiel est si bien dans l'aventure amoureuse que, symbole de la réconciliation, elle réconcilie jusqu'aux divers sens du mot *romanesque.* L'aventure amoureuse de Miserere dans *Un homme d'Ouessant* ressemble, à cet égard, à celle de Louis Marzin dans *Tempête sur Douarnenez.* Elémentaire aussi — dans le sens où la vague, le roc, le vent, le courant sont élémentaires —, elle sonne pour l'homme sauvage et solitaire l'heure des réconciliations (« La sourde volupté des autres à découvrir dans les éléments une complicité de violence n'existait plus pour lui »). Elle est comme l'allégorie du dépassement qu'elle-même consacre. Et c'est là toute sa fonction. Elle peut donc, par rapport au propre sujet du roman, rester marginale : ici comme là il fallait qu'elle le restât.

Dans un article qu'il a donné à *Réforme* au mois d'août (on a pu en lire des extraits dans le dernier numéro du *Mercure*), Henri Queffélec à la fois revendique le titre d'écrivain breton et répudie celui d'écrivain régionaliste. A vrai dire, on ne saurait concevoir sans une certaine sorte de régionalisme une France où les particularités locales sont souvent si accusées. Mais la vertu des régions est la contribution qu'elles apportent à la nation; dès qu'elles craignent que donner et recevoir ne les perdent, elles sont bonnes pour le musée. Le régionalisme ouvert est un foyer, un régionalisme refermé sur soi n'a plus qu'une valeur de curiosité.

La critique s'est plu à mettre en opposition le pittoresque qu'il y a dans *Tempête sur Douarnenez* et le pittoresque d'un Théodore Botrel. Il serait absurde, en effet, d'écarter la notion et d'avoir peur du mot de pittoresque sous prétexte que toute une basse littérature en a fait un usage indigne : oui, *Tempête* est un roman éclatant de pittoresque, et la même vigueur de pittoresque se retrouve dans *Un homme d'Ouessant.* Mais il y a deux manières d'aborder cette zone extrême et en quelque sorte excentrique de la réalité matérielle, ces franges et ces marges où elle expose ses caractères les plus manifestement différenciés. Un Botrel, quelles que soient d'ailleurs son origine et sa formation, y vient du dehors, à la manière des touristes, et s'amuse aux premières apparences de la superficie (de celles-là mêmes au culte desquelles un certain

régionalisme doit son discrédit). Henri Queffélec, au contraire, insiste dans son article de *Réforme* sur le fait qu'il est d'abord breton en son centre, que c'est là, chez lui, une condition si profondément naturelle qu'il n'en a pris conscience qu'à l'âge où il préparait Normale à Louis-le-Grand, par réflexion sur les remarques d'autrui à son propre endroit. En tout écrivain qui s'accomplit se trouve, placé comme un noyau central, un nœud de déterminations; c'est de là qu'il part non seulement pour devenir ce qu'il est, mais pour former le système d'expression au moyen duquel il passe du singulier, du retranchement, de ce que Claudel appelle sa « différence essentielle », au transmissible et au communicable. Prendre appui sur cette constitution de nature et de nécessité, en élargir par délibération les données, explorer peu à peu, au rythme d'une prise de conscience, les cercles qui s'en éloignent concentriquement, atteindre ainsi le pittoresque des confins en venant de l'intérieur, c'est tout le contraire de la méthode touristique.

La richesse de la particularité bretonne est supportée par des forces peu compatibles avec les comédies de la littérature banale. On ne papote pas sur le roc et la tempête, — ou le papotage n'abuse pas longtemps. Si on ne s'engage pas à fond dans le grand jeu des éléments, on est vite rabattu au niveau artistique de la carte postale. Cette circonstance a-t-elle aidé Henri Queffélec — qui, normalien et agrégé, est passé par l'enseignement — à se faire un langage et une technique aussi différents des moyens habituels des professeurs? Il n'arrive pas au concret par l'abstrait; composer pour lui ne veut pas dire démontrer, on n'évoque en le lisant ni quelque tradition livresque ni quelque méthode pédagogique. Entre sa propre nature et les puissances de la terre, de la mer et de l'air le lien est trop serré, les déformations professionnelles perdent leurs prises. Il a une expression ramassée, directe, dense, rude, elliptique, tendue pour coller aux choses. C'est là qu'on voit bien l'équivoque du mot *réalisme*, le sentiment du réel ne saurait être communiqué par une sorte de copie des choses mais seulement par une vision aiguë et profonde, le « réalisme socialiste » lui-même se présente essentiellement comme un effort d'interprétation, c'est-à-dire comme un acte poétique. Remarquons en passant que le style d'*Un homme d'Ouessant* (le style, non le langage simplement) est plus serré, plus sévèrement châtié, plus accompli que celui de *Tempête sur Douarnenez*, soit que de l'un à l'autre roman l'auteur se soit familiarisé avec la manière, soit qu'il ait eu plus de temps pour revoir de plus près celui qu'il ne publie qu'aujourd'hui.

Créer des personnages dans leur corrélation avec le milieu où ils vivent, ce n'est pas précisément innover. Il est vrai qu'aujourd'hui la tradition balzacienne, dégradée par les applications maladroites ou mécaniques, n'est plus guère représentée que par des pantins qui évoluent dans un décor, un concours de circonstances remplaçant le rapport d'interdépendance. Ce rapport reprend dans des romans comme *Un homme d'Ouessant* ou *Tempête sur Douarnenez* les significations de la nécessité. Mais il paraît y prendre aussi un caractère particulier et beaucoup plus neuf. Songeons à la formation qu'Henri Queffélec a reçue rue d'Ulm, aux attaches qu'il a avec le groupe « Esprit », à la faveur, à la ferveur que rencontre cet ordre d'études qui va de la géographie humaine au matérialisme marxiste, aux orientations que peut en recevoir l'esprit investigateur. *Tempête sur Douarnenez* apparaîtrait comme fastidieux si on s'obstinait à n'y chercher qu'un roman d'amour dans un cadre breton : au vrai, c'est le roman d'un *moyen de production*; considéré de ce point de vue, le livre s'ordonne avec une précision, une exactitude, une ampleur, une grandeur étonnantes et neuves.

Si la caractéristique est moins évidente, ou plus enveloppée, dans *Un homme d'Ouessant*, il semble pourtant qu'elle puisse seule en expliquer la structure et la signification. La question de base demeure : « De quoi vivaient ces gens, et comment? » L'aventure est datée de 1783, et le livre est tout l'opposé d'un roman historique; un roman historique est fait d'éléments analogues au pittoresque touristique, relevés dans le temps au lieu de l'être dans l'espace, tandis qu'ici les données des problèmes moraux sont cherchées dans les conditions matérielles de l'existence : où l'on retrouve les forces originelles de la mer, de la terre et des vents, une situation insulaire, un sol pauvre et battu des tempêtes, les hommes appelés au loin et décimés, les femmes en surnombre, la société réduite à un clan où dominent les veuves, le recteur vrai et rude berger d'un vrai troupeau rétif, et finalement les seules moissons que puisse porter un terroir de récifs et de courants, à savoir les épaves offertes au pillage. — *s. p.*

Les premiers temps, par *André Dhôtel;* in-16, 280 p., 425 fr. (Gallimard). — Il y a grève à l'usine de meubles; on annonce une manifestation. Sylvestre, Méquenot, Gustave, Raymond, connaissent dans le fouillis des terrains vagues « le bon endroit pour se poster et jouir du spectacle ». Regarder seulement; pas question de se mêler de rien, « bien sûr cela ne les concernait pas ». Ils forment une petite société tout à fait étrangère à la société; leur groupe appartient à la société des héros d'André Dhôtel, vagabonds même

s'ils restent sédentaires, rêveurs même s'ils s'affairent, très occupés de choses apparemment futiles, très indifférents à celles que les bourgeois tiennent pour importantes, un peu fous et en cela même plus raisonnables que la raison. Le groupe demeure donc dans son propre monde, et se contente de s'accouder à une fenêtre pour contempler, ce jour-là, ce qui se passe dans le monde des hommes. Seulement un incident se produit parmi les grévistes, — et justement il fallait cette circonstance dramatique, et qui ne devait les toucher en rien, pour remettre en route leur propre destin, lequel menaçait de tomber au point mort. Ce n'est là, dans *Les premiers temps*, qu'un épisode, et fort bref; mais c'est l'un de ceux où le romancier laisse entrevoir le dessous des cartes. Le monde bourgeois, le monde des hommes, le monde ordinaire suit son train; c'est un train monotone et ennuyeux, d'ailleurs bien ajusté et régulier, mais sans âme. Et puis il y a le monde des héros d'André Dhôtel, avec ses cambrioleurs et escrocs au cœur pur, qui se superpose à l'autre monde, qui suit un train parfois parallèle et synchrone, mais qui ne se confond jamais avec lui. Il arrive qu'une interférence se produise, que l'un reçoive de l'autre une relance, ou encore qu'une crise vienne embrouiller passagèrement les parallélismes : il y a événement, ou même miracle, il n'y a pas de contamination. « J'ai rencontré, écrit André Dhôtel, beaucoup de gens comme tous ceux dont je parle. Simplement il semble que les débats très divers des uns forment une sorte de chanson profonde qui permet de mieux reconnaître les actes plus purs et les paroles nettes et admirables de certains autres. » Avant *Les premiers temps* André Dhôtel avait déjà publié plus de dix romans; jamais il n'avait à ce point donné raison à la confiance de ses amis. L'expression et la ligne du récit ont ici une netteté, une souplesse, une grâce, une sûreté qu'il n'avait pas encore atteintes. — S. P.

Fleurs et plumes, par *André Wurmser;* in-16, 404 p., 550 fr. (Les Editeurs français réunis). — *Fleurs et plumes* est le sixième mais non le dernier volume d'une série romanesque dont le titre général est *Un homme vient au monde*. Le héros de M. André Wurmser traverse ici les années 1926-1933; il vient de se marier (d'où, sur le mariage et la vie conjugale, des pages essentiellement différentes, Dieu merci, de *L'Epithalame* de M. Jacques Chardonne), il exerce son métier de commerçant en maroquinerie, il écrit, publie et fréquente les milieux de la N. R. F., il observe les événements, crises et scandales du temps, et il s'achemine pas à pas vers l'heure où il naîtra — dans un tome ultérieur — au monde communiste. C'est cette « fin dernière » qui d'une chronique fait un roman, — un de ces vastes romans cycliques auxquels nos communistes, à la suite d'Aragon, paraissent aujourd'hui s'attacher. On ne peut guère parler de *Fleurs et Plumes* en particulier : il faudrait considérer l'ensemble *Un homme vient au monde*, lequel n'est pas achevé. Toutefois l'observateur peut faire cette remarque : les romanciers communistes sont beaucoup moins préoccupés de problèmes techniques que les autres romanciers; ceux-ci s'acharnent sur des difficultés formelles dont ils font volontiers l'objet même de leurs recherches (en quoi il peut y avoir de la préciosité jusque

dans l'école existentialiste), les premiers sautent par-dessus. M. André Wurmser pourtant ne se prive pas d'appliquer quelques recettes assez subtiles, mais ce sont des moyens qui pour lui restent simplement des moyens. Ainsi les techniques existantes lui paraissent avoir bien assez de souplesse et de valeur expressive pour traduire l'interprétation du monde qu'il veut proposer. Il est donc vraisemblable qu'à ses yeux l'erreur de beaucoup de jeunes romanciers soit, par une démarche inverse, de chercher désespérément les innovations techniques qui leur découvriraient enfin une interprétation du monde qui les satisfît (mais n'est-ce pas la maxime que Balzac prête à un héros du *Chef-d'Œuvre inconnu*, qu'un peintre ne devrait méditer que les brosses à la main?). Remarquez que l'idée que M. André Wurmser et ses amis se font de l'art du roman les affranchit de la crainte d'être ennuyeux. Ils le seront si le roman est mal fait; s'il est bien fait, tout le reste leur sera donné par surcroît. Les romanciers dont la pensée n'est pas ainsi sous-tendue ne peuvent pas avoir cette belle confiance, n'ont pas droit à ce beau repos. Il leur faut faire effort — et leur effort va souvent à la contorsion — pour plaire, pour surprendre, pour réveiller sans cesse l'attention du lecteur sans cesse retombante; ce qui a vite fait de leur couper le souffle, de leur interdire l'aisance et l'ampleur. On va m'accuser de faire l'apologie du roman communiste. Pas du tout, j'examine une forme littéraire comme telle (ce sont alors les communistes qui m'accuseront de tourner le dos à la véritable position communiste). S'il existait aujourd'hui un roman catholique, on devrait pouvoir faire juste les mêmes remarques à propos du roman catholique. Et pourquoi ne les ferait-on pas aussi à propos des *Chemins de la Liberté?* — S. P.

Bergère légère, par *Félicien Marceau;* in-16, 280 p., 450 fr. (Gallimard). — Récit, sur le mode picaresque, des aventures d'un groupe d'enfants qui deviennent grands. Un humour belge savoureux. Longuet. — S. P.

Tu seras un homme, par *Simonne Fabien;* in-16, 212 p., 390 fr. (Gallimard). — Ce n'est pas un roman, soit; mais c'est un récit. Une histoire, même vraie, est racontée, il y a des dialogues, etc. : tout cela est bien gauche et bien raide par endroits. La narratrice ne dissimule pas quelque orgueil : il est justifié, elle a raison; mais d'autres traits sont plus déplaisants. Reste l'historique et la description d'une lutte tenace menée, durant des années, contre une atroce malformation d'un enfant; et cela, c'est direct, objectif, poignant et grand. Succès enfin, et la mère peut dire à son fils : « J'ai fait de toi un homme. Un homme comme les autres. » — S. P.

L'auberge fameuse, par *José Cabanis;* in-16, 208 p., 375 fr. (Gallimard). — Des enfances scandaleusement misérables, et tout ce qu'une société bourgeoise dissimule, dans ses marges, de décomposition. Un langage serré, bref, qui témoigne d'exigence. Une composition dont les écarts et les surprises sont probablement symboliques. Il se peut que le livre dans son ensemble reste à faire (encore qu'il s'agisse là d'une notion que l'auteur sans doute écarte); mais le livre et l'auteur retiennent l'attention et méritent attention. — S. P.

Paysans, par eux-mêmes (avec une préface de Daniel Halévy), par *Emile Guillaumin*, 11×19, 313 p. (Stock). — Un livre émouvant qui nous permet de percevoir l'histoire d'un mouvement social dans ses répercussions vives. Ce recueil de lettres montre l'aspect humain des constructions syndicales et des coopératives paysannes qui commencent à se répandre en 1906. Derrière les théories générales et abstraites, apparaissent l'espoir, le courage, les déceptions, les sacrifices de chacun de ceux qui ont donné de leur temps pour que

s'améliorent les conditions de travail dans les campagnes et pour que le paysan ait une possibilité de vie intellectuelle. Si le thème général de ces lettres est approximativement le même pour toutes, l'individu y apparaît d'autant mieux, avec ses réactions propres, devant un problème unique. — A.-M. B.

La fonte des neiges, par *André Bay*, 12×19, 248 p., 400 fr. (Gallimard). — Conté de façon fort agréable, ce roman n'en montre pas moins un drame : celui d'un esprit trop pur devant la vie à laquelle son exigence d'écrivain l'empêche de s'adapter. La jeune femme dont s'éprend Constant est amoureuse de lui, mais il la laisse échapper par crainte de se perdre lui-même. Il s'aperçoit qu'un refus en entraîne d'autres, que l'univers autour de lui, avec la neige qui recommence à tomber, n'est plus que négations accumulées. « La chair se défait dans le verbe », l'écrivain ne voit plus dans la vie qu'un « objet ». — A.-M. B.

Ma vie et ma chance, par *Ossip Pernikoff*, 12×19, 248 p., 500 fr. (Julliard). — Un tempérament indépendant, une flamme de vie qui auréole les aventures les plus tristes d'un optimisme tonique dû à une constante bonne volonté. L'auteur, en se racontant, dépeint la vie d'aventures et d'instabilité qui fut celle de tant d'émigrés et de réfugiés de notre siècle, mais il met l'accent sur la confiance plus que sur la douleur. — A.-M. B.

Violette, par *R.-J. Mallat*, 14×19, 192 p., 390 fr. (Seuil). — Le drame sans cesse repris depuis Ibsen, de la charmante jeune femme incomprise qui finit par quitter son mari et la médiocrité dans laquelle il l'enferme, pour chercher ailleurs un accomplissement. — A.-M. B.

Cas de conscience, par *Henry Bordeaux*; in-16, 268 p., 450 fr. (Plon). — Depuis le temps qu'on entend répéter sur M. Henry Bordeaux ce que vous savez, c'était une occasion d'y aller voir. Voilà qui est fait. — S. P.

En Provence, par *Emile Henriot*; 14×21 cm., 256 p., 27 photos h. t., 690 fr. (Plon). — Une exquise promenade sentimentale, lumineuse et parfumée, à travers la Provence. Sites, monuments, amitiés, souvenirs, évocations littéraires. Aux chapitres de prose s'entremêlent de petits vers légers et sensibles. Le livre s'ouvre par un discours de réception à l'Académie d'Aix-en-Provence : Aix en effet réunit toutes les vertus et tous les charmes que célèbre ici M. Emile Henriot. — S. P.

Homo eroticus, *esquisse d'une psychologie de l'érotisme*, par *Claude Elsen*; in-16, 232 p., 410 fr. (Coll. « Les Essais », Gallimard). — Les analyses et définitions de M. Claude Elsen n'ont peut-être pas toute la rigueur que semblent promettre les premières pages. Mais le véritable objet de cet essai est d'isoler la notion d'érotisme de toutes les confusions que fait à son propos l'usage courant du mot. Celui-ci étant une des clés de la sensibilité contemporaine, le livre a le mérite — lequel est réellement rare — de plonger au cœur de notre actualité. — S. P.

Delacroix poète, par *Anne Fontaine*; 14×19 cm., 112 p., 660 fr. (Grasset). — Rien de documentaire : un essai à si haute tension que le lyrique et le méditatif s'y confondent. Le délicat et pénétrant poète qu'est Anne Fontaine remonte aux sources de la création. — S. P.

Les hommes traqués, essai, par *R.-M. Albérès*; in-16, 256 p., 540 fr. (La Nouvelle Edition). — Si vous approuvez les généralisations forcenées, si vous approuvez que l'accessoire marche sur les pieds du principal, si vous approuvez les gens qui n'ont à la bouche que « notre siècle », « notre temps », « notre génération », si vous approuvez qu'on parle de « nos écrivains les plus inconsciemment lucides », si vous approuvez qu'on en soit à avancer timidement que « peut-être vaut-il mieux que les synthèses ne soient jamais hâtives », — alors vous approuverez ce livre. — S. P.

Le tour du monde en 4 jours, par *Jean-Marie Audibert*, préface de Marcel Pagnol; 14×19 cm., 304 p. (Editions L'Antenne, Marseille). — En décembre 1952, M. Jean-Marie Audibert, rédacteur au *Provençal*, a accompli le tour du monde en 4 jours 19 heures 38 minutes, en utilisant exclusivement les lignes aériennes régulières des compagnies commerciales. Il battait ainsi le record détenu depuis 1949 par l'Américain Lamphier, avec 4 jours 23 heures 47 minutes. A cette allure, M. Audibert n'a guère vu du vaste monde que des cabines d'avion et des aéroports, des équipages et des passagers. Et pourtant son récit n'ennuie jamais, ce qui est une autre réus-

site. Les illustrations sont de trop. — S. P.

Carnets, par *Antoine de Saint-Exupéry;* in-16, 224 p., 350 fr. (Gallimard). — Les notes de ces carnets n'ont rien d'intime; ce sont des réflexions et les jalons d'une réflexion. Ce petit volume n'en donne que des extraits, et des extraits classés. Le procédé serait fort discutable, si en même temps on ne nous en promettait une édition intégrale et chronologique dans le volume de la Pléiade qui réunira les œuvres complètes de Saint-Exupéry. Attendons pour en juger. Notons toutefois que ces extraits répondent à tout ce qu'on pouvait espérer. Ils s'accordent avec la puissance d'un rayonnement viril qui continue à s'imposer. Ce fait-là devrait incommoder M. Albérès. — S. P.

POÉSIE

ROMANCE DE PARIS par *Francis Carco* (Albin Michel); Le SOLEIL ET LA CENDRE par *Henri Arbousset* (Avignon, imprimerie Libeccio); LES SIGNES DE L'ADDITION par *Robert Mallet* (Gallimard); LES RACINES par *Lucienne Desnoues* (Editions Raisons d'Etre). — A la différence de *Mortefontaine* qui peut être considéré comme un long poème coupé d'une quinzaine de silences où, sous le signe du merveilleux Nerval de *Sylvie* et des *Nuits d'octobre,* Francis Carco a célébré l'Ile-de-France et décrit les abords du Châtelet avec son originalité frémissante, la *Romance de Paris* rassemble vingt courtes pièces qu'il me plaît d'égaler à celles des *Petits Airs* parus en 1920 et qui restent pour beaucoup de ses admirateurs le chef-d'œuvre poétique du pénétrant romancier de *Jésus-la-Caille,* des *Innocents* et de l'*Equipe.* Ce nouveau recueil est un hommage singulièrement émouvant à la beauté de la ville des villes déjà louée avec tant d'amour par Villon, Hugo, Baudelaire, Verlaine, Moréas, Apollinaire et Fargue. Carco y chante surtout la grise et lente Seine avec ses chalands discrets, ses remorqueurs aux cris aigus, ses berges plantées de peupliers et ses quais tantôt mélancoliques et tantôt ensoleillés où les bibliophiles et les étrangers côtoient les flâneurs et les amoureux. Puis il nous entraîne vers le Montmartre encore plein de feuillages de sa jeunesse folle, vers la tristesse des Halles à la pointe du jour et vers la rue de la Charbonnière, près du sombre boulevard de la Chapelle, où les filles frappaient aux carreaux pour attirer les passants attardés dans la lumière pâle des becs de gaz et des bistrots.

La pluie qui ne cesse de l'obséder et qui est un des thèmes essentiels du poignant lyrisme de Carco l'accompagne souvent de son ruissellement léger et doux dans les poèmes de cette *Romance;* et, pour notre mystérieux plaisir, on y voit aussi tomber la neige

par une étonnante nuit d'hiver où vont, comme s'ils étaient perdus, quelques fiacres semblables à des fantômes. Pourtant rien n'est plus beau dans ce mince volume que ces trois strophes intitulées : *Départs*, d'un si fiévreux accent et d'une si riche intensité :

Le grondement des trains qu'on entend à Paris
Dans l'aube sale où point une faible lumière,
Retentit au travers des petits brouillards gris.
Il pleut : un voyageur a baissé la portière
Pour contempler le ciel qui blêmit au lointain.
D'autres ont déplié les journaux du matin
Et, par delà le toit d'une garde-barrière,
Surgissent tout à coup des haies et des jardins.

O départs! Tout au long de mornes perspectives
On peut voir, par éclairs, s'aligner et briller
Les jeux des becs de gaz sur les trottoirs mouillés
Tandis que le sifflet de la locomotive
Jette son cri strident au sein de noirs quartiers
Où se déplacent, à tâtons, ombres furtives,
Les premiers citadins encor mal réveillés.

Cependant sous la pluie où le jour vient de naître,
Paris reprend son rythme et son frémissement.
Des femmes en cheveux s'agitent aux fenêtres :
Fourmilière géante où le bruit règne en maître,
Tout s'ordonne en un vaste et sourd ébranlement
Où les trains, au moment même de disparaître,
Ne sont plus, sur un fond de cours et de maisons,
Qu'un mince ruban noir qui fuit, à l'horizon.

A de tels vers dignes, dans leur force vive, leur étrange pouvoir de suggestion et leur sentiment très humain, d'être comparés aux meilleures pièces des *Tableaux Parisiens*, on aime à reconnaître un des grands poètes de ce temps.

●

Après avoir publié de 1932 à 1934, aux « Editions Betelgeuse » à Nice, les *Etoiles au Verger*, les *Argiles Peintes*, le *Domaine de l'Aube, Palmes* et gardé le silence pendant seize ans, Henri Arbousset a fait paraître l'*Immobile Aventure* en 1950 et nous offre maintenant le *Soleil et la Cendre.* Ces deux récentes plaquettes tiennent amplement toutes les promesses de ses débuts, quand il subissait l'influence de Marcel Ormoy, ce pur élégiaque trop tôt disparu, et qu'il comptait parmi les jeunes poètes fidèles aussi bien à la classique leçon du Moréas des *Stances* qu'aux rêveries supernaturalistes de Nerval et qu'au précieux enseignement de Mallarmé.

Arbousset, né à Port-de-Bouc dans les Bouches-du-Rhône en

1908, a passé les jours les plus heureux de son enfance sur les bords de l'étang de Berre, où il revient chaque année aux vacances, et il a vécu depuis 1929 à Cannes et en Avignon. Peu connu des critiques littéraires de la capitale puisqu'il ne quitte jamais sa province, il ne tire ses livres qu'à deux cents exemplaires. C'est, comme son ami Eugène Lapeyre, un vrai sage et un méditerranéen sans mélange dont les poèmes exaltent avec un goût certain et une parfaite sobriété la Provence dévorée de lumière; et, lorsqu'il nous dit les joies et les peines de l'amour, une réserve lui est coutumière qui ne donne que plus de prix à ses harmonieuses confidences.

J'ai remarqué dans l'*Immobile Aventure* la *Morte Persienne* où sont évoqués les deux souvenirs de Marcel Ormoy et d'Henry Dérieux dans une atmosphère de vin neuf et de fraîches jonquilles, et je veux citer ces *Faneuses*, extraites du dernier cahier de vers d'Arbousset, le *Soleil et la Cendre* :

Toutes les grâces sont venues,
Elles sont là dans la prairie,
Menant leur sage rêverie
Sur des cadences retenues...

Je ne sais dire la plus belle
De mes faneuses vespérales;
Chacune porte en ses yeux pâles
Cette douceur d'être mortelle...

Ah! mes mortes, on le devine
Qu'elles sont mortes! et coiffées
Du seul ruban, ce sont les fées
Qui m'ont bercé d'une main fine...

Leur groupe vient, passe et recule...
Mon cœur a peine à se défendre
De ce bonheur, de cette cendre
Combien légère au crépuscule...

Toutes les grâces sont venues,
Elles sont dans la prairie,
Menant leur sage rêverie
Sur des cadences retenues...

Dans leur tendresse, leur imprécision et leur musique de songe, ces vingt octosyllabes témoignent d'une sorte de magie vague et subtile, assez rare à notre époque.

●

J'étais loin de me tromper en signalant aux lecteurs du « Mercure de France », voilà bientôt un an, combien la forme difficile

du poème en prose convenait à Robert Mallet. Il vient de nous le prouver de la manière la plus décisive en publiant chez Gallimard les *Signes de l'Addition*, le meilleur ouvrage que nous lui devions à ce jour. Les signes de l'addition, ce sont pour l'auteur d'*Amour Mot de Passe*, ainsi qu'il nous l'explique dans quelques pages liminaires, les croix de bois ornées de fleurs des cimetières militaires de la zone des combats. Sous ce titre, dont le caractère symbolique prête à de nombreuses réflexions, Mallet groupe soixante et onze textes qui, dans leur substantielle brièveté, nous retiennent autant par leur puissance tendue vers l'universel que par l'extrême rigueur de leur concentration.

Bien que ces textes soient proches de la conception baudelairienne du poème en prose et prennent maintes fois un tour narratif, ils sont d'un âpre modernisme et nous apportent des révélations que je ne suis pas seul à juger fulgurantes. En un siècle particulièrement inhumain, rien de ce qui touche à la condition humaine n'est laissé de côté par Mallet dont la profonde lucidité n'exclut pas l'ardeur vibrante et pathétique; et c'est, le plus souvent, des réalités quotidiennes qu'il aime à faire jaillir le surnaturel :

Vigneron des jardins publics, le marchand de ballons porte sa grappe au vent. Les enfants le grapillent. Le soir, il n'a plus qu'une longue tige entre les mains. Chaque grain se plaque alors contre le plafond d'une chambre, au-dessus d'un petit lit. La vendange se fait dans le noir des maisons où les rêves ont la forme des grains gonflés qui se dégonflent. Le matin, au pied du lit, il n'y a plus que la peau fripée. Et l'enfant pleure.

A chacun de nous son grain, sa couleur, ses illusions. Et son plafond contre lequel bute le grain attaché par un fil trop léger pour trouver son aplomb. Et le jus qui coule la nuit sans qu'on sache où. Et, quand on ouvre les volets, l'enveloppe vide à côté des pantoufles.

Le raisin vendu dans les parcs municipaux est à la portée de toutes les bourses. Il faut lâcher les grains à l'air libre, les voir se perdre dans l'espace plutôt que sauver leur peau, rien que leur peau, dans les maisons. Les traiter comme ces oiseaux qu'on achète chez les marchands pour leur ouvrir la cage. Libérer en égrenant. Faire du ciel et non de sa chambre un grenier.

Le charme et la fantaisie sont négligés, dans les *Signes de l'Addition* au profit de la force, d'une grande force qui, au delà de tous les mensonges, de toutes les horreurs et de toutes les désolations, sait affirmer son espoir en la vie.

●

Dès son premier livre : *Jardin Délivré* paru en 1947, lorsqu'elle avait à peine vingt-cinq ans, Lucienne Desnoues attira l'attention des amateurs de poésie par la fraîcheur et la simplicité de son lyrisme presque entièrement voué aux solides beautés de la nature. Ainsi que nous l'apprenait une longue et chaleureuse préface de Charles Vildrac, elle était de souche paysanne et demeurait alors dans un bourg de Seine-et-Oise qui l'avait vue naître et où s'était écoulée sa limpide adolescence. Lucienne Desnoues chantait les prés, les bois, les ruisseaux, les fontaines, les bals villageois, les potagers et les granges d'une voix pure, à la fois très douce et très assurée. Et ces lignes de Remy de Gourmont, écrites sur Marie Dauguet en 1904, s'appliquaient parfaitement à la fervente authenticité de son inspiration : « Il n'y a point pour elle une nature poétique et une nature vulgaire; tout lui est poésie, parce que tout émeut sa sensibilité. Et cette émotion, devenant aussi verbale, s'exprime dans les termes les plus nouveaux et les plus personnels. On y sent une intimité de chaque minute avec les choses de la forêt, des champs et de la ferme. »

Vildrac nous dit avec raison que le poète de *Jardin Délivré* « appartient à un monde où l'on a conservé la conscience et l'amour du beau métier, des beaux outils, des matériaux de qualité ». On s'en aperçoit en lisant des vers comme ceux-ci qui se trouvent dans son deuxième recueil : les *Racines* et qui font partie d'une vigoureuse et captivante *Elégie à la Lenteur* :

O diables et fardiers, vieux affûts de déroute,
Bientôt vous pourrirez en contrebas du temps,
Sous le lichen, la ronce étouffante, et pourtant,
Moi, meneur de charrois, je veux garder la route!

Que le grelottement obstiné d'un falot
Surgisse chaque nuit dans l'œil hardi des phares!
Regards braqués sur la ténèbre qui s'effare,
Assassins des sommeils, fascinateurs d'oiseaux,
Brûlez, brûlez la route, aveuglez les traverses,
Matez le clair de lune, hébétez les maisons!
Chaque arbre pousse un cri! Pourchassez l'horizon,
Dévisagez les carrefours, traquez l'averse!
Chaque arbre pousse un cri d'alarme inentendu.
Vous flambez les ruisseaux, vous grillez les fontaines,
Un pré chavire et puis vous me rendez la plaine,
L'étoile invulnérable et l'espace éperdu.
O nuit, ma belle nuit rouleuse de silence,
Ressaisis-toi. Chevaux éraflés, calmez-vous.
Je laisse défiler mon char de bout en bout
Et retrouve mon pas sous le falot qui danse.

Les *Racines* ne célèbrent pas uniquement la terre natale dont Lucienne Desnoues, maintenant mariée en Belgique, garde la nostal-

gie. Plusieurs poèmes y sont consacrés à la louange d'un bastidon provençal, et ce ne sont pas les moins attachants de ce récent ouvrage chargé de tous les parfums de la campagne et que nul citadin n'aurait pu composer.

Philippe Chabaneix.

L'Offrande, par *Auguste Brunet* (Editions Provencia, Toulon). — Le Parnasse a été une date très importante dans l'histoire de la poésie française et si le symbolisme en est sorti par réaction contre le rigorisme peut-être un peu excessif de cette grande école, il ne faut pas oublier que Verlaine, Mallarmé, Henri de Régnier en ont été très influencés. Cette influence, heureuse d'ailleurs en ce qu'elle préservait l'autonomie intégrale du vers français par le respect des lois les plus sévères de la métrique et de la prosodie traditionnelles, s'est perpétuée en se modifiant sans doute, tout au long de l'œuvre de ces poètes qui furent parmi les plus grands de notre littérature. Il n'est pas indifférent qu'aujourd'hui même où, sous l'influence du surréalisme et des modes barbares, les hiérarchies sont bousculées, M. Auguste Brunet, dans cette pieuse et votive offrande, ait rendu hommage aux poètes de l'Ile Bourbon et de la Réunion, à l'occasion du centenaire des *Poèmes antiques* et des *Poèmes et paysages*.

C'est à juste titre que M. Auguste Brunet place à la date de 1852, où parurent ces ouvrages importants, la véritable naissance historique du Parnasse.

Mais nous le louerons aussi d'avoir joint à ce bel hommage les noms des poètes du XVIIIe siècle « nés sur le même rivage : ils forment, comme le dit excellemment M. Auguste Brunet dans son avant-propos, une chaîne ininterrompue et brillante et ils ont marqué leur place, parfois très haute et très noble, dans les lettres françaises ».

C'est ainsi qu'au cours de ces pages, Auguste Brunet évoque tour à tour Parny, Bertin, Lacaussade, Leconte de Lisle, Léon Dierx. Il le fait en des vers majestueux, sonores et nombreux, d'une technique savante et sûre où la rigueur des lois strictement observée est loin d'être exclusive de liberté et d'aisance complète, car Auguste Brunet connaît toutes les ressources de cet art difficile et d'un bel instrument hérité des poètes qu'il évoque et glorifie si justement, il sait tirer des accents personnels, une musique qui lui est propre. Il est devenu tellement maître de ses moyens que l'on ne sent pas le travail de parfait artisan du vers et que ses poèmes, d'un art cependant si volontaire et concerté, semblent couler de source. M. Auguste Brunet applique avec bonheur la règle d'or dictée par Boileau à Racine : faire difficilement des vers faciles.

Amitié des choses, par *Marcelle Vérité* (Editions du Pigeonnier). — Ce livre délicieux orné de dessins très linéaires et d'un mouvement très enlevé d'Elisabeth Ivanowsky se recommande encore à nous par une belle et sensible préface de Jean Lebrau. Et il est vrai que nulle poésie ne pouvait être plus proche de Lebrau, car elle éclaire d'un jour particulier ces choses de tous les jours, nommées avec les mots les plus quotidiens et traduit pour notre émerveillement constant la beauté sans cesse renouvelée par le mystère de la transposition poétique, la maison, les fleurs, le paysage familier de l'enfance, tous ces éléments doucement colorés qui composent comme une tapisserie au petit point d'où rayonne le sentiment profond d'une vie secrète tout en arrière-plans derrière ces apparences savamment regroupées. Marcelle Vérité nous fait ainsi pénétrer dans un royaume ignoré mais que nous reconnaissons pour l'avoir tant désiré dans nos songes. Elle y emploie une sensibilité frémissante, disciplinée par un art exquis et d'autant plus savant qu'il se dissimule sous l'apparence la plus libre, la plus aisée, la plus familière, le chant restant toujours merveilleusement infléchi aux contours de l'objet, aux méandres de la pensée, aux nuances des sentiments. O l'amitié des choses qui nous entourent et dont le poète, sûr de son art et de son instrument, nous fait sentir le rayonnement secret et la présence multiple autour de nous, d'où naît l'émotion la plus fine et la plus discrète et qui nous ravit en une contemplation toujours plus intérieure où nos songes se superposent tout na-

turellement à une réalité cependant si précisément décrite ou suggérée. La lecture achevée, nous respirons encore « une odeur de feuille, de bois mort mouillé », tous ces parfums qui composent pour notre délice la création même du poème et de la vie des choses dans l'amitié des jours paisibles qui ont la durée indéterminée de nos songes.

Poèmes pour une ombre, par *Raymonde Lefèvre* (Librairie « Palmes »). — Ces poèmes d'une mélancolie grave retrouvent dans la simplicité de leur forme dépouillée les accents les plus émouvants de l'épigraphie grecque. Poursuite des ombres aimées ravies au jour par Pluton, le poète est ici Orphée à la recherche d'Eurydice. Mais le mythe si souvent repris est rajeuni et Raymonde Lefèvre, qui emploie le vers traditionnel, donne par la seule force de son tempérament poétique un ton très personnel à ces chants où, comme la rose enlacée au cyprès, l'amour et la mort se baisent à la bouche. Poèmes du souvenir, du regret, mais aussi enchantement profond du cœur à l'évocation de ces ombres plaintives qui revivent par la magie du verbe et errent dans les chemins secrets de la mémoire, ces musiques aux résonances lointaines éveillent en nous des échos profonds où nous reconnaissons nos propres songes.

Ces vers d'une pure et large cadence nous transportent loin de cet univers chaotique qui est devenu le nôtre depuis que notre vie y a été, pour ainsi parler, mécanisée. Raymonde Lefèvre, hors de l'espace et du temps, par ces poèmes dont le mérite principal est d'être absolument inactuels, nous transporte vers ce monde éternel des idées et du rêve, et là tout n'est qu'ordre, luxe, calme et volupté.

Le caractère décoratif de cette poésie nous touche très particulièrement, de même que la double inspiration mythologique et funèbre où nous retrouvons parfois les somptuosités voilées chères à Henri de Régnier. On peut cependant regretter que Raymonde Lefèvre ne soutienne pas toujours ce ton qui, restant noble dans l'inspiration, l'image et l'émotion, bute quelquefois cependant dans un prosaïsme qui, avec un peu de travail et une attention plus exigeante, eût pu être évité. Mais cela est purement accidentel et dans l'ensemble ce livre, qui est de haute qualité, témoigne d'une sensibilité poétique authentique et d'un goût sûr et éclairé.

Haï-Kaï d'Indochine, par *Félix Ricquebourg* (Peyronnet). — Une brève et sensible préface de Marius Leblond nous apprend que Félix Ricquebourg est le fils de ce Jean Ricquebourg qui fut un des plus grands poètes français d'Indochine et reconnu d'ailleurs comme tel par Léon Dierx, son compatriote de la Réunion, et par André Fontainas qui lui avait consacré une importante chronique dans le *Mercure de France*. Félix Ricquebourg a hérité de son père de cette riche sensibilité et de ses dons admirables qu'il a, comme le dit très justement Marius Leblond, « transmué en humour subtilement caressant sous une impalpable ironie qui est une pudeur timbrée de mélodie ».

Dans une glose préalable, M. Félix Ricquebourg nous donne les règles du Haï-Kaï et du Tanka, formes directement empruntées à l'art asiatique et transposées avec beaucoup de bonheur par le poète dans notre langue. Le Haï-Kaï est un tercet composé de deux pentasyllabes encadrant un heptasyllabe. Le Tanka est un poème plus long composé de deux pentasyllabes et de trois heptasyllabes.

A la lecture de ces Haï-Kaï et de ces Tankas, nous songeons au chasseur d'images dont parle Jules Renard. Mais ces images brèves, merveilleusement dessinées et peintes, suggèrent en nous un essaim de songes et notre esprit et notre sensibilité sont excités et émus à coup sûr par les traits fins, incisifs où le pittoresque est encore un élément de préhension intérieure, que Félix Ricquebourg lance avec un choix très sûr d'une plume alerte et acérée. Il ne s'agit pas là d'un exotisme conventionnel dont le romantisme a fait surtout l'expression du regret de la métropole. Non, Félix Ricquebourg, avec une simplicité de moyens qui étonne et en se servant des mots les plus simples et les plus quotidiens, nous transporte très loin dans des paysages ignorés qu'il sait évoquer avec intensité jusqu'à nous les rendre familiers tout à coup. Mais à travers les paysages et au delà, c'est l'âme même d'un peuple, ses mythes, ses croyances, ses légendes dont il parvient à nous communiquer une sorte de connaissance intuitive avec des formes dont la rigueur et la sobriété atteignent à la pureté classique.

Eléments pour une épitaphe, par *François Ducaud - Bourget* (Cahiers poétiques de Matines). — Ce volume, dernier en date de

l'œuvre déjà considérable de l'abbé François Ducaud-Bourget, marque un vivant essor tant en ce qui concerne l'inspiration que les progrès accomplis dans la forme. La même puissance, la même violence virile, la même exaltation d'une loi indéfectible où la poésie se fait l'humble servante d'une divine liturgie, se traduisent en des formes rigoureusement définies où le vers traditionnel reprend sa primauté élective. Les *Eléments pour une épitaphe* constituent une sorte d'extraordinaire bilan d'une vie vouée au service de Dieu à travers les ténébreuses cabales des puissances du mal dont le bien doit nécessairement sortir victorieux. Souffrances de l'abandon momentané, solitude de l'âme vouée à chercher sa voie divine à travers les obstacles humains et démoniaques, élans profonds de la sensibilité, extases mystiques, résument ici l'expérience d'une vie sacerdotale où s'unissent toutes les forces naturelles, se concilient tous les contraires dans la fusion définitive de l'âme en l'amour total et sans retour. Livre et vie exemplaires. L'abbé François Durand-Bourget atteint, en certaines des pièces de ce recueil, les sommets les plus élevés dans la lumière la plus pure et où il rejoint par la perfection du chant les hautes méditations d'un Louis Le Cardonnel.

Les Faussaires, par *Pierrette Sartin* (Caractères). — Voici le sixième recueil de vers publié à ce jour par Pierrette Sartin. Nous avons rendu compte dans cette rubrique de ses précédents ouvrages, *Visage de l'absence*, *Visages de l'amour*, *L'ombre et le Dieu*, *Visages de l'Etranger*, qui, tous, témoignent d'une sensibilité profonde et d'un tempérament poétique puissant qui ne se contente pas de l'à peu près, mais va au fond des choses, détecte les secrets rapports de la création avec l'âme humaine et traduit avec un art très personnel, qui, cependant, obéit aux règles traditionnelles de notre prosodie au moins dans leurs normes essentielles, la recherche d'un cœur insatisfait qui tend de plus en plus, étant descendu jusqu'au fond de ses ombres les plus secrètes, à se délivrer des fausses apparences pour conquérir la vérité transcendante par l'amour purifié, qui, s'exaltant de la chair mais se dépouillant de tout égoïsme, ne garde de la sensualité originelle que l'élan du désir qui le portera alors tout naturellement vers Dieu.

Les Faussaires apportent un nouveau développement à cette pensée profonde et ouvrent une perspective plus large à travers les architectures savamment édifiées d'une œuvre hautement significative qui exprime le combat perpétuel de l'âme avec les forces déchaînées par le Prince de ce monde contre la vocation spirituelle de l'homme, combat d'ailleurs inégal où le mal sert lui-même au bien. C'est cette idée essentielle qui est ici exprimée en des poèmes dont la cadence grave et les accents passionnés à travers lesquels le cheminement de la grâce mystérieusement sensible se fait jour pour éclater en pleine lumière dans ce dernier poème, le Meneur de Jeu, comme la suprême délivrance.

Les roses de la nuit, par *Jean Kobs* (Points et Contrepoints). — Comme le dit excellemment Yves-Gérard Le Dantec dans la savante préface par laquelle il nous introduit à la lecture de ce nouveau recueil de Jean Kobs, qui est une belle suite de sonnets parfaitement réguliers, denses dans leur substance comme riches dans la signification pas seulement décorative de leur expression : « C'est une vertu que ce choix d'une forme exigeante, choix délibéré du poète ou à lui suggéré par une nouvelle atmosphère mystique où se puissent mouvoir à l'unisson sa pensée et son chant intérieur. »

Il est bien vrai que l'abbé Jean Kobs, dont le premier livre, *Le Parfum du silence*, nous avait si heureusement surpris par les dons poétiques les plus rares de la sensibilité, du sens du mystère des choses et déjà les plus savantes variations verbales sur le thème de la spiritualité à travers la réalité concrète de l'universelle création, par la musique secrète et si artistement modulée d'un vers soumis aux plus rigoureuses exigences de la prosodie classique, n'a pas fini de nous étonner par le développement toujours plus harmonieux d'une pensée ferme, nourrie aux sources d'une foi profonde et d'une culture générale puisée aux plus anciennes données de la pensée gréco-latine dont l'Eglise romaine demeure la continuatrice et hors desquelles il ne peut exister de véritable humanisme. Ces sonnets en effet se composent autour d'un thème mystique qu'ils exposent, développent et exaltent jusqu'à la chute finale de cet adieu où demeure le parfum quintessencié de la grâce divine en toute chose présente et ce thème, c'est bien justement la réalité quasi physique de

la présence du Maître pour lequel sont égrenées au cours des heures de la nuit et du jour ces prières. Mais ici le sentiment de la divinité en sa sublime trinité est rendu sensible par un reflet permanent qui se dégage des choses elles-mêmes, sans que jamais leur créateur soit nommé. Ces sonnets offrent cette particularité qu'étant l'expression même d'une âme fondue en l'amour suprême, ils demeurent objectifs dans les objets, les paysages, les éléments qu'ils décrivent et suggèrent. C'est ainsi que l'abbé Jean Kobs traduit par la plus haute poésie le merveilleux renoncement à soi-même, cette humilité profonde, vertu théologale et essentielle au salut de l'homme et confond avec le symbole la représentation même du monde créé qui retrouve en ses vers sa véritable vocation première de la glorification divine.

JEAN POURTAL DE LADEVÈZE.

THEATRE

LE COUP DE GRACE, mélodrame de Maurice Druon d'après Joseph Kessel *(Gymnase)*. — *LE JOUEUR*, de Ugo Betti, adapté par Maurice Clavel *(Théâtre de l'Atelier)*. — *LES INVITES DU BON DIEU*, vaudeville par Armand Salacrou *(Théâtre Saint-Georges)*. — *LA REINE BLANCHE*, par Barillet et Grédy *(Théâtre Michel)*. — *FLAMINEO* (d'après Webster) par Robert Merle *(Gaîté Montparnasse*, Troupe de la Comédie de Provence). — Début de saison assez déconcertant : le mois de Septembre, tout bourré de répétitions générales pourtant, s'achève sans nous avoir encore apporté mieux qu'une ou deux soirées relativement agréables, alors que noms d'auteurs et d'interprètes semblaient promettre un bon nombre de rencontres heureuses. Au Gymnase, par exemple, Maurice Druon produisait le *Coup de grâce*, adapté d'une nouvelle de Joseph Kessel : « Mélodrame », annonçait l'affiche. Mais quoi, le bon mélodrame est bon... Nous eûmes quelque chose comme la mise à la scène d'un *mélo-film*, et de l'espèce la moins neuve, avec, pour cadre, le Beyrouth de 1925, et pour personnages le classique légionnaire baroudeur, un chef du deuxième bureau devenu une sorte de demi-dieu franco-arabe (voyez type colonel Lawrence) mais ridiculement attendri sur une danseuse de cabaret qui fait s'entrebattre les deux hommes, le légionnaire donnant naturellement à son supérieur de retentissantes leçons de misogyne énergie... Que dire là-devant? Comme Boileau, consulté par Louis XIV sur de méchants vers qu'il avait commis, répondit au Roi : « Sire, rien n'est impossible à Votre Majesté : elle a voulu faire de mauvais vers, elle y a réussi », nous en serons réduits à dire à nos deux excellents romanciers : « Rien n'est impossible à vos virtuosités : elles ont voulu faire du Bernède mâtiné de Kistemaeckers, elles y ont réussi... »

●

Seconde déception : le *Joueur* d'Ugo Betti, mort voici quelques mois, et dont c'était la dernière pièce. On avait beaucoup aimé, l'autre saison, *Corruption au Palais de Justice*, et surtout l'*Ile des Chèvres*, qui d'ailleurs tient encore l'affiche. On était donc plein d'espoir. De fait, cela commença bien, en bonne énigme policière, dans un climat psychologique assez savoureux. Une femme a disparu pendant l'avance des armées alliées. Sa sœur accuse le mari. L'enquête se fait un peu à tâtons, longtemps après les événements, et le magistrat instructeur, épris de paix civique et de confort personnel, semble soucieux d'instruire le moins possible. L'accusé est lucide, retors, cyniquement hautain, et sa dialectique assez méphistophélique déjoue tous les pièges et désarçonne tous les témoins. Il a aussi quelque chose de Don Juan : une bonne scène cruelle oblige la belle-sœur à confesser qu'elle le hait à force de désir inavoué, et à capituler sous des caresses qui s'achèvent en affront...

Et puis, chemin faisant, tout cela s'est gâté par les interventions multipliées du fantôme de la victime et d'un personnage, tantôt chef de gare, tantôt gérant d'hôtel, dont il nous a fallu comprendre qu'il symbolisait, par delà les défaillances de la justice des hommes, et les acquittements administratifs, le jugement de Dieu. A mesure que la pièce avançait, nous avons été égarés dans une rhétorique byronienne de plus en plus confuse, tout entremêlée de sentimentalisme à la mode de 1925, et noyée de verbosite. L'adaptateur Maurice Clavel y est-il pour quelque chose? On ne peut, dans l'ignorance du texte original, que poser la question... De même, on se demande si la tonalité funèbre (et très « Europe centrale 1925 » elle aussi) de la mise en scène, avec éclairages mystérieux, meubles pauvres, et acteurs transformés en spectres, est bien celle qu'eût rêvée l'auteur, si foncièrement italien, semble-t-il, par les meilleurs de ses dons.

●

Salacrou à son tour vient de nous chagriner en manquant les *Invités du Bon Dieu*, qu'il avait annoncés, conçus et traités comme des fantoches de vaudeville, mais qu'il a tout empêtrés de ses digressions favorites sur l'angoisse de vieillir, la peur de la mort, la terreur des puritains et les torts de l'Eternel qui a si mal

arrangé nos existences. Sous le poids de ces sombres hantises, l'horlogerie vaudevillesque s'est faussée, les fantoches ont fléchi, et la pièce s'en est allée à hue et à dia, sans que nous puissions la rejoindre, ni non plus nous sentir lancés par sa fantaisie jusqu'aux délectables vertiges des espaces métaphysiques. Belles prouesses de comédiens : Robert Vattier dans un personnage de cagot féroce et ténébreux, et Madeleine Barbulée dans une épouse de quarante-cinq ans plus tendre, plus romanesque et plus lumineusement confiante que la Cécile de Musset.

●

Les bonnes soirées pour finir : Barillet et Grédy, les heureux auteurs de l'inépuisable *Don d'Adèle*, ont réussi avec la *Reine Blanche* trois actes aimables, allègres où l'on rit sans peine, et sans remords non plus, car leur légèreté n'est jamais ni basse ni vulgaire et leur comique demeure très sain. Une de nos meilleures jeunes comédiennes, Jacqueline Gauthier, en « reine blanche » d'un royaume africain (dactylo romanesque, elle a épousé par amour un étudiant noir qui se trouve être prince) mène la pièce avec un brio très personnel, étincelant à la fois d'humour et de séduction. Enfin la visite à Paris de la Comédie de Provence (Centre dramatique du Sud-Est, fondé par Baty et dirigé maintenant par Douking). Elle nous apporte un document de premier ordre sur le théâtre élizabéthain : le *Démon Blanc* de Webster, adapté assez librement par Robert Merle, et rebaptisé *Flaminéo*. Docte anglicisant, Robert Merle a plié très heureusement son style — et même son invention — aux pittoresques reliefs du langage shakespearien. Le texte étincelle à tout moment de robustes beautés inattendues qui aident à cheminer le long d'un drame où tout le monde s'entretue plus ou moins férocement. L'intérêt majeur se concentre sur le personnage de l'entremetteur Flaminéo, qui fait songer valablement au Méphisto de Gœthe et au Iago de Shakespeare. Lucien Nat y a remporté une manière de triomphe, qui a rappelé son succès dans le Raskolnikov de *Crime et Châtiment*, et fait regretter que la Comédie-Française n'ait pas encore songé à l'appeler dans ses rangs.

Dussane.

CINEMA

LUIS BUNUEL. — A Mexico. Le propriétaire, à l'incitation de sa maîtresse, envoie une brute aux locataires qui refusent de déguerpir. Le malabar, pour se mettre en train, expédie à l'hôpital, d'un maître uppercut, le porte-parole des locataires. Celui-ci, qui était tuberculeux, meurt. La maîtresse du propriétaire — « l'enjôleuse » — aguiche le malabar. Elle gagne. Le malabar est amoureux de la fille de sa victime, une ingénue. Il la décide à vivre avec lui. L'enjôleuse les découvre. Pour se venger, elle fait croire au propriétaire que le malabar s'est jeté sur elle. Le propriétaire veut tuer son homme de main, mais celui-ci lui fracasse la tête contre une table. La police l'abat.

Qu'est-ce que vous en dites? Que c'est un mélo? Indéniablement, sur le papier, c'est un mélo. Mais, comme le savent les professionnels qui ont quelque chose dans la tête, un synopsis ne signifie à peu près rien. En fait, ces données, le principal auteur, Luis Buñuel, co-scénariste et réalisateur, se les est appropriées, de sorte que ce mélo, si l'on tient que c'en est un encore, à l'écran, premièrement ne ressemble à aucun autre, deuxièmement fait un film en qui tous les cinéphiles reconnaissent un film de Buñuel, au témoignage de n'importe quelle scène.

Si pour situer Buñuel, je rappelle sommairement sa carrière, c'est par commodité que j'userai de ce mot. Comme Pierre Kast l'a pertinemment remarqué, ce qui distingue Buñuel, dans un milieu de paranoïaques prêts à beaucoup de compromis — et nul besoin d'invoquer le cas extrême de Dmytryk faisant comme on sait pour signer d'autres films encore —, c'est la non-carrière. Cet Espagnol de formation parisienne a tourné d'abord, comme on sait, *Un chien andalou* (1928) et l'*Age d'or* (1930). La puissance corrosive et percutante de ce dernier film en fait une œuvre inclassable, sauf à dire qu'elle est, pour les surréalistes, les tables de la loi. Il n'a pas varié. Après un admirable documentaire sur l'ignoble destitution matérielle et morale où des siècles de carence ont laissé les Hurdes qui habitent le plus misérable des pays d'Espagne (*Terre sans pain*, 1932), il n'a rien tourné jusqu'à sa venue au Mexique, en 1946. Cela, malgré sept années passées aux Etats-Unis, occupées à des doublages et autres bricoles. Il redit sans cesse les mêmes choses parce qu'il n'en a pas d'autres à dire et qu'elles tiennent à tout son être. Ce n'est pas qu'il y soit toujours heureux, ni à l'aise même, car il n'est pas

en paix avec lui-même, selon ce qu'il me semble. Je ne prétends pas à psychanalyser qui que ce soit. Mais il est bien à croire qu'il y a, en Buñuel, un trouble de l'expression, qui fait que, surréaliste et marxiste (ou para-marxiste), il n'a jamais opté; qu'il n'est pas très sûr de la nature de sa révolte ni de ses points d'application; qu'il paraît n'y croire que d'une manière frénétiquement désespérée. Ce trouble de l'expression exprime peut-être le trouble de ses rapports même avec le monde. On se dit qu'il est bien extraordinaire d'être à ce point fermé à l'espoir, et peut-être se force-t-il pour garder un point d'appui.

En tout cas, l'*Enjôleuse,* dont l'argument est résumé au début de cet article, contribue au portrait du pays, le Mexique, qu'il peint avec délectation, dans sa seconde période. Il semble bien qu'il ait trouvé, dans cette seconde période, sa seconde patrie, et sa patrie morale. Et ce Mexique de la violence et de l'absurde, dont — au dire de Chris Marker, qui en revient — le fait divers exemplaire se lit : « Dans un moment de cafard, il tue son meilleur ami », est-ce le pays de la mort dans l'âme? Sans doute la série des films de Buñuel apparaîtra-t-elle de plus en plus comme documentairement exacte — elle, et non pas ce qu'on pourrait nommer le cinéma mexicain officiel, avec ses pastorales esthétiques du type *Maria Candelaria,* d'ailleurs assez superbes. Je n'ai malheureusement pas vu *El*, le dernier film de cette série, où sont, me dit-on, repris en fanfare les thèmes esquissés lapidairement dans l'*Age d'or.* Mais, avec *Los Olvidados* (1950), *Subida al Cielo* (1951) et *L'enjôleuse*, nous voici comblés, si j'ose dire ainsi. Pour mémoire, *Los Olvidados* est un film sur la jeunesse qui refuse rééducation, rédemption et assistance sociale — à quelques concessions formelles près, assez insignifiantes et visiblement d'exigence gouvernementale. Ouvrage peuplé de voyous qui volent des mendiants aveugles, de grabataires et de terrains vagues. *Subida al Cielo* est un film picaresque fort inégal, d'un pittoresque plus superficiel, où il entre de la parodie de l'honneur militaire à la gaucho, et la revendication féministe d'une donjuane, mais taillé dans le même univers. *L'enjôleuse* prend la suite sans aucune gêne (et peut-être l'attribution du principal rôle à Pedro Armendariz est-elle comme le gage de la paix entre Buñuel et le cinéma mexicain officiel). Formellement, c'est une œuvre dépourvue de distinction; mélodramatique dans sa trame, ainsi qu'on a pu voir; la « mise en scène » elle-même y est le plus souvent sans éclat. Au regard des critères familiers au critique, je suis bien empêché de dire si ce film est « bon » ou « mauvais ».

Mais la substance humaine des personnages est cernée d'un trait cruel et lapidaire. Voyez le père du propriétaire : un gâteux frénétique et chevrotant avec d'impérieuses manies de vieille fille; le mendiant béquillard et cynique, la proie de tous les mauvais coups et qui les rend en paroles : il n'a rien à faire dans le scénario, en rigueur dramatique, mais il est, peut-être plus qu'aucun autre, la signature de l'auteur; voyez la carcasse d'un bœuf jetée sur un personnage, et le sang des abattoirs éclaboussant le bourgeois de l'histoire (les symboles hermétiques du surréalisme sont bien dépassés); voyez même l'enjôleuse fermer les yeux et tendre la bouche au propriétaire, en pensant à la brute. Peut-être est-ce la première fois que le jeu sordide des phantasmes sexuels est clairement exprimé à l'écran.

Il y a bien les autres personnages, les « bons ». Je doute que l'ingénue soit autre chose qu'une concession commerciale, et sans doute est-ce l'invention du co-scénariste (l'autre). Restent les locataires. Là, Buñuel prêche, comme toujours, la solidarité des pauvres. Certes, il y croit. Mais ce n'est guère qu'une vue théorique à laquelle un cœur amer accroche son ultime espoir. Sa conviction profonde est négative; apparemment du moins. La tendresse de Buñuel, que chantent ses amis, généralement, est absente de ses œuvres. Peut-être est-ce, comme on veut le croire, une névrose dont il est appelé à guérir, ou rétention, ou réflexe de défense? En tout cas, il dénonce, il fulmine, et l'on n'est pas sûr qu'il n'éprouve pas quelque secrète délectation à peindre l'abject. Les personnages auxquels il attache le plus de prix pourraient bien être ceux mêmes qu'il désigne à la voirie. On se tromperait du tout au tout, cependant, si l'on pensait que cette vision pessimiste, ce sens de l'irrémédiable et de l'absurde, ne sont qu'en Buñuel. Ils sont du sujet, ils sont le sujet, le sujet étant, comme il devient difficile d'en douter, le Mexique même.

Le plus singulier de ce film, éclairé en contrastes violents, à l'image du sujet, c'est qu'il se déroule dans un *no man's land*, et d'une manière peut-être plus saisissante encore que dans *Los Olvidados*. Le décor de la ville, à une scène près, celle où le malabar dit à l'ingénue les chances de rencontres qu'offre une grande cité, est escamoté. Pas de tramways ou d'autobus; pas de citadins, au sens du mot à Londres, Berlin ou Paris. Mais des gens — le propriétaire excepté, qui incarne à lui seul toute la bourgeoisie et toute l'exploitation du peuple — qui campent, dans des taudis et dans des chantiers, et c'est à un chantier que la bande sonore emprunte son éloquence. Sans doute est-ce l'archi-symbole. Le monde est inhabitable. Tout est-il dit, quand on a

ajouté que Buñuel ne voit en cela nulle métaphysique? Peut-être pas. Peut-être faut-il savoir le déchiffrer à l'envers, et nommer en son œuvre, vision inaccessible, ce que nommait Paul Eluard dans le glorieux poème du temps de la nuit :

Sur chaque main qui se tend
Sur toute chair accordée
Sur le front de mes amis
J'écris ton nom

. . . .

Liberté.

Reste à préciser, au chapitre des coups de bâton perdus, que le film a été projeté à Paris au cœur de l'été, uniquement en version doublée, sous un titre, l'*Enjôleuse*, qui est une cynique opération de transfert de la brute, personnage principal qui donnait à l'œuvre son titre original *(El bruto)* à la putain de l'histoire.

Jean Queval.

Madame de. — « Un chef-d'œuvre de l'écran », écrit Max Favalelli, dans *Paris-Presse.* Il est rare de rencontrer une heureuse formule critique dans les « grands » journaux. Celle-ci, en outre, est juste — ou le serait, si elle n'exagérait un peu. Un chef-d'œuvre? Non, vraiment pas. Mais presque un diamant. Un petit diamant, avec des défauts de ciselure. C'est rare et c'est beaucoup. Aussi longtemps que Max Ophüls garde le ton du jeu — un jeu gagé sur une substance humaine — il fait merveille. Il cadre ses personnages dans un mouvement continu et, justement, ciselé. Mouvement narratif; mouvement, incessant et invisible, de la caméra, cadrant et recadrant sans cesse, alerte, légère, presque aérienne; merveilleusement à l'aise pour peindre un bal, pour creuser la profondeur du champ visuel; pour, surtout, suivre et isoler chaque personnage, de sorte que, sous l'apparence, est restituée son intimité et son essence même. Il n'est pas moins à l'aise, léger, heureux, éloquent dans l'usage qu'il fait de la bande sonore. Rarement vit-on adieu sentimental à la gare de Lyon traité d'une main plus preste, et de même faut-il admirer qu'il brosse en trois plans une Turquie — « Turquie », plutôt — aussitôt gommée. Et quels merveilleux interprètes! Vittorio de Sica (l'amant, dans l'enveloppe d'un diplomate italien fin de siècle) impose sa silhouette et sa façon d'être avec une savante sensibilité et une cristalline élégance. Il domine, se dit-on tout d'abord, ses partenaires de quelques classes. Puis, non! Ce n'est pas si vrai. Car Charles Boyer (le général d'artillerie et le mari) est parfait aussi, dans une « composition » qui semble un peu plus travaillée, mais qui est d'une vérité et d'une homogénéité admirables. Sa moindre classe apparente — presque, par comparaison, son aspect demi-rustre — exprime à la perfection la distance romanesque du mari à l'amant. Danielle Darrieux, naïvement perverse, superbe, puis humiliée, écrasée par le sort, soutient sa partie avec brio, avec charme (tout au plus lui reprochera-t-on quelques inflexions, quelques attitudes, qui, péché mortel en ce lieu, déclassent un peu son personnage). Marcel Achard a prêté à cet éventail mondain des répliques qui sonnent justes, et souvent jolies, et mieux que jolies (« Je ne vous aime pas, je ne vous aime pas, je ne vous aime pas! »). Merci à tous. A Mmes Louise de Vilmorin et Danielle Darrieux, à MM. Max Ophüls, Marcel Achard, Vittorio de Sica, Charles Boyer. — Puis le jeu tourne au drame, sinon au mélodrame, et les choses se gâtent beaucoup, malgré une discrétion appliquée. C'est grandement dommage et l'on se demande ce qu'en pense Mme Louise de Vilmorin?

Mr. Magoo. — Le dernier personnage inventé par Bosustow et son équipe (*United producers of America*). Ces aimables gens savent, comme peut-être personne avant eux, faire passer la silhouette humaine dans le dessin animé. Mr. Magoo, avec son nez épaté, son âge moyen, sa myopie (il prend un gigot pour un décolleté), n'est pas Apollon. Mr. Magoo, pourtant, a notre sympathie, peut-être parce que, myope, il attire cette pitié du bien portant, condescendante et équivoque. C'est un ressort comique éprouvé. Mais il a notre estime encore. Car il a l'obstination joyeuse, la manière engageante, une sorte de bon sens. Curieux que ce dessin animé réussi plaide pour le raisonnable. Du neuf et du raisonnable, comme disait quelqu'un. Le rythme est égal et tranquille. La couleur est appétissante. Les gags sont en place. En vérité, Bosustow et ses équipiers rendent fraîcheur et esprit au dessin animé américain qui mourait, avec Walter Lantz et Tex Avery, sous le fantastique et la frénésie, dans un monde sans échelle.

Roméo et Jeannette. — Jean Anouilh, dans *Roméo et Jeannette*, a dédoublé son héroïne coutumière, sans beaucoup varier ses thèmes. Frédéric, tombé chez les Atrides, préfère à sa fiancée la sœur mythomane et ténébreuse, « pure » et pervertie. Ce film américain a été tourné en Inde par Rodney Amateau, un inconnu, sous le contrôle d'une compagnie indépendante, et il témoigne d'un louable effort dans la fidélité à l'esprit de l'œuvre originale. La recherche des équivalences visuelles est assez naïve et le rythme narratif assez maladroit. Il y a de belles images baroques, des comédiens inégaux, une bande sonore qui ne manque pas de prétentions (il y pleut beaucoup hors de la maison et du temple des amours). L'Allemande Ursula Thiess, comme enveloppée dans sa chevelure brune, a de l'étrangeté et de la sauvagerie. Elle est le meilleur d'un film un peu trop consciemment d'avant-garde et dont les défauts sont ceux d'amateurs doués. *Technicolor.*

Singin' in the rain. — Avec la collaboration d'un nouveau venu, Stanley Dennen, Gene Kelly, secouant la tutelle de Vicente Minnelli, a écrit l'argument et la chorégraphie de cette comédie musicale dont il est aussi la vedette, et qu'il a mise en scène. Bon argument, par lui-même et en ce qu'il est fil directeur. Il s'agit de la satire, franche et sans amertume, des avant-premières d'Hollywood (couples publicitaires, interviews stupides, etc.); puis des premiers jours du parlant (les surprises de l'enregistrement sonore font la matière d'une scène désopilante). Les numéros sont excellents. En premier lieu, la mélancolique danse de Kelly lui-même, sous la pluie, dans une rue déserte — deux fois mélancolique, car nous gardons le souvenir de l'air, qui a donné son titre au film. Citons encore le grand morceau, *Broadway melody;* la séquence de clownerie acrobatique de Donald O'Connor; et surtout les passages de réminescences, qui font penser aux mises en scène où s'ébattait Eddie Cantor. Kelly lui-même n'appartient pas, comme Fred Astaire, à la race aérienne. Mais il compense cette faiblesse — toute relative — par la sensibilité du comédien. Tout au plus regrettera-t-on qu'en tout cela les dames n'aient pas la partie plus belle.

Les indomptables. — *Les Indomptables* (*The lusty men*) est un film réalisé avec sensibilité par Nicholas Ray d'après un scénario intelligent d'Horace McCoy et David Dortor. Celui-ci fait habilement passer l'anecdote dans le milieu. Le milieu : celui des rodéos où les pratiques et les dangers de l'Ouest sont rationalisés comme une institution sportive, mais non pourtant sans entraîner des risques au moins égaux à ceux des corridas (les champions des rodéos ne montent pas que des chevaux sauvages, mais aussi des taureaux). L'anecdote : les relations ambiguës d'un ancien champion devenu l'entraîneur et l'impresario d'un cow-boy, avec ce cow-boy et avec l'épouse de celui-ci. Il y a là un bel exemple de psychologie fermement incarnée dans l'action, où ne manquent ni crédibilité, ni sensibilité, ni sympathie pour les personnages, ni complexité non plus. Une narration plus serrée eût encore amélioré ce bon film. Interprétation savoureuse de Robert Mitchum.

Salomé. — Après une première jeunesse de débauche et de dissipation, Salomé fut convertie par saint Jean-Baptiste à la foi nouvelle. Aussi dansa-t-elle pour séduire Hérode afin que celui-ci délivrât le prophète injustement emprisonné. MM. Jesse, M. Lasky Jr et Harry Kleiner ont conçu en commun cette adaptation moralisatrice de la Bible, dans l'espoir que la danse lascive pour la bonne

cause toucherait deux publics. Rita Hayworth en est un peu gênée. Les comédiens britanniques qui l'entourent sont bons, sauf Stewart Granger. Le meilleur est Alan Badel (un nouveau venu). Bonne couleur. C'est même, chose curieuse, pour la couleur uniquement qu'on peut voir ce film : arrière-plans bien éclairés, richesse lumineuse des étoffes, aquarelles des rives du Jourdain, foules qu'on a déjà vues sur des tableaux.

L'esclave. — Le film est réalisé par Yves Ciampi, qui appartient à l'incolore second peloton; la musique, qui ne manque pas de force, est de Georges Auric; le scénario est de Jacques Dopagne (qui fit du bon travail pour une histoire de bateliers mise en scène par Pegliero et interprétée par Nicole Courcel) et d'Henri-François Rey; tous deux ont été supervisés par Pierre Véry, qui vaut mieux que sa réputation contestée. Le sujet, la drogue — en l'espèce, la morphine — est, cette fois, honnêtement traité. « L'esclave » est Daniel Gélin, qui excelle comme aucun autre comédien français à faire alterner la franchise et l'arrière-pensée. En plus, dans les moments d'aliénation, il a pour lui une sorte de paroxysme dans l'absence qui sonne vrai. Il est très honnêtement entouré par une jeune Italienne, Elenora Rossi Drago (l'épouse) qui a charme et sensibilité, et par Barbara Laage (la corruptrice), qui a plus d'adresse que de classe. Tout cela, en principe, promettait bien, et peut-être Ciampi s'échapperait-il du peloton. Or, c'est l'occasion d'une autre déception encore. Il y a deux sujets, qui ne sont que bien artificiellement intégrés. La maîtresse délaissée se venge. C'est le schéma des *Dames du bois de Boulogne*. Mais le traitement de ce premier sujet demeure mécanique et superficiel. Le second sujet, c'est la drogue et l'incitation créatrice (en l'espèce, sur un compositeur). On y patauge. Tout d'abord apprend-on que le compositeur drogué délaisse son art. Après la cure de désintoxication infructueuse, c'est le contraire. Il atteint au génie. Pourtant, auparavant, l'une des raisons de son renoncement, c'était, nous avait-on dit, la médiocrité de son travail et la drogue lui avait fait illusion. Bref, tout est sinistrement gratuit. Et les poncifs! Poncif de la salle de concert et du triomphe présageant la catastrophe. Poncif de Louis Seigner en médecin. Etc. Une réussite absolue, cependant : l'aspect musée Grévin des personnages de la « cave existentialiste ».

Le dortoir des grandes. — Sans mésestimer le metteur en œuvre Henri Decoin, ni l'adaptation du roman policier de Steeman, entreprise par François Chalais et lui-même, il semble qu'il y ait trois clés à ce film. La musique spirituelle de Georges van Parys; le dialogue assez plaisant de Jacques Natanson (« dans nos familles, on ne va pas en taule, on va en prison »); Jean Marais. Ce doux athlète à la voix un peu haut perchée est chargé de l'enquête sur le meurtre dans le dortoir des grandes. Il s'en acquitte avec une plaisante désinvolture. Tout du film est visiblement conçu à partir de cette « composition ». Ce qui s'entend dans deux clés. D'une part, il y a celui que les membres du club auquel il donne son nom appellent, je crois, Nounours. Nounours chez les jeunes filles fait, ma foi, soit dit sans ironie, un plaisant spectacle. D'autre part, ce détective jeunot, en vieux pantalon de flanelle et chemise Lacoste à fermeture éclair, ce détective anti-policier, ce pourrait être l'axe d'un film assez neuf. En fait, le *Dortoir des grandes* est un film drôlet, mais mou et interminable, avec pour piments un couple de lesbiennes (dans le scénario) et une pin-up qui se révèle comédienne (sur l'écran), Mlle Françoise Arnoul. Mais que cette originalité est donc tiède! En fait, je me demande si le cinéma français n'est pas en train de perdre toute espèce de ton. On y reviendra. Disons provisoirement que l'absence de Jacques Prévert se fait sentir de plus en plus.

Les compagnes de la nuit. — Ce film français sur la prostitution est, paraît-il, documentairement exact, dans ses limites. En outre, il n'y entre aucune concession, aucune tentative de jouer le double jeu. Malheureusement — sans parler même des réserves qu'appelle le scénario — la réalisation est audessous du médiocre.

La Veuve joyeuse. — La *M. G. M.* a inventé un pays synthétique d'Europe centrale, la Marsovie. Il y a là une église baroque, un palais en forme de gâteau de mariage, des moutons dans les rues de la capitale, une montagne à l'arrière-plan. Le chemin de fer a généralement deux jours de retard. Puis cette anecdote 1900 passe chez Maxim's. Elle y reste. L'argument

a pour objet de renflouer les finances marsoviennes avec la fortune de la veuve Radek, fortune américaine. L'actualité préserve ses droits. Le jeu joué par le scénariste fait passer le renflouement de la Marsovie par les amours de la veuve pour un hobereau bel homme. Il est joué avec une louable ténacité et quelque équilibre dramatique. Ce n'est pas Marivaux, mais enfin. On peut voir à la rigueur cette opérette fastueuse, avec Mme Lana Turner qui sait attraper la lumière, deux morceaux de bravoure un peu minces, et un technicolor supportable. Le chiendent, c'est qu'on ait tant rationné la jolie musique de Lehar.

Le ciel de lit. — En bref, je déteste ce film plus qu'il ne le mérite. Le générique est alléchant. Une pièce de Jan de Hartog. Pourquoi pas? Adaptée pour le couple conjugal de Rex Harrison et de Lili Palmer qui, seuls, tiennent l'écran pendant une heure et demie. Cette performance est, à elle seule, une sorte « d'idée ». Du reste, pourquoi ne pas, pour une fois, donner l'écran à de vrais comédiens, qui sachent apprendre et jouer une scène entière et changer de registre? Le compositeur est Dimitri Tiomkin, qui a écrit une entêtante chanson pour *Le train sifflera trois fois* : il a, cette fois, deux ou trois moments spirituels. Entre les séquences, pour indiquer le temps qui passe, des dessins animés de Bosustow. Le producteur, enfin, est Stanley Kramer, homme d'Hollywood qui casse la routine et dont on pense, en gros, du bien. Le tout pour aboutir à une demi-catastrophe. Un argument sentimental insupportable à la longue, comme de l'orangeade où l'on ferait semblant, pour réveiller le spectateur, de glisser du mélo, je veux dire de l'arsenic. Et que dire de ce couple préservé du siècle pendant quarante ans? Lits jumeaux contre lit à deux places, pendant quarante ans ou une heure et demie, c'est beaucoup. Tous ces baisers arrachés au dénouement de chaque crise ont un parfum d'obscénité. Tout, enfin, est totalement insensible, et jusqu'à la double performance des comédiens, plus maniérée et répertoriée que brillante. Les plaisants dessins animés de Bosustow sont mars en Carême, et la couleur manque horriblement. Pour Stanley Kramer, une erreur totale.

Le masque bleu. — Sauf erreur, la première offensive du film allemand à grand spectacle depuis la guerre. C'est une catastrophe de l'opérette austro-italo-bavaroise, avec Marika Rokk qui n'a pas rajeuni, des compères horribles, une palette *Agfacolor* plus horrible encore, des plaisanteries de plomb. Pauvre, pauvre cinéma allemand que nous avons aimé. Réalisateur : Georg Jacoby.

Fidélité. — Un scénario surréaliste par le scénariste professionnel Jean Ferry, publié aux éditions Arcanes. On y rencontre de l'invention, des symboles rusés, l'élégance de l'écriture, de l'humour; et, ma foi, l'histoire est bouclée. Deux curieuses réminiscences — du moins, on le suppose. Le son à l'envers a été utilisé — et, ô horreur, par le plus « commercial » des réalisateurs, Christian Jaque — dans *Fanfan la tulipe*. Le ballon de rugby a orné l'argument d'un récit radiophonique — nullement surréaliste non plus, ou, s'il l'était, c'était inconsciemment — de Jean-José Andrieu. N'importe. Le lecteur prévenu trouvera un malicieux plaisir au texte de Jean Ferry. Au second degré, il aura peut-être tort. Car, derrière le jeu, la sincérité de l'auteur est sans doute poignante.

Suite du précédent. — Cela dit, pourquoi publier un scénario surréaliste de long métrage qui ne sera pas tourné (dans le système, on pourrait presque dire : surréaliste, donc intournable)? Pourquoi pas un récit, comme Julien Gracq? J'avoue que je ne trouve pas non plus grande nécessité à certains épisodes. Le propos indirect et l'onirisme implicite peuvent soutenir le récit court. Mais au delà? Enfin, l'objection fondamentale pourrait bien être que, dans quelque mesure, presque tout le bon cinéma, qui ne doit guère à ce qu'on pourrait nommer l'enseignement surréaliste, est pourtant sur-réaliste, par sa richesse à plusieurs dimensions, par ses prolongements. Bref, tout ce que je reproche à Jean Ferry — et à Ado Kyrou — c'est un parti pris d'école, qui n'ajoute rien.

ARTS

Tandis que les Musées français poursuivent une existence redevenue normale, avec des bonheurs divers, l'Orangerie, que Monticelli vient de quitter, ouvre ses portes aux jeunes collections de Sao Paulo du Brésil. Les châteaux de Versailles et de Chambord retrouvent une faveur nouvelle, grâce aux prestiges combinés de la musique, de la lumière et de la parole. Les soirs de fête, la foule est si dense à Versailles que l'on peut à grand peine atteindre les bosquets. Il est vrai que ces spectacles nouveaux, cette musique aérienne, cette leçon d'histoire lumineuse, n'ont rien de commun avec les réjouissances manquées qui se donnaient autrefois, dans des voiles à la Loïe Fuller, sur le bassin de Neptune, devant une assistance provinciale, triste et grelottante.

A Paris, le public retrouve à l'automne quelques-unes des expositions inaugurées au début de l'été.

Au Musée des Arts et Traditions populaires, on a rassemblé une sélection des objets domestiques des provinces de France, dans la vie familiale et les arts ménagers.

L'utile et le beau se rejoignent souvent dans les objets exposés par G.-H. Rivière. Ils procurent un plaisir de même sorte. Où commence l'œuvre d'art? Au premier fleuron, à la première volute qui sera ornement gratuit ajouté aux formes utiles? A la simple harmonie des formes, quand elles sont parfaitement adaptées à leur usage?

Il s'agissait dans cette réunion de présenter l'équipement domestique qui fut celui de la France pendant des siècles, de rassembler les objets qui ont facilité la vie matérielle des gens de ce pays et qui tendent aujourd'hui à être remplacés. Les dimensions de l'exposition ne permettaient pas de donner de cet équipement une idée complète, mais d'en préciser les éléments essentiels. Cette présentation — savante et sobre — aura les mêmes effets que les expositions des grands musées folkloriques locaux. Elle aidera à la conservation du matériel domestique primitif qui disparaît peu à peu, faute de considération. C'est le seul moyen de sauver du mépris populaire les plus vieux auxiliaires de la vie simple. Dans ce domaine, le rôle du Musée Arlaten, créé par Mistral en Arles avec le montant du prix Nobel, a été déterminant pour le folklore provençal. Le butane campagnard ne doit pas détruire les accessoires de métal ou de faïence de l'ancienne cheminée. Le visiteur des Musées de folklore conservera le gril, le plat, la

pincette, la lampe auxquels il aura vu accorder les honneurs de la vitrine. Il n'est pas du tout impossible qu'il se mette à prospecter les exemplaires rares de certains objets qu'il sait recherchés. Le plus humble pot de grès peut devenir objet de Musée. Dès lors, il est sauvé.

L'exposition passe du décor de la vie familiale au luminaire, à la chaleur, à la boisson, à l'alimentation. Partout on retrouve des objets familiers. Telle commode, telle lampe, telle poterie, firent partie du décor de notre enfance, dans notre propre maison ou dans des demeures amies.

Quand le Musée des Arts et Traditions populaires aura pris possession du vaste local qui lui est réservé au Jardin d'acclimatation, il pourra organiser des expositions à sujet plus précis, portant sur telle ou telle catégorie de l'équipement domestique, étudiant de façon complète leur évolution historique.

●

La Galerie Charpentier réunit un grand nombre de toiles depuis l'Ecole de Fontainebleau jusqu'à l'époque contemporaine sous l'étiquette : « le Nu dans l'Art ».

Les grandes vedettes n'y figurent pas. Nus parés, à grands chapeaux, de Cranach, *Eve* de Durer, *Eva Prima Pandora* de Jean Cousin, *Diane* de Boucher (objet de la convoitise particulière de Gœring), *Source* d'Ingres, *Olympia* de Manet, *Dormeuses* de Courbet, aujourd'hui propriété du Petit Palais... Cette réunion, plus modeste et un peu désordonnée, présente pourtant un réel intérêt. Mais elle fait regretter la sculpture. Pourquoi le nu, si naturel en sculpture, depuis la Vénus antique jusqu'aux grands et aux petits Maillol, devient-il souvent gênant dès qu'il se trouve inscrit sur une toile? « Le Nu n'est pas chaste », écrivait récemment un critique, et peut être avait-il raison, tout au moins pour la peinture. Mais chaste ou non, le nu est surtout « déshabillé ». Les corps dévêtus gardent l'empreinte de la vêture. Le vêtement forme ou déforme le corps. Et le nu obéit à la mode autant que ce qui le recouvre. Sans doute convenait-il, au XVIe siècle, que les jolies femmes aient cette chair bleutée à force d'être blanche que l'on prêtait aux nymphes de Fontainebleau et qui évoque pour nous les pâles couleurs d'une citadine qui prend son premier bain de mer. Poussin, il est vrai, donne un teint plus vivant aux figures de femmes de ses Bacchanales et la légèreté des sujets ne l'empêche pas de retrouver le secret de la pureté antique. Mais après lui,

on se lasse vite des créations féminines de Boucher qui rehausse les nudités avec toute une parure de roses et de fards.

Au XIX[e] et au XX[e] siècles, les nus foisonnent, de qualité très inégale. Les plus beaux sont ceux de Delacroix, Courbet, Gauguin, Degas et Renoir. Mais les sujets préférés de Delacroix et de Gauguin étaient des femmes de carnation chaude : algériennes, tahitiennes, proches de notre conception actuelle de la beauté. Quant à Renoir, son modèle d'élection, Gabrielle, vivait dans la lumière et l'éclat du soleil du midi. Courbet et Degas savent, avec des talents divers, peindre des nus moins méridionaux, sans inspirer la nostalgie du vêtement. La petite dormeuse de Courbet qui figure à l'exposition Charpentier rappelle une des nymphes du Poussin. Courbet a bien su regarder Poussin : même visage de profil, renversé en arrière, les yeux fermés. C'est encore le visage qui est le plus beau morceau de ce nu féminin. C'est lui qui éclaire le corps. Nouveau sujet de méditation qui nous ramènerait aux Vénus antiques où, par contre, le visage jouait un tout autre rôle.

A vrai dire, ce thème du Nu dans l'Art réunit des œuvres très diverses qui n'ont pas été créées pour être vues côte à côte. Mais c'est le prétexte d'un rassemblement de tableaux agréables qu'il faut essayer de juger isolément.

Lucie Mazauric.

MUSIQUE

AU FESTIVAL DE BESANÇON, « GAULTIER-GARGUILLE » D'EMMANUEL BONDEVILLE. — JACQUES THIBAUD ET LOUIS BEYDTS. — J'imagine bien comment l'idée est venue à l'esprit du compositeur : Emmanuel Bondeville est Normand, Normand de Rouen, ce qui est deux fois l'être. On ne peut l'ignorer, surtout depuis qu'il a fait entrer *Madame Bovary* au répertoire de l'Opéra-Comique avant d'y entrer lui-même en qualité de Directeur. Il est lettré, ce que l'on sait aussi, ne serait-ce que par le choix des sujets qu'il a traités et qui vont des *Illuminations* de Rimbaud, au présent *Gaultier-Garguille*, en passant par Molière avec *l'Ecole des Maris*, et par Flaubert, déjà nommé. Gaultier-Garguille a laissé à Rouen des souvenirs dont on n'oserait dire qu'ils ne sont point oubliés; peu de Rouennais se doutent encore, j'en suis bien certain, que ce fut en leur ville,

au temps de la Ligue, que le jeune Hugues Guérin (ou Guéru) de Fléchelle devint précisément le prince des bouffons connu sous le nom de Gaultier-Garguille. Cela, Bondeville le savait quand il passa par Sées, charmante ville épiscopale de l'Orne, et qu'il y retrouva Gaultier-Garguille, mais encore enfant, car c'est là qu'il naquit environ 1574. On ignore la date précise; un peu de mystère ne messied point aux personnages destinés à la gloire. La gloire de Gaultier-Garguille avait pâli, convenons-en : elle doit à Emmanuel Bondeville un nouveau lustre dont on félicite le donateur autant que le bénéficiaire. On peut être à la fois illustre et obscur, en dépit de la contradiction imposée par l'étymologie de ces deux épithètes : le nom de Gaultier-Garguille est de ceux qui « disent quelque chose » à tout adulte qui fit jadis ou naguère ses humanités, mais préciser ce quelque chose reste une embarrassante affaire. Les manuels et les encyclopédies sont, à ce propos, d'un laconisme qui trouve une excuse dans le fait qu'en dépit des anecdotes nombreuses qui ont couru sur le personnage, on ne sait en définitive pas grand chose de précis sur sa biographie. Mieux vaut écouter le poème symphonique d'Emmanuel Bondeville, que de chercher ce qu'ont dit de Gaultier-Garguille ceux qui ont parlé de lui : deux lignes dans Sainte-Beuve, quelques autres dans *l'Histoire littéraire de la Renaissance* de Morcay et le reste n'est que littérature d'imagination, sans fondement solide. Ecoutons le musicien, c'est tout aussi sûr.

Son poème est construit selon les lois de la symphonie qui prescrivent l'alternance et même l'opposition des mouvements. Voici donc pour débuter un *andante*, car il s'agit ici d'évoquer la calme petite ville de Sées, son site paisible, dominé par la haute silhouette de sa belle cathédrale, ses maisons au bord de l'Orne encore près de sa source. C'est là qu'est né notre héros. Et l'on entend, après l'exposé d'un thème agreste confié aux bois, quelques cadences grégoriennes qui viennent, en contrepoint, rappeler le voisinage du chapitre et de la maîtrise de l'évêché. Second mouvement : un *scherzo*. Notre héros a quitté Sées pour Rouen. Il est poète; le voici dans la capitale normande qui est, en ce temps-là, une ville fort littéraire; son Académie décerne des prix au concours des « palinods » — chants royaux, balladés, sonnets, qui doivent obligatoirement célébrer la Vierge dans leurs derniers vers — notre Hugues Guérin est donc venu concourir. Il rencontre à Rouen la troupe ambulante de Valleran Lecomte, et s'enrôle parmi les comédiens. Il va vivre, lui aussi, son roman comique — et

je ne dois point me tromper en croyant apercevoir dans le *scherzo* de Bondeville comme une image sonore des personnages de Scarron : Ragotin, Destin, L'Etoile. Au fait, Hugues, maintenant Gaultier-Garguille, va devenir l'un des éléments d'une triade de bouffons, avec ses compères Robert Guérin, dit Gros-Guillaume, et Robert Legrand, dit Turlupin. Il fallait un *scherzo* pour les présenter; une *marche* d'une solennelle drôlerie nous apprend ensuite que Gaultier-Garguille n'est point tout d'abord chargé d'un emploi de comique, ou du moins que ce n'est pas l'essentiel de sa tâche : il tient surtout les rôles de rois dans les tragédies.

De Rouen, la troupe gagne Paris. Valléran parvient à louer, en 1599, la salle de l'hôtel de Bourgogne aux confrères de la Passion; et voilà installé dans le quartier des Halles, pour ne le plus quitter, le premier théâtre permanent, où le jeune Poquelin, conduit par son grand-père maternel, viendra, nous dit Sainte-Beuve, entendre les farces que jouent Gaultier-Garguille, Gros-Guillaume et Turlupin, et prendre le goût du théâtre. Le Cardinal lui-même s'y divertira. Précieux et précieuses ne manqueront point chaque nouveau spectacle. Gaultier-Garguille est maintenant un personnage dont on parle à la cour et à la ville. Nous retrouvons notre Bondeville de *L'Ecole des Maris*, dans l'*allegro giocoso* qui retrace cet épisode : susurrements et pâmoisons d'un auditoire enthousiaste. Et c'est, pour finir, une fugue sur un triple sujet — puisque nos trois bouffons forment une inséparable triade, et qu'ils vont d'ailleurs mourir (le fait est historique) à quelques jours de distance, et être enterrés ensemble dans l'église Saint-Sauveur, rue Saint-Denis, dans ce quartier des Halles où s'était fondée leur gloire.

On serait tenté de rapprocher ce poème symphonique de celui que Richard Strauss écrivit sur la légende de *Till Eulenspiegel*. S'il est vrai que Gaultier-Garguille semble, par bien des traits, un cousin normand du héros flamand et rhénan, il n'y a point chez Till ce que Bondeville a mis dans son Gaultier avec la première partie, à Sées, avec le second *andante*; Strauss au surplus a intitulé son ouvrage les *Facéties de Till*, et il a voulu n'en faire qu'un scherzo, dont l'abondance, la richesse suffisent pleinement à en assurer la diversité. Bondeville a fort habilement opposé les épisodes les uns aux autres. Je craignais avant d'avoir entendu son poème symphonique qu'il n'ait pu éviter l'écueil qu'il a, au contraire, fort adroitement esquivé, et non par un artifice apparent mais bien par le plan, par la structure intime de son ouvrage. Celui-ci vaut tout autant par ce que réalise l'ensemble que par ce que chaque détail apporte. L'écri-

ture, qui en est soignée, conserve cependant tout le naturel nécessaire au sujet; les épisodes comiques n'ont rien de forcé. Tous ces mérites ont été mis en valeur par l'exécution qu'en a donné André Cluytens à la tête de l'Orchestre national. Il semble impossible de mieux servir un ouvrage et de lui assurer plus heureux départ. Il est donc probable que *Gaultier-Garguille* va faire le tour des associations symphoniques et trouver chaque fois un succès pareil à celui qui l'accueillit à Besançon.

●

JACQUES THIBAUD. — Sa mort a consterné le monde de la musique. Il n'y comptait que des amis, en tous lieux de l'univers, car il avait parcouru la terre entière, et gagné partout la sympathie des professionnels en même temps que l'admiration de tous ses auditeurs. Il disparaît dans sa soixante-treizième année, et l'on peut dire cependant que cette fin si brutale, dans un accident d'avion, à l'instant qu'il partait pour le Japon où il allait encore bien servir son art, est prématurée. Ce n'est point seulement le virtuose merveilleux que l'on regrette, mais l'artiste qui toujours défendit la musique française, l'homme de cœur qui sut discrètement venir en aide aux camarades moins heureux, le mécène qui institua, avec Mme Marguerite Long, les concours internationaux qui portent leurs deux noms et dont la renommée s'est si vite étendue que l'on songeait, dans un an, à doubler les séries éliminatoires. J. Thibaud était plein de vie, de gaîté, plein de projets. L'Ecole française du violon perd en lui l'un de ses représentants les plus illustres et les plus aimés.

●

LOUIS BEYDTS. — Les progrès du mal qui allait l'emporter se lisaient depuis de longs mois sur son visage, et cependant, même aux pires moments, même lorsque au printemps l'alerte fut si vive qu'on le crut déjà perdu, il n'eut jamais un mot amer, une parole de révolte. Ce stoïcisme prenait le masque de la légèreté, de l'indifférence, et Beydts demeurait tel qu'on l'avait toujours connu. Il avait fait l'effort d'assister aux concours du Conservatoire en juillet; on l'avait vu à son théâtre le soir de la générale du *Libertin*, les traits tirés, le visage amaigri, mais toujours souriant et toujours aussi spirituel, aussi gai en apparence. Sa fin a

été pareille à ce que fut sa vie, à ce que fut son art. Louis Beydts n'a rien mis à si haut prix que l'élégance de l'esprit; elle allait de pair chez lui avec les qualités du cœur. La musique est un miroir qui ne trompe pas : la sienne reflète cette clarté délicate. cette pureté de lignes, toutes qualités profondément françaises. Il était de la race de Gounod et de Debussy. Il avait le courage d'être lui-même en un temps où cette vertu est peut-être plus difficile qu'en aucun autre; il n'a rien haï plus violemment que le snobisme, ce Parisien venu de Gascogne, si fin, si gavroche parfois qu'on l'eût dit né sur le boulevard. Il s'en va à cinquante-huit ans, à l'âge où l'on est en pleine force, où la maturité de l'esprit et la possession du métier se trouvent si bien d'accord et permettent les réalisations les meilleures. Il nous avait donné *Moineau* et trois ou quatre autres ouvrages d'une rare qualité. Sa mort prive la musique française d'un artiste véritable et elle enlève à l'Opéra-Comique un directeur qui était, rue Favart, parfaitement à sa place.

René Dumesnil.

17 visages de la danse, par *Irène Lidova* (80 photographies de Serge Lido. Préface de Philippe Hériat. Edit. « Art et Industrie »). — Le public, remarque Philippe Hériat dans la préface de ce charmant ouvrage, va à ce qui s'épanouit. Or il est bien certain que nous assistons depuis une vingtaine d'années à un prodigieux épanouissement de la danse. Ce qui était naguère encore un « petit monde » dont le centre demeurait le foyer de l'Opéra, est devenu un vaste univers, car danseurs et danseuses de Paris n'ont plus pour seul public celui que formaient les habitués de l'Académie Nationale de musique et de danse. Les tournées à l'étranger se multiplient, nos compagnies chorégraphiques touchent barre à Paris et partent pour Londres ou l'Amérique et y rencontrent un même succès. Irène Lidova connaît mieux que personne ces jeunes étoiles nées d'hier ou d'avant-hier et les textes qu'elle consacre à chacune d'elles, à chacun d'eux, complètent si heureusement les photographies qui les illustrent que ce volume est un *vade-mecum* indispensable pour tout amateur de danse soucieux de connaître un peu mieux qu'il ne les voit au bout de sa lorgnette les artistes qu'il applaudit.

La musique polonaise d'aujourd'hui (Numéro spécial de la *Revue Musicale*, N° 220, 1953). — D'utiles renseignements sur la vie musicale en Pologne, sur les musiciens polonais et leur production depuis ces dernières années.

BELGIQUE

Il est de nombreux signes de l'actualité littéraire des écrivains flamands, en Belgique même et au dehors. En France, il est symptomatique et point hasardeux ni gratuit que paraissent au même moment deux études importantes sur Verhaeren. Au Mercure, *La Vie de Verhaeren* d'André Mabille de Poncheville. Chez Pierre Seghers, le livre de Frans Hellens comportant une « pré-

sentation » de 100 pages environ, suivie d'un choix de poèmes et d'une bibliographie très complète. Cet ouvrage fait partie de la collection « Poètes d'Aujourd'hui » sous le titre *Verhaeren*. D'autre part, nous constatons un retour aux modes d'expression de poètes nettement marqués de ce climat particulier qui fait l'originalité d'un Van Lerberghe, d'un Max Elskamp surtout. Malgré les consécrations dont jouissent nos porte-lyres wallons, les Carême, les Thiry, les Bernier, c'est dans un sens divergent que semblent s'orienter les jeunes les mieux doués. Il y a, certes, moins de Flamands ayant pour langue maternelle le français qu'au temps des Maeterlinck, des Verhaeren, des Van Lerberghe, des Max Elskamp, des Georges Eekoud; mais l'influence de ces maîtres et l'isolement accentué de notre littérature d'expression française par rapport au mouvement des Lettres françaises, l'éclatement désordonné des traditions, la multiple répudiation de toute forme, de toute formulation de celles-ci ont pour résultat le repliement sur soi de la génération et sa recherche des particularités — des *différences* pouvant aider à caractériser son apport. Il y a là un problème digne de retenir l'attention à la fois des auteurs français de Belgique et des écrivains et éditeurs de France. Ce problème est différent de celui qui préoccupe entre autres le *Pen Club* international et qui débattu au Congrès d'Edimbourg. L'on y a discuté, d'après les informations des participants, nos collègues, des moyens de protéger les littératures dont l'aire de diffusion est limitée et par d'étroites frontières et par la faiblesse numérique des populations parlant la langue qu'elles honorent. L'exemple du néerlandais vient tout naturellement à l'esprit. Sans doute nos confrères d'expression flamande (c'est-à-dire néerlandaise) auront-ils fait valoir d'incontestables droits à cette protection. Mais la situation des écrivains belges de langue française est beaucoup plus difficile que la leur. Du fait même de leur appartenance à la littérature de la France dont la vie politique, économique, sociale et quoi qu'on en pense, intellectuelle, leur est étrangère, ils sont privés du contact, de l'ambiance, des sources d'inspiration et de renouvellement nécessaires au sain épanouissement de leurs dons. Ils sont privés d'éditeurs et de lecteurs, ou tout au moins voient leurs possibilités massivement réduites par la juste concurrence des écrivains venus de toutes les régions de France. Et il y a pis encore — car cette concurrence écrasante, absolument naturelle, légitime et fatale, ils la trouvent chez eux, dans leurs provinces wallonnes et à Bruxelles, les lecteurs de langue française disposant de l'abondante et magnifique production de la librairie pari-

sienne. Que cette situation puisse avoir des conséquences structurelles, entendons, fondamentales, quant à l'avenir ne nous paraît point impossible. Et d'autant moins que les traductions des livres nordiques, ou anglais, ou américains — en parallèle avec le cinéma et demain la télévision, « travaillent » la matière sensible dont vit l'âme des peuples. Nous nous bornons ici à signaler un fait. D'autres s'inquiéteront peut-être d'y réfléchir et de trouver sinon le remède, du moins le palliatif. Pour commencer, ainsi que le suggère M. Max Deauville, l'intégration des Belges dans la *Bibliographie de France.*

●

A propos des *Lettres flamandes* nous nous plaisons à donner place, dans cette chronique, à la nouvelle de la candidature au Prix Nobel de Styn Streuvels. Cette candidature a été posée officiellement sur le vote unanime de l'Académie Royale de Langue et de Littérature néerlandaises de Belgique. Son succès consacrerait la prise de personnalité, au cours de la période 1870-1950, d'une littérature originale. Il reconnaîtrait la signification universelle d'un Guido Gezelle, d'un Karel Van de Woestyne, d'un Auguste Vermeylen, pour ne citer que trois grands noms.

Gezelle était prêtre. Il nous apparaît comme l'un des grands, des plus grands poètes du XIXe siècle. Son œuvre a la finesse, la douceur nostalgique et biblique de la West-Flandre, en ses paysages mystiques et païens tout ensemble. Son âme est pure comme le ciel de son pays. Il a publié notamment *La Guirlande du Temps* (en flamand *Tydkrans*), *La Guirlande des Rimes autour de l'An* (*Rymsnoer om en om het jaar*).

Karel van de Wœstyne était gantois, mais il vécut sur les bords de la Lys, avec le groupe des peintres de Laethem Saint-Martin, maîtres de l'Expressionnisme flamand, dont son frère Gustave fit partie. Détail curieux, le nom Van de Wœstyne est une transposition du français, la famille de ces grands artistes étant d'authentique et haute noblesse de France. Nous avons vu, naguère, son arbre généalogique remontant jusqu'au XIIIe siècle dans une succession sans mélanges... Il n'en est pas moins vrai que le langage de ce poète pathétique, Karel van de Wœstyne, porte un caractère d'originalité flamande et qu'on voit en lui l'un des sommets du génie littéraire de nos provinces du Nord. Auguste Vermeylen, dont le *Juif Errant* (*De wandele jood*) a été traduit en plusieurs langues, fut un homme de vaste culture,

Professeur à l'Université de Gand, Sénateur, Vermeylen a joué un rôle de premier plan dans la vie intellectuelle et dans le mouvement artistique du pays. Il fut l'animateur de la revue et du groupement littéraires *Van Nu en Straks* — pendant de la *Jeune Belgique*. Ils rassemblaient les écrivains flamands les plus marquants : Cyriel Buysse, Toussaint van Bœlaere, Herman Teirlinck, dont on peut dire qu'ils furent « européens ».

Styn Streuvels appartient à la génération de *Van Nu en Straks*. Né en 1871, il est le véritable témoin de la période. Il est le fils d'un sculpteur et le neveu de Guido Gezelle. Malgré cette ascendance, il exerça tout d'abord la profession de boulanger, mais ses goûts et ses dons spirituels furent déterminants. Ils l'incitèrent à étudier les littératures étrangères, à commencer par la française, sans négliger les nordiques et même la slave. Styn Streuvels — de son vrai nom Frank Lateur — apprit les langues scandinaves et russe. Il connaît l'allemand et l'anglais. Nous pensons pouvoir dire que c'est surtout la littérature russe qui influença son talent. Cet écrivain de renommée universelle écrit toutefois dans une langue quasi dialectale, et en tout cas savoureusement truffée d'expressions régionales. Son œuvre est abondante. Il a publié des contes, des nouvelles : *Vie printanière*, *Soleil*, *Pays d'été*; des romans : *Le long des chemins*, *Intrigue d'amour*, *Le champ de lin*, *Poucette* (traduit en français), *L'ouvrier*, etc... L'on connaît bien sa nouvelle intitulée *La Moisson* dont les héros sont des aoûtiers west-flandriens allant faire la moisson en France. Leur vie et son décor, son âpreté, ses ardeurs, ses violences sont puissamment dépeints, racontés. *Le Champ de lin* marque un autre sommet dans la production de Styn Streuvels. Il s'agit ici encore de la vie des paysans, le décor étant celui du pays natal de l'écrivain. L'on a comparé ce dernier à Gorky. Il ressemble physiquement au grand romancier et conteur russe. Il a sûrement aussi des affinités psychiques avec l'auteur de *En gagnant mon pain*. Il possède son sens direct de la nature, plus exactement, de la réalité des choses de la nature; il a son amour des humbles, des manuels, des déshérités. Il a son lyrisme sans doute un peu romantique, mais qu'actualise la vigueur de son style, la sûreté de son dessin, la véracité de son coloris.

L'on peut comprendre le geste des Académiciens flamands et en reconnaître le bien-fondé. Le petit peuple qui a compté au Moyen Age, à côté de ses grands peintres, un Ruysbroek l'admirable — qui n'est point que la patrie de Breughel, de Rubens, d'Ockegem, de Philippe del Monte — qui a vu naître un

Verhaeren, un Decoster (l'auteur d'*Uylenspiegel*, et plus près de nous un Frans Hellens, un Crommelynk, un de Ghelderode, peut ambitionner, pour l'un de ses écrivains dont la langue est la langue est la plus expressive de son génie, étant la sienne même, le couronnement du Prix Nobel.

•

Nous venons d'évoquer Charles De Coster et son immortel *Uylenspiegel*. On sait que ce chef-d'œuvre, véritable « Bible » du peuple flamand, fut écrit en langue française. Il connaît une gloire désormais intangible en tous pays. L'on en a fait mainte édition dont la meilleure sans doute reste celle qu'a préfacée Camille Lemonnier. Jusqu'à présent, néanmoins, aucune de ces éditions n'est tout à fait complète ni mise définitivement au point. Cette anomalie a retenu les préoccupations d'un groupe d'écrivains et de philologues et l'on peut annoncer qu'un texte *ne varietur* sera prochainement publié. Cette information achève de justifier l'incidence que nous avons voulue à cette chronique au seuil de la prochaine saison de nos Lettres.

René Lyr.

La Flandre est un songe, par *Michel de Ghelderode* (Durendal, Bruxelles). — L'éditeur de ce très beau livre rappelle que Georges Eekhoud fut l'un des premiers à reconnaître le talent de cet auteur exceptionnel qui a trouvé, voici deux ans, sa pleine consécration à Paris. Il évoque aussi ses débuts au théâtre, en 1918, débuts qui ne passèrent point, comme on le prétendit, complètement inaperçus. L'éminent critique et historien théâtral belge Camille Poupeye se fit en effet, dès lors, le défenseur de Michel de Ghelderode et le groupe littéraire *La Renaissance d'Occident* accueillit l'écrivain avec enthousiasme. Sa carrière n'a pas été plus difficile que celle de tous les nôtres et il a eu la faveur de pouvoir se révéler sur la scène de France... De Ghelderode a pris rang parmi les meilleurs dramaturges actuels. On connaît ses ouvrages, souvent marqués par la violence et l'outrance, mais d'une originalité transcendante. On connaît moins le prosateur. Félicitons *Durendal* pour le soin qu'ont pris ses dirigeants de réunir, sous un volume de 175 pages, une vingtaine de « chroniques » ou de « morceaux » parus dans des journaux et des revues et pour ainsi dire inconnus — presque en vérité « inédits ». Ils sont dignes de l'anthologie. Un maître de la langue française s'y révèle et l'on possède peu de pages plus inspirées, plus prestigieuses, de plus sensible et vibrante poésie. On ne sait lequel choisir, de ces volets de polyptique, dont les coloris vitraillés font prisonnières la lumière et l'âme de Flandre.

Ton amour taciturne, roman par *Simone Berson* (La Renaissance du Livre). — Le nouveau livre de Simone Berson, auteur déjà d'une dizaine d'ouvrages remarqués, montre un nouveau progrès dans la composition et dans l'écriture. Comme le souligne la notice du « Vient de paraître », il ne s'agit pas d'un drame de la guerre et de l'occupation mais d'un drame ayant la guerre pour toile de fond. Ce roman met en scène une jeune Israélite allemande, réfugiée de 1938 en Belgique et que protège une famille bruxelloise. La fillette s'éprend du frère de sa protectrice, lequel est médecin, sans que ce dernier s'en doute. L'occupation

venue, en 1940, on sauve la malheureuse par le moyen, souvent utilisé, d'un mariage blanc avec ce jeune médecin. Ce dernier est d'autre part profondément attaché à une autre femme et la petite juive ne pourra, à aucun moment, avouer son amour à son mari « fictif ». Le drame humain dépasse, on le voit, les circonstances et les épreuves de la guerre. Il a été celui de nombreuses victimes des lois raciales édictées en pays occupés par les Nazis. Mais l'auteur a réussi à lui donner un sens général haussant ses éléments au plan de la création.

Les Cœurs inquiets, chronique par *Camille Fabry* (Editions Pim-Services, Liége-Bruxelles). — M. Camille Fabry est le sympathique auteur d'une longue suite de livres parmi lesquels des recueils de poèmes, des proses, une comédie en vers. Il édita naguère, en son Seraing natal, *La Wallonie en fleurs*. Combattant, résistant des deux guerres, il jouit de l'estime de ses confrères de France et de Belgique. Il est l'ami de Georges Duhamel. Nous signalons son nouveau livre dont le caractère « quotidien » et « banal », aux sens propres, peut paraître exclusif de littérature. Il s'agit en effet d'une simple succession de lettres adressées par ses lecteurs et ses lectrices à un journal liégeois — lettres où se confessent des victimes de la guerre et de l'après-guerre. « La guerre a tué plus d'âmes que de corps », a dit un romancier anglais. Mutilations cruelles, cœurs déchirés, âmes désemparées — combien émouvantes, ces confessions! A ces éprouvés, Camille Fabry a répondu. Le titre de ce recueil pourrait être, vu de son côté, *Cœur fervent, Cœur confiant* — car ce poète auquel la vie et les combats furent cruels n'a perdu ni la foi ni la générosité solidaires.

Verhaeren, par *Frans Hellens* (Pierre Seghers, éditeur). — L'essai biographique et critique de Frans Hellens est fortement marqué de l'originalité de pensée et du style contracté de cet écrivain. Son *Verhaeren* n'est pas celui de tout le monde. Il apporte à corriger le mythe verhaeréen (ou verhaerenien) l'âpreté délibérée de son analyse. *Mon propos*, déclare-t-il au seuil de ce travail d'anatomiste autant que d'exégète, *n'est que de faire autant qu'il m'est possible, de l'œuvre un nouveau portrait sans l'embellir, et même en accentuant les irrégularités d'un visage que ses défauts ne parviennent pas à défigurer*. Les défauts sont effectivement soulignés. Effectivement aussi, le visage de l'œuvre; le visage du poète n'en apparaît que plus *vrai*, que plus puissamment sculpté. Hellens a suivi, pas à pas, la route triomphale de l'homme vers sa propre découverte, vers sa propre conquête. Il le montre dans sa force physique, celle de sa race, dans sa foi, dans son esprit. Il l'identifie à son art dominateur et véhément. L'hommage qui implique cette ascension a tout son poids, si l'on refait à sa démarche le travail de Frans Hellens, flamand et gantois lui-même, et qui n'a point manqué de définir, dans son premier chapitre, l'orgueil qu'il ressent de sa race, les traits d'exception qu'il lui voit, jusqu'à revendiquer pour son peuple le fameux *fortissimi* que César décernait aux Belges *gaulois*... Et dès lors, le chapitre des critiques, tout sévère qu'il paraisse, n'a d'intérêt que par ses jeux d'estompe et ses repères historiques. Il est exact d'ailleurs que Verhaeren appartient à une époque. Il est certain que sa langue est pauvre, que sa rythmique est dure, heurtée, amusicale en sa suggestion émotive. Mais la création déborde le langage. Elle est dans l'image natale, dans la structure innée, dans l'élan et dans la grandeur cosmique de l'idée, dans la *forme* absolue, unique de sa confession.

Nous ne partageons pas l'opinion de Frans Hellens quand il dit que *du point de vue du fond et de la forme, l'œuvre d'Emile Verhaeren a beaucoup vieilli*. Nous pensons, au contraire — et les poèmes choisis très judicieusement par notre confrère nous confirment dans cette conviction — qu'ils restent et resteront, toujours vivants, toujours jeunes.

Dieu n'habite pas au 74, roman par *Fernand Cuvelier* (Aux Editions du C. E. L. F., Malines). — S'agit-il d'un roman? Il se présente sous la forme d'un journal et l'ouvrage souffre de cette absence de composition réelle. Il a le défaut plus grave de la facilité. Nous ne dénierons pas à l'auteur un talent de narrateur et des dons d'analyse psychologique, mais ils sont compromis à la fois par la vulgarité du sujet, la misère mentale et morale des protagonistes et la négligence de l'écriture.

Au ciel d'en face, poèmes par *André Légier* (Les Cahiers de la Tour de Babel, Malines-Paris-Harlem). — M. André Légier est le

directeur fondateur des Editions du *C. E. L. F.* et des *Cahiers de la Tour de Babel*. Ses activités sont multiples et généreuses. La plus méritoire est sûrement la création d'une collection littéraire qui compte à ce jour trente-sept titres où figurent des œuvres d'écrivains notoires, tels René Verboom, de Ghelderode, Gauchez, Charles Conrardy, Jean Groffier... Ces éditions sont soignées. Leur présentation les distingue. Deux recueils de poèmes nous ont été envoyés par leurs auteurs. Nous les signalons brièvement. Celui de M. Légier montre quelque audace dans les images et son modernisme accuse une enflure souvent factice, mais il ne manque ni de lyrisme ni d'invention. Le temps et l'expérience de la vie enseigneront l'art de ce poète qui pèche par l'excès, ce qui vaut mieux que par le défaut.

Le pain partagé, poèmes par *Lucien André* (Les Cahiers de la Tour de Babel, Malines). — D'une optique et d'une plastique très différentes, les poèmes de M. André (Prix Max Rose 1952). Son langage tend vers une simplification extrême de la forme dans une sorte de litanie, en apparence décousue, au mouvement indécis, bien qu'appuyé. Il faut l'entendre dans l'abandon du sens admis, de l'écriture conforme. On n'y perçoit dès lors ni maniérisme ni artifice, mais une sincérité nue et l'on ne sait quelle force dépouillée :

Je chante le pain du courage
que nous avons partagé.
. . . .
le portail de Paris
celui de la France — de notre [*cœur.*
. . . .
La profondeur de l'eau n'est pas [*inquiétante*
à qui sait regarder le ciel
tissé de la ténacité des branches.

Citadines, poèmes par *Guy Trézel* (Maison du Poète, Bruxelles). — De beaux vers selon la prosodie française un peu traditionnelle peut-être, pourtant assez jeunette et malhabile pour nous rassurer quant aux ressources personnelles d'une sensibilité poétique.

Le Poids de Jour, poèmes par *Jean Stienon du Pré* (La Maison du Poète). — Poète authentique. Comme pour toute œuvre de signification profonde, c'est dans le recueillement qu'ils provoquent que l'on trouve l'émoi fraternel de ces vers *écrits* et *contenus*, *tenus* à bout de volonté, de force intérieure, de don de soi. L'art est dans les mots, dans leur musique, dans leur silence. L'unité est totale, elle conditionne un style de grandeur. Le titre dit bien le signe de l'œuvre, sa valeur de durée, son poids *de* Jour.

Joël, par *J. Dormont* (Les Ecrivains réunis, Armand Henneuse, éditeur, Paris-Lyon). — Ce livre très particulier a été préfacé par Frans Hellens. Le romancier des *Réalités fantastiques* devait s'intéresser à la personnalité de l'auteur et aux dialogues « gidiens » qui l'incarnent sous ses propres apparences. A *Joël*, sourd, se mesure *Vigile*, également sourd. Ils sont « les extrémités de la barre du danseur de corde ». C'est l'auteur lui-même qui explique : « Le premier donne, des hauteurs éthérées, sur le monde des sourds, l'autre, sur le monde des poètes. » La confidence est tendue. Comme le constate Hellens, elle baigne dans le silence absolu où les objets se perçoivent *sans distraction*. L'on se voit transporté dans un monde si pas différent, si pas interdit, puisque spirituellement nôtre, du moins sans véritable communauté de climat sensible. L'abstraction n'est « vivable » que pour le privé de l'une de ses dimensions, de l'un de ses plans physiques. Du moins lorsqu'elle prend appui sur ce point d'équilibre où s'abolissent les mutations elles-mêmes de la vie en ses réalités chaotiques et mobiles. Ce petit livre, d'une édition très soignée, est de ceux qui élèvent et qui émeuvent, par la confrontation avec soi-même, moins parfaite, plus humaine peut-être.

BRESIL

LE SYMBOLISME BRESILIEN. — La publication, par les soins de l'Institut National du Livre, du *Panorama do Movimento Simbolista Brasileiro*, nous est une occasion d'entretenir

nos lecteurs de cet important mouvement littéraire trop négligé dans les histoires de la littérature brésilienne, écrasé qu'il est entre le Parnasse et le Modernisme. Le livre, en trois gros volumes enrichis de précieuses illustrations, fait partie d'un ensemble d'Anthologies; mais l'auteur, Andrade Muricy, le Brésilien qui connaît actuellement le mieux tout ce qui touche au symbolisme, s'est refusé de faire une anthologie; il a composé un « panorama », c'est-à-dire qu'il a versé dans son ouvrage tout le dossier volumineux qu'il possédait sur le symbolisme brésilien. Ce qui nous vaut, en attendant que Muricy nous donne une Histoire critique de ce Symbolisme brésilien, qu'il se doit d'écrire un jour, une magnifique documentation et une substantielle préface.

Dans cette préface, A. Muricy défend le symbolisme contre la critique qui lui a été faite de constituer un « corps étranger » dans la littérature brésilienne. Et il a parfaitement raison. Car à raisonner ainsi, tous les mouvements brésiliens seraient des « corps étrangers », l'Arcadie du XVIIIe siècle, le Romantisme nourri de Chateaubriand, Lamartine ou Hugo, le Parnasse, le Naturalisme et même le Modernisme, qui se voulait pourtant un mouvement d'indépendance. Chaque époque a sa sensibilité, mais cette sensibilité prend suivant les pays des formes différentes; le symbolisme ne fait pas exception à la règle, il y a un symbolisme allemand, un symbolisme français, un symbolisme brésilien, qui peuvent interférer parfois, mais qui ne se confondent pas. Des influences certes se font jour, mais ces influences se modifient en passant à travers des personnalités différentes, il y a une « re-création », qui est découverte de quelque chose de nouveau. Le second reproche que l'on a fait au symbolisme, c'est de n'être pas une poésie participante, comme on dit aujourd'hui. Et certes, le symbolisme a bien été une poésie de rêves, mais elle est toujours restée au Brésil en contact étroit avec les réalités sociales. On n'a qu'à lire les biographies des auteurs cités dans ce *Panorama* pour s'apercevoir que presque tous ont été des militants républicains et anti-esclavagistes. Il est vrai que l'on doit distinguer l'homme de l'artiste, et que le poète peut être participant sans que sa poésie soit une poésie de participation. Le poème serait alors la « chambre close » où l'on se retire entre deux durs combats. Mais en fait, il suffit de lire les vers du plus grand de tous les symbolistes brésiliens, Cruz e Sousa, pour découvrir une véritable poésie sociale, révolutionnaire, la protestation du prolétaire de couleur contre une société de blancs. On pourrait en

dire autant de la poésie catholique, à laquelle a abouti souvent la poésie symboliste brésilienne, surtout dans sa deuxième période, et ici je ne citerai encore qu'un nom, celui de Jakson de Figueiredo, qui est à l'origine du nouveau catholicisme, si différent du catholicisme colonial.

Mais laissons là la polémique. A. Muricy distingue non pas un, mais deux symbolismes brésiliens, un plus proche du symbolisme portugais, celui de Eugenio de Castro et de Antonio Nobre, et l'autre plus près du symbolisme français ou belge, de ceux que l'on appelait ici « les décadents ». A cette opposition, il faudrait en joindre une autre, celle de deux générations, l'une plus près de Mallarmé que de Verlaine, l'autre plus près de Verlaine que de Mallarmé. Encore ces diversités chronologiques ne donnent-elles qu'une faible idée de toute la riche diversité du mouvement, car il faudrait aussi citer d'autres écoles, comme celle occultiste de la Rose-Croix ou celle sataniste de Venceslau de Queiroz, et surtout montrer que le symbolisme a varié non seulement selon les générations, mais selon les diverses provinces du Brésil, prenant des aspects particuliers au nord, au centre et au sud. Nous ne pouvons, dans cette brève chronique, insister sur ces variations. Nous devons nous borner à souligner les grands noms et les œuvres capitales.

●

Le plus grand de tous les symbolistes, c'est certainement Cruz e Sousa. En ayant déjà parlé à mes lecteurs français, je n'y reviendrai pas (1). Mais ce nom prestigieux ne doit pas nous faire oublier d'autres poètes de grande valeur, comme Emiliano Perneta, qui a uni le symbolisme au provincialisme, qui a chanté le Parana où il est né, ses cieux « païens », ses pêchers en fleurs, « son air de commencement virginal du monde », avec une grâce tendre et bucolique — Affonsus de Guimaraens, qui a vécu à Ouro Preto, espèce de Bruges brésilienne, Bruges de montagnes baroques au lieu de mers ou d'eaux stagnantes, mais aussi enveloppée de brumes, aussi mélodieuse de cloches d'églises, aussi ville morte, aussi catholique et liturgique que la Bruges de Belgique — Eduardo Guimaraens, le plus fidèle peut-être de tous ces poètes aux racines européennes du symbolisme, grand artiste du verbe et parfait musicien. A

(1) Dans *Présence Africaine*, Origines d'une poésie africaine au Brésil, et le *Mercure de France*, n° 1031, La Poésie africaine au Brésil.

ces poètes, il faudrait joindre le nom de Nestor Victor, qui fut le critique littéraire et l'esthéticien du groupe, et qui joua dans le mouvement un peu le rôle que Remy de Gourmont a joué en France. Nous avons là, je crois, les cinq chefs de file, ceux dont les noms resteront dans les histoires à venir.

Ce symbolisme brésilien a été fraternellement lié au symbolisme de langue française. Affonsus de Guimaraens a écrit directement dans notre langue *Pauvre Lyre* (1921); Joao Itibere da Cumha *Préludes* (1890), alors qu'il était diplomate en Belgique, et, à son retour au Brésil, il rédigea tout seul à l'usage de la colonie française le journal l'*Etoile du Sud*; Pethion de Vilar a écrit des *Etudes sur la Littérature Brésilienne* et diverses poésies non encore recueillies en volume; Jacques d'Avray (pseudonyme de Freitas Vale), dont la villa, à S. Paulo, décorée au style fin de siècle, a été le lieu de pèlerinage de tous les poètes symbolistes, n'a écrit toutes ses œuvres qu'en français (l'*Arc-en-Ciel, La Coupe du Roi de Thulé, l'Etincelle*, etc.); *A Divina Quimera* enfin de Eduardo Guimaraens contient de nombreux poèmes dans notre langue. N'oublions pas enfin que Severiano de Resende et Tristao da Cunha ont rédigé dans le *Mercure de France* pendant toute cette période la chronique des lettres brésiliennes et que Onestaldo de Pennafort a traduit d'une façon remarquable *les Fêtes Galantes* de Verlaine.

Mais si, d'un côté, ce symbolisme brésilien est en étroite liaison avec le nôtre, d'un autre côté, comme nous l'avons dit en commençant, il constitue quelque chose de spécifiquement national. Il a permis de briser l'enkylose du Parnasse et il a préparé ainsi le mouvement moderniste. Graça Aranha, qui fut ministre à Paris et y a fait représenter *Malazarte*, comme Ronald de Carvalho forment la transition entre ces deux écoles successives.

Serge Milliet vient de publier une *Evolution de la poésie moderne brésilienne* (Ministère de l'Education), qui continue en quelque sorte le Panorama d'Andrade Muracy et nous conduit du symbolisme jusqu'à nos jours. C'est un guide sûr; peut-être d'ailleurs seuls les poètes sont-ils capables de bien parler des poètes. On complétera ce tableau, pour Jorge de Lima, par Waltemir Dutra (*a Evoluçao de um poeta*, Rio). Il faut retenir ce nom, c'est une promesse de la critique littéraire.

LA CRITIQUE LITTERAIRE AU BRESIL. — A peu près en même temps que Andrade Muracy publiait son *Panorama du*

Mouvement Symboliste, Wilson Martins nous donnait *A Critica Literaria no Brasil.* Livre original, en ce sens qu'il substitue à l'ordre chronologique ordinairement suivi un nouveau type de classification, par familles spirituelles, grammairiens, humanistes, historiens, sociologues, impressionnistes et esthéticiens. Chacune de ces familles marque un progrès par rapport à la précédente en nous introduisant plus profondément dans la connaissance de l'œuvre. Sylvio Romero par exemple, en expliquant la littérature à travers le milieu physique, les mélanges ethniques et les facteurs historiques, reste encore à la superficie. José Verissimo passe au contraire du nationalisme au jugement purement esthétique et à la défense de la langue. Enfin Tristan de Athayde a réalisé le type de critique esthétique qui se rapproche le plus de l'idéal de Wilson Martins.

Nous pouvons nous demander cependant si on peut juger la critique littéraire brésilienne en la séparant des autres formes de la critique. Ce qui me paraît, en effet, caractériser la critique brésilienne, c'est d'être à la fois une critique de la forme, des idées et de la société. La littérature n'est qu'un moyen ou un point de vue à travers lequel l'écrivain juge son époque et essaie non seulement de découvrir « l'âme brésilienne », mais encore de lui fournir un idéal. Cela est vrai surtout de Sylvio Romero, mais aussi de ceux que Wilson Martins range parmi les esthéticiens, comme Verissimo, si préoccupé de l'action sociale de la littérature, ou comme Tristan de Athayde. Ce n'est pas impunément que ce dernier est passé de la critique littéraire à la critique catholique de notre civilisation. Ce faisant, au fond, il n'a pas changé de méthode. On pourrait reprendre ici le schéma d'Auguste Comte pour l'appliquer à la littérature brésilienne : la distinction entre les périodes organiques et les périodes critiques. Le Romantisme a été une période organique, celle de la formation du sentiment national, contre le Portugal, et par le mélange des trois races, indienne, africaine, blanche. Mais cette tentative s'est soldée par un double échec : l'esclavage empêchait la fusion du noir dans la communauté, et un abime infranchissable séparait toujours le caboclo de l'élite. De là la nécessité d'une révision critique de l'effort romantique. Ce fut la tâche de Sylvio Romero et de Tobias Barreto. La chute de la monarchie et l'établissement de la République semblaient devoir faire triompher une seconde période organique. Mais un écart restait toujours entre des formes politiques importées de l'extérieur et les besoins profonds d'une nationalité encore en formation; de là une seconde période critique, celle du « moder-

nisme ». Si Tristan de Athayde en est le « critique » officiel, il faut aller plus loin et affirmer que la poésie moderniste est plus critique que constructive, elle est aussi une recherche passionnée du Brésil authentique. Il est difficile de juger notre époque. Mais l'importance prise par la critique littéraire à la fin de ce que l'on a nommé « la dictature » de Getulio Vargas est un signe insuspect de ce que, même aujourd'hui, cette critique ne se sépare pas de la sociologie : elle est toujours restée au Brésil une activité totale, non esthétique.

Roger Bastide.

Poésie. — Les Carnets du Club de Poésie publient les premiers vers de Paulo Vanzolini, *Lira*, qui laissent bien augurer de ce jeune poète : les vers d'amour se marient harmonieusement aux vieilles ballades du temps perdu en un même sentiment douloureux de la vie, mais sans cris ni fausses notes.

Les premiers vers de Geraldo Vidigal avaient fait sensation et tous les critiques avaient salué avec enthousiasme ce jeune poète. Son dernier recueil, *Cidade* (Martins, S. Paulo), contient certes de beaux poèmes, comme ceux où les larmes viennent féconder la terre, mais dans l'ensemble, il n'apporte ni renouvellement, ni approfondissement par rapport au recueil précédent.

Edgard Braga, par contre, a une substance de plus en plus riche (*Albergue de Vento*, S. Paulo). Il est malheureux qu'il se contente trop souvent de thèmes sans intérêt, ou qu'il ne modernise pas. Poèmes denses, mais dans une seule direction seulement.

Mario da Silva Brito avait débuté par une poésie « populaire », dans le bon sens du terme, mélange de mythologie et d'humour. Il s'oriente maintenant vers une poésie baudelairienne, traversée par la hantise du péché, les tortures d'un amour sali, et d'autant plus recherché qu'il est plus torturé.

Augusto de Campos, Decio Pignatari et Haroldo de Campos ont groupé leurs vers dans un recueil collectif, *Noigandres*, et on le comprend très bien, car si chacun de ces poètes a une personnalité originale, ils se trouvent néanmoins réunis par une même sensibilité, un même programme lyrique. *Noigandres* est caractéristique de quelques-unes des tendances les plus modernes de la poésie brésilienne, celles que je désignerai volontiers du terme de baroquisme littéraire.

Du groupe Clan, qui réunit les jeunes écrivains du Ceara et qui est très symptomatique du réveil intellectuel des provinces brésiliennes les plus éloignées de la capitale, nous parvient un volume de Eduardo Benevides, *A Valsa e a Fonte* (Clã, Fortalezza). Autour de trois thèmes, la Mort, la Danse et l'Amour, E. Benevides tresse une guirlande de poèmes qui utilisent le folklore et le surréalisme, la tradition et l'esprit nouveau, l'imagerie populaire et l'imagerie moderne.

Paulo Cesar da Silva nous a ému, avec sa *Senhora do Mar* (S. Paulo), sans recherches ni tapage. Ce sont des vers simples et directs, mais une fois refermé le livre, il nous reste dans l'âme comme une berceuse très triste, toute la mélancolie de l'enfance perdue.

Antonio Rangel Bandeira évoque, dans *O Retrato-Fantasma* (Clube de Poesia, S. Paulo) l'image du moi enseveli dans le passé et dont il ne reparaît que le fantôme : musique qui devient silence, flamme qui se métamorphose en cendres tièdes. Mais il réussit, par son vers discipliné, à cristalliser ces évanescences, à cerner la blancheur en fuite des fantômes...

Si tous ces écrivains se rattachent, d'une façon plus ou moins directe, aux tendances nouvelles de la poésie, il ne faudrait pas croire que les anciennes formes traditionnelles ne soient pas non plus parfois cultivées. Nuto Sant' Anna, dans ses *Sonetos decassilabos* (S. Paulo), reste attaché à l'esthétique parnassienne, ou même romantique. Roman d'amour, paysages, pages déchirées d'un album.

Romans. — Paulo Dantas commence, avec *Chão do Infancia* (Companhia Editora Nacional, S. Paulo), un nouveau cycle de romans sur le Nord-Est brésilien.

Sujet particulièrement dangereux, puisqu'il nous a donné déjà les chefs-d'œuvre de José Lins do Rego et de Jorge Amado. Après ces œuvres capitales, comment oser reprendre encore une fois le thème du Nord-Est? Paulo Dantas réussit cependant à apporter un élément nouveau, le sens du mystère — en négligeant totalement le réalisme sociologique de ses prédécesseurs. Son héros, Daniel, qui, dans sa folie, participe avec le Feu et avec l'Eau, tend à devenir une espèce de symbole du Nord-Est, pays du Feu, du soleil harassant, de la sécheresse brutale et en même temps de l'Eau, l'eau lourde des rivières limoneuses, chargées de tous les miasmes des maladies infectieuses.

Mary Apocalypse réunit ses derniers contes sous le titre de *A Bailarina Suicida;* plutôt instantanés que contes, images prises sur la vie, à travers un kodak sensible et qui révèlent une grande pitié pour tous les déshérités, les humbles et les désespérés.

Essais. — Carneiro Leao, doyen de la Faculté des Lettres de Rio de Janeiro, a groupé sous le titre de *La Sociologie au Brésil* (Presses Universitaires de France) les conférences qu'il a prononcées à la Sorbonne, il y a quelques années. Bien que cet ouvrage reste lacunaire et ne présente que certains aspects soit de la sociologie brésilienne, soit de la société brésilienne, il n'en constitue pas moins un ouvrage d'introduction indispensable pour les Français qui désirent connaître un peu mieux le Brésil. M. G. Davy, dans une importante préface, rappelle heureusement les liens d'amitié qui unissent ce pays à la France.

Et puisque nous parlons d'amitié, signalons aussi d'abord les *Notas sobre a França Contemporânea* de Antonio Delorenzo Neto (S. Paulo), écrits en hommage à la culture française — et la parution de la thèse de Wilson Martins pour la Chaire de littérature française de l'Université du Parana sur la critique littéraire en France, de Sainte-Beuve à nos jours, thèse écrite directement en français et qui vaut surtout par sa recherche d'une définition de la vraie critique littéraire.

Le Service de Protection aux Monuments Historiques et Artistiques a édité ces derniers mois deux ouvrages extrêmement importants, l'*Historia da Antiga Capela da Ordem Terceira da Penitencia de S. Francisco,* du frère Adaberto Ortmann, qui nous montre comment les transformations de la société pauliste, le passage de l'aristocratie terrienne à l'aristocratie des commerçants portugais, se traduit dans la composition de la confrérie et de celle-ci à son tour sur le goût et la décoration de l'Eglise — et *S. Francisco de Assis de Ouro Preto,* du chanoine Raimundo Trindade, riche de nombreux documents inédits, qui éclairent l'histoire de la plus belle de toutes les églises baroques de Minas, celle où l'on peut le mieux admirer l'art du sculpteur Aleijadinho comme du peintre Ataide. Le sociologue s'intéressera tout particulièrement à la lutte entre la confrérie et les autorités ecclésiastiques, forme primitive du nativisme en lutte contre la métropole, comme à la rivalité des couleurs, mulâtres contre blancs, la Confrérie n'acceptant que des blancs, mais les mulâtres inventant une Confrérie du Tiers Ordre du Cordon de saint François, pour « s'aristocratiser » vis-à-vis des Nègres purs et protester contre l'exclusivisme religieux des maîtres blancs.

La place nous manque pour parler aussi longuement que nous l'aurions désiré du livre de Luis Martins, *O Patriarca e o Bacharel* (Martins, S. Paulo). Il s'agit d'une importante contribution à la psychologie de la lutte entre deux générations, celle des patriarches, seigneurs de latifundia, attachés à l'Empire et à l'esclavage, et celle de leurs fils, bacheliers formés dans les Universités du Brésil ou d'Europe, libéraux, républicains et anti-esclavagistes. Sans nier le rôle des facteurs économiques, Luis Martins donne du phénomène une interprétation psychanalytique et il éclaire très bien certains aspects de cette lutte, le transfert du parricide de la personne du patriarche à celle de l'empereur Pedro II, mieux encore le « complexe du remords » qui s'emparera de presque tous les bacheliers qui firent la République et qui devait même aboutir à faire de certains d'entre eux par la suite des défenseurs repentis de l'Empire et de l'Empereur. — R. B.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

UN AMUSEUR (1). — P. G. Wodehouse, qui avait alors cinquante-neuf ans, fut surpris et capturé en 1940 par les Allemands dans sa villa du Touquet. Ils le libérèrent bientôt et le logèrent à Berlin, à l'hôtel Adlon. Son tort, à l'heure où les Anglais étaient brusquement engagés dans une lutte à mort, fut de se comporter comme si c'eût toujours été la drôle de guerre; de dire en 1941, à la radio, que ses hôtes ne le traitaient pas mal, qu'il ne leur gardait pas rancune; bref, de se mettre sans assez de précautions au-dessus de la mêlée. Il y a un abîme entre un John Amery, traître authentique, exécuté après la guerre, et l'irresponsable Wodehouse qui bourdonnait dans la tourmente avec l'allègre inconscience d'un hanneton dans une bouteille. Beaucoup de ses compatriotes, aussi détachés que lui avant 1940, mais demeurés au pays, et ayant pris le vent, s'étaient rattrapés en vomissant bruyamment les tièdes (2). Lui, un peu trop engagé, fut de ceux qui paient d'une juste indignité l'indignation nationale. Du jour au lendemain, cet auteur de dizaines de livres immensément populaires fut mis au ban de la communauté. Il n'est pas injuste non plus que, les passions calmées, on l'avoue à nouveau, le relise et le réédite comme vient de le faire la maison Penguin.

Une chronique, n'est-ce pas lui faire beaucoup d'honneur? Il convient de connaître ce que lit une grande nation pour la mieux connaître elle-même. Une société se reflète dans ces aimables fantaisies. Une société morte dès après la première guerre. Si elle n'a pas survécu à la seconde et au « Welfare State », elle subsiste pourtant dans la convention littéraire. Ses membres tiennent bon dans une éternelle « belle époque ». Ils valent qu'on s'y arrête, sans se pencher sur eux jusqu'au lumbago. Tout bonnement, et sans autre nécessité, ils divertissent. Comédie de mœurs semi-imaginaires, guignol brillant et sans profondeur? Rien n'est vil, rien n'est grand, si le talent s'en mêle. Pareillement aux fêtards et aux cercleux de Feydeau, et pour les mêmes raisons, les aristocrates étymologiquement imbéciles de Wodehouse, ses riches oisifs, ses clubmen paraissent inexpugnables dans ce dernier refuge et taillés pour y durer.

Ils sont servis par un créateur cultivé, commensal des classiques

(1) *Leave It to Psmith* (272 p.); *Big Money* (250 p.); *The Inimitable Jeeves* (224 p.); *Right Ho, Jeeves* (248 p.); *The Code of the Woosters* (238 p.); by P. G. Wodehouse. Chacun : Penguin, 1953, 2/.
(2) C'est George Orwell qui le fait remarquer dans ses *Critical Essays* (London, Secker and Warburg, 1946, 8/6).

(eux sur la table, lui devant) et qui ne dédaigne pas l'allusion. Il a aussi son style propre d'observateur, dans le dialogue (qui rappelle souvent les meilleurs passages de Dickens) et dans le croquis à la Rowlandson, à la fois aigu et lâché.

Le dialogue révèle parfois un caractère, ou ce qui en tient lieu au jeune et falot Bingo qui se voit déjà épousant la fille d'un comte :

— Dis donc, vieux, ne pus-je m'empêcher de dire, est-ce que tu ne vois pas un peu loin?

— Oh, tout va bien. Il est vrai que rien n'est encore vraiment arrangé, mais l'autre jour elle m'a virtuellement dit que j'étais de son goût.

— Quoi!

— Ben, elle a dit que le genre d'homme qui lui plaît, c'est l'homme viril, sûr de lui, qui a la force, la beauté, du caractère, de l'ambition et de l'initiative.

— Laisse-moi, garçon, répondis-je, laisse-moi à mon œuf au plat.

Facile? Comme beaucoup de fameux effets de la plus grande comédie. Voici maintenant quelques exemples de croquis :

« Son visage devint si rouge qu'avec son col blanc, et avec le vent qui lui bleuissait le nez, il ressemblait plus à un drapeau français qu'à rien d'autre.

Il toussota un petit coup, tout doux et tout bas, comme un mouton qui a un brin d'herbe pris dans le gosier.

Il ressemblait à un mouton qui aurait un souci caché. »

Celui-ci prête au procédé. Wodehouse a malheureusement versé sans résistance de ce mouton soucieux dans un « aiglefin qui serait poitrinaire ». Faiblesse vénielle. Autre défaut : l'emploi trop appliqué d'un argot légèrement littéraire.

N'importe. Le nerf et le naturel distinguent le plus souvent ce style indispensable au grand vaudevilliste. Wodehouse en est un, car il ajoute au style une invention robuste d'incidents alarmants, de situations comiques, de dénouements à surprise, sur un canevas restreint de données et de types.

La donnée à peu près constante, c'est l'innocent en proie à des fâcheux ou à des méchants, mais tout s'arrange. Inertes, ces victimes, et impropres à la vie de vous et moi. Elles ont leur dignité d'apparences, comme le duc bénévole et gâteux. Elles se lèvent tard, errent de clubs en grandes résidences campagnardes. Leur érudition se borne au cinéma, au roman pour midinettes (« Eurêka, comme disait Shakespeare »), au jeu et aux champs de courses qui leur valent plus souvent la culotte que

le coup de veine. Leur fortune seule permet leur existence parasitaire, dont vivent par contre-coup d'autres parasites : les serviteurs.

Trop amusé, trop avisé peut-être pour montrer seulement le bout des griffes, comme Barrie dans sa pièce *L'admirable Crichton*, Wodehouse ici reste doux. Ses jeunes et vieux nigauds sont menés par ces divinités bienfaisantes, directeurs de conscience et sauveurs *in extremis* dont le plus célèbre est le valet de chambre Jeeves. C'est lui qui soutiendra sans doute le mieux la survie de son créateur. Impeccablement respectueux dans son langage, il a un fond mêlé de Panurge et de Crispin ou de Scapin. C'est dans cette lignée littéraire qu'il est solidement planté.

Tels sont quelques-uns des traits par où Wodehouse assure excellemment sa fonction. Il n'est pas né pour poser les grands problèmes. A sa place, il n'est pas moins nécessaire que d'autres. Lanson dit dans sa *Littérature* que Dumas père s'est contenté de n'être qu'un amuseur — rôle où il ne paraît pas que Lanson ait prétendu. Un amuseur, et pourquoi pas? Ne soyons pas ingrats envers ces rares philanthropes.

Jacques Vallette.

Bridie Steen, par *A. Crone*, trad. van Moppès (Paris, Arthaud, 1953, 303 p.). — Une jeune Irlandaise, fille d'un père protestant et d'une mère catholique, fait passer la religion avant l'amour. Le tout écrit avec un vif sentiment de la campagne, des vieilles demeures, et une appréciation souvent amusante des types et des caractères.

Chez les gauchos, par *H. Backhouse*, trad. Daussy (Paris, Corrêa, 1953, 223 p.). — L'auteur a été gaucho, et non pour rire. Il conte cette vie libre et aventureuse, rude par ses travaux et ses dangers, de façon à nous passionner et à nous faire rêver des étendues ouvertes entre l'Argentine et la Patagonie.

Le matador, par *B. Conrad*, trad. Frédéric (Paris, Gallimard, 1953, 299 p., 490 fr.). — Celui-ci, entre autres métiers, fut élève de Belmonte et matador de classe. Il parle sans « chiqué » de ce qu'il connaît, en y mêlant une intrigue romanesque, mais sans affaiblir l'infaillible intérêt du sujet en soi.

Hornblower aspirant de marine, par *C. S. Forester*, trad. Beerblock (Paris, Gallimard, 1953, 317 p., 550 fr.). — Le légendaire héros des guerres maritimes de la Révolution et de l'Empire est pris ici au début de sa carrière. Ce tome ne le cède en rien aux cinq autres par la science technique et historique, ni par l'allure endiablée d'aventures aussi palpitantes que variées.

Fanfare pour Elizabeth, par *E. Sitwell*, trad. van Moppès (Paris, Michel, 1953, 299 p., 780 fr.). — On a bien fait de traduire ce très beau récit de la jeunesse d'Elisabeth Ire, magnifique tapisserie où revit toute l'époque de Henry VIII autour de son roi : gigantesque, splendide et sordide comme lui. L'auteur a traité son sujet en poète, en grand compositeur et de façon à pleinement justifier le titre. 12 pl. hors texte.

Les enfants de Jubel, par *L. Kaufman*, trad. Vaillant et Brousse (Paris, Stock, 1953, 315 p., 600 fr.). — Un père, Lear, petit bourgeois de Pennsylvanie, et qui aurait quatre enfants. Sa femme meurt. Eux, après s'être écartés de lui, se le disputent à cause de l'argent. Il manque d'y rester, mais tout finira bien.

Four English Tragedies, ed. by *J. M. Morell* (376 p.); **Milton**, selected and ed. by *L. D. Lerner* (316 p.); Chac. : Penguin, 1953,

2/6. **Love's Labour's Lost**, by *W. Shakespeare* (128 p.); **John Stuart Mill**, by *K. Britton* (224 p.); **Edmund Campion**, by *E. Waugh* (173 p.); **Between the Acts**, by *V. Woolf* (152 p.); Chac. : *Id.*, 1953, 2/. — *1.* Quatre tragédies célèbres, datant de 1592 à 1677 : *Edward the Second,* de Marlowe; *A Woman Killed with Kindness,* de Heywood; *The Duchess of Malfy,* de Webster; *All for Love,* de Dryden. *2.* Permet de se faire une idée fort bonne du grand poète, grâce à l'abondance, à la variété, à la cohésion des extraits cités; une introduction nourrie le replace dans son époque; une petite bibliographie en fin de volume. *3.* Une des premières et des plus brillantes comédies de Shakespeare; de format commode; un glossaire, des notes, une introduction sur l'auteur, la scène élisabéthaine, et la pièce, par G. B. Harrison. *4.* Etude sur le célèbre philosophe du XIXe siècle, comprenant un chapitre sur sa vie et cinq sur sa pensée, l'accent étant mis sur la transformation de l'utilitarisme par Mill en morale, en politique, en logique, en métaphysique, avec une bibliographie et un index. *5.* Biographie très bien écrite et documentée du Jésuite, martyr sous Elisabeth, en qui Waugh montre, avant le martyr, le savant, le prêtre, le héros; le sujet et l'exécution recommandent ce livre à l'attention. *6.* Le dernier roman de l'auteur, publié après sa mort, et son expérience la plus avancée de composition et de style; l'action, c'est une représentation à la campagne, un jour d'été; le livre est tout pénétré de pensée et de la poésie de l'amour, de la haine, de la vie, de la mort.

Street Music, by *Th. Keogh* (141 p., 25 c.). **The Golden Treasury**, by *F. T. Palgrave;* Revised and Brought up to Date by O. Williams (544 p., 50 c.). Chac. : N. Y., N.A.L., 1953. — *1.* Une petite Parisienne du ruisseau aime un jeune Américain, Mitan, que sa femme, Linnet, s'inquiète de voir transformé par notre capitale; les trois personnages sont bien campés et l'histoire contée avec imagination et émotion. *2.* Œuvre utile que la réédition de cette célèbre anthologie poétique, à laquelle un poète connu a joint trois parties nouvelles, les deux premières de poèmes de Donne à Tennyson, la troisième de contemporains anglais et américains, de façon à la remettre au ton du jour.

The English Village, by *W. P. Baker* (Oxford Univ. Press, 1953, 228 p., 6/). — Il y a de l'histoire dans cette monographie, mais surtout des considérations sur les problèmes sociaux d'aujourd'hui. L'auteur montre le village au travail, la communauté rurale, les différents cultes, et traite de l'éducation et du gouvernement local. Il écrit de façon à éviter l'aridité qu'on pouvait craindre, sur un sujet qui importe à tous les curieux de l'Angleterre; car il est peu de petites communautés aussi typiquement nationales et aussi réussies que le village anglais.

The Oxford Book of English Talk, ed. by *J. Sutherland* (*Id.*, 1953, 473 p., 18/). — On connaît la série d'anthologies constituée par les « Oxford Books ». L'idée de celui-ci est originale. Il veut restituer la conversation des Anglais depuis le début du XVe siècle jusqu'en 1949, à l'aide de documents de toute sorte : procès-verbaux d'interrogatoires, mémoires, pièces de théâtre, romans, émissions radiophoniques, etc. Le choix était délicat, puisqu'il fallait se borner à la langue parlée et éviter l'artifice littéraire. Il y a dans ce livre beaucoup d'éloquence, de parler familier et populaire à l'exclusion de l'argot, de trouvailles spontanées; on y voit évoluer l'anglais de façon surprenante dans ce secteur particulier. Plus simplement, y défilent une incroyable variété de personnages et d'événements, depuis l'enthousiaste religieuse de 1417 jusqu'à la mère de famille ouvrière de nos jours, en passant par Strafford et Charles Ier devant leurs accusateurs, la petite fleur de pavé londonienne du XIXe siècle, les mordants débats parlementaires après Munich, et les confidences de J. Hilton sur l'art de parler à la radio et la spontanéité calculée. De quoi s'amuser et s'instruire infiniment.

Canterbury Cathedral, by *H. R. Williamson* (London, Country Life, 1953, 63 p., 12/6). — Excellente monographie en trois chapitres substantiels, avec un plan sur deux pages, cinquante-deux photos dont beaucoup hors texte, de la superbe qualité à laquelle nous ont habitués ces éditions, et une belle vue d'ensemble en couleurs sur la première page de la liseuse.

Joyce Cary, by *W. Allen* (*Ib.*, B. C. and Longmans, 1953, 32 p., 2/). — No 41 des « Writers and their Work ». Deux pages de biographie, puis analyse de la méthode artistique de Cary, de son imagination, de sa philosophie, dans

leurs rapports mutuels. Cette excellente brochure est construite sur des idées générales et montre comment Cary a incorporé les conquêtes du roman moderne à la tradition du non-conformisme anglais.

Lumley Castle (1/6); **Heaton Hall** (2/6); **Sulgrave Manor** (2/6); Chac.: Derby, Eng. Life, 1953. — Dernières additions à une série déjà mentionnée ici et justement appréciée.

The New Statesman and Nation, 8.8-26.9. — *Séries :* Rééducation et réemploi (15-29.8). France, Indochine, Afrique du Nord, plus trois articles sur « La France, homme malade de l'Europe » (15.8-26.9). Afrique du Sud (22-29.8). Roumanie; Elections allemandes (5-12.9). Congrès Labour; Priestley sur l'Aventin (5-26.9). Ecosse et industrie (19-26.9). *8.8 :* Colis Eisenhower. Egypte. Adlai. Laski. *15.8 :* Armistice menaçant. Economie russe en progrès. Langue des journaux. Orwell. *22.8 :* G.-B.-E.-U. Cachemire. Médecine aux E.-U. Bayreuth. Vigny. *29.8 :* Sexe et presse. Salzbourg. *Hamlet* à Edimbourg. Cobbett. *5.9 :* Science pure. Cinquante ans de cités-jardins. Tétons aux E.-U. La nouvelle pièce d'Eliot. Festival de Venise. Le parler anglais. *12.9 :* Socialisme et syndicats. Universités. Socialisme en Malaisie. Bristol. *Daily Mirror* et BBC. *19.9:* Dulles et la G.-B. Kenya. Le roi Sobhuza. Le peintre M. Smith. Jane Austen. *26.9 :* Prix agricoles. Malenkov et les paysans. Le Old Vic. Dickens.

The Listener, 6.8-17.9. — *Séries :* La génération de la reine (6-20.8). Tolérance; Musique (6.8-17.9). Portraits de mémoire; Expérience de Dieu (20.8-17.9). La langue communiste; Japon moderne; Résidences de G.B. (3-17.9). *6.8 :* Corée et Extrême-Orient. L'OTAN. G.-B. et Israël. Ouvriers et éducation. Universités de G.B. Villandry. Amos et Osée. Locutions familières. *13.8 :* Crise française (2 art.). Folie et droit criminel. Nouveau-Mexique. Portraits royaux. La maison de Kipling. *20.8 :* Europe nouvelle. Derrière les grèves. Poliomyélite. Jardins de Le Nôtre. Un manoir d'Irlande. Rôle social des tribunaux. Bonnes feuilles d'un roman de Greene (se passe en Indochine). *27.8 :* O.N.U. et Corée. Zahedi. Allemagne de l'est. Frais de justice. Urbanisme italien. Adam architecte. Proust et l'Angleterre. *3.9 :* Engins téléguidés. Science pure. Lord Salisbury. Statues de Londres. *10.9 :* Iran. Après les grèves. Art indien. Bouddha. Le peintre M. Smith. *17.9 :* Allemagne et Europe. Nouveau paysage industriel anglais. L'homme et la maladie.

English, Summer 53. — Poèmes. Trois reines et leurs poètes. Un Joyce élisabéthain. L'expérience militaire de Coleridge. Le poète Clough. Symposium.

Britain To-Day. — *August :* Parlementaires qui montent. Le chapeau. *September :* La Cité. Rowlandson et Gillray. Stonehenge. *October :* Belloc. Kuweit. Le bus jaune. *Dans les trois numéros :* Gouvernement local; Théâtre; Musique; Musées et galeries.

French Studies, July 53. — Image et mythe chez Renan. Ronsard. Le *Cahier vert* de Guérin. La correspondance de M. Jacob. Liszt et M. Wittgenstein.

Contemporary Issues, July-August. — Pour une édition anglaise de Diderot.

Hudson Review, Summer 53. — Poèmes. Nouvelles. Shakespeare à trente ans. Sade. Beddoes. L'*Othello* de Verdi et Shakespeare. Hölderlin.

Etudes anglaises, août 53. — Les Arthur de la *Faerie Queene* (M. Y. Hughes). Musique élisabéthaine (R. H. Milner). Le « Grand Tour » (F. Baldensperger). L'enthousiasme religieux en Angleterre (P. Janelle). Marvel et Tallemant (P. Legouis). Un disciple inconnu de Godwin (A. Koszul). L. Gillet et G. Moore (G. P. Collet).

Les Langues modernes, mai-juin 53. — Un roman inédit de Swinburne (R. Brugère). Alain et Keats (A. Rérat). Carlyle et Hitler (P. Le Corre-Guiart).

United States Lines Paris Review. — Destinée aux passagers des paquebots américains, cette revue somptueuse mérite d'être signalée, car elle contient d'intéressants articles, signés par les plus grands noms des lettres, des arts et des sciences, sur des questions contemporaines. — J. V.

HISTOIRE

UNE HISTOIRE DU COMMERCE (1). — Depuis que Fustel de Coulanges avait exigé un texte sous chaque fait, il était entendu que l'histoire était une accumulation ordonnée de faits justifiés par des pièces d'archives ou des témoignages valables. Des générations de chartistes et d'historiens ont vécu sur cette idée. Puis l'on s'est aperçu que cette histoire-là, politique, diplomatique et militaire, était celle des Etats et non des peuples, qu'elle mettait en scène les souverains, les ministres, les diplomates, les généraux, mais qu'elle ignorait à peu près les activités et le mode de vie des différentes classes sociales, les problèmes qui se posaient quotidiennement au paysan, à l'artisan, à l'ouvrier. En réaction, une nouvelle école historique, qui s'honore de noms tels que ceux d'Henri Sée, d'Hayem, de Marc Bloch et de Lucien Febvre, s'est avisée de mettre l'accent sur les aspects sociaux et économiques de l'histoire. La matière était séduisante, mais les documents rares, dispersés et difficiles à atteindre et à interpréter, dangereux à généraliser. Cette école nouvelle est pourtant arrivée à des résultats intéressants, bien qu'encore fragmentaires; l'étude capitale des problèmes démographiques en est encore à ses débuts. On n'avance que lentement, et déjà les derniers venus contestent les résultats considérés comme acquis par leurs prédécesseurs : on est sur un terrain mouvant, peu sûr, où les affirmations valables pour une région délimitée ou une brève époque ne peuvent être extrapolées sans les plus grands risques d'erreur. Les ouvrages de vulgarisation ont bientôt suivi, un peu hâtivement peut-être. Nous avons eu déjà l'occasion de signaler à plusieurs reprises des histoires générales où la prédominance était donnée au peuple lui-même, où l'on se souciait plus du costume du paysan, de ses outils agricoles, de son salaire et de ses dépenses que des campagnes militaires ou des traités de paix qui y mettaient fin. Cet aspect concret de l'histoirc a de quoi séduire le lecteur, qui aime à retrouver dans le passé l'étude des problèmes qui se posent à lui tous les jours. Il s'intéresse plus volontiers à ses propres ancêtres qu'aux puissants personnages qui ont présidé aux destinées des Etats. Il prend conscience de sa solidarité avec ceux qui l'ont précédé dans des tâches semblables à celles qu'il accomplit chaque jour.

Cela me paraît fort légitime, à condition de ne jamais oublier

(1) Jacques Lacour-Gayet, *Histoire du Commerce,* 5 vol. In-4° couronne, XXIII-376, 360, 551, 394 et 446 pages, 7.500 fr. (Editions Spid). Un sixième tome, à paraître, contiendra un index général.

que les questions sociales et économiques se posent toujours dans le cadre d'un état politique, dont les chefs exercent une action personnelle sur la marche des affaires, publiques ou privées. Il ne faudrait pas que la masse des sans-grade fît oublier l'action primordiale de ceux qui se sont révélés des chefs et ont, à ce titre, eu une action prépondérante.

Ces réserves faites, je suis tout prêt à reconnaître l'intérêt passionnant que présentent les études d'histoire économique et sociale. La récente *Histoire du Commerce* dirigée par M. Jacques Lacour-Gayet et due à une quinzaine de spécialistes, professeurs et praticiens, est une œuvre importante par sa masse, intéressante par son dessein. C'est la première fois qu'une étude aussi vaste est consacrée à l'histoire du commerce, dans le monde entier, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Œuvre historique incontestablement, comme l'attestent les bibliographies détaillées qui accompagnent chaque chapitre et qui citent des ouvrages en toutes langues; l'enquête a été vaste et l'ambition des auteurs a été de ne rien laisser dans l'ombre.

Le maître d'œuvre, M. Jacques Lacour-Gayet, qui vient de mourir prématurément, est bien connu. Fils de l'historien de Talleyrand, membre du conseil économique, administrateur de plusieurs grandes sociétés, économiste, il est surtout pour nous l'auteur des *Propos d'un libéral*. On sait ainsi qu'il est resté jusqu'à sa dernière heure le défenseur d'une doctrine qui a connu ses heures brillantes au siècle dernier, mais que les conditions politiques et économiques actuelles semblent bien avoir définitivement condamnée, et cela, pour des raisons différentes et sous des formes diverses sans doute, aussi bien dans les pays totalitaires que dans les états démocratiques. Sa pensée se reflète évidemment dans celle de ses collaborateurs, notamment lorsqu'on parvient à l'époque contemporaine. Dans la brillante introduction qui ouvre le premier tome, M. Jacques Lacour-Gayet n'hésite pas à écrire que « la production n'est que la servante obéissante de la consommation », ce que me paraît contredire le dirigisme économique actuel, sous toutes ses formes. Mais lui-même a bien vu que la réalité commerciale était loin de l'application des doctrines libérales, puisqu'il proclame que l'histoire du commerce « est, pour une grande part, l'histoire des entraves que la nature et l'homme n'ont cessé de lui imposer ». Et plus loin : « Tout en protestant, en toute occasion et dans les formes les plus solennelles, de leur désir d'aider et de protéger le commerce, les Etats l'ont toujours ou pressuré à leur profit, ou pratiquement contrarié. » M. Lacour-Gayet triomphe justement en faisant remarquer que toutes les réglementations n'ont jamais

empêché les marchés parallèles à côté des marchés officiels : c'est le triomphe de la vieille loi de l'offre et de la demande.

Le premier volume, pour l'historien professionnel, est le plus original. Intitulé *la Terre et les Hommes*, c'est un beau traité de géographie humaine, qui étudie les conditions physiques du commerce, les grandes routes terrestres, maritimes et aériennes, les moyens de transport, l'évolution de la classe commerçante à travers l'histoire et des formes d'exploitation depuis le commerce artisanal, jusqu'aux formes modernes à grande puissance, sans oublier le commerce d'Etat. Il y a là des études, à la fois techniques et historiques, du plus vif intérêt, qui replacent bien l'histoire générale du commerce dans les conditions économiques, politiques, sociologiques et même religieuses qui ont déterminé son évolution, ses crises, ses périodes de recul — tel le haut moyen âge — et ses périodes d'expansion et de prospérité.

Il est impossible, dans un trop bref article, d'aborder seulement les diverses parties de ces cinq gros volumes. Contentons-nous de signaler que l'histoire du commerce intérieur et extérieur de chaque pays, à chaque époque, est évoquée dans le cadre des événements politiques. Il est incontestable, par exemple, que les conquêtes de l'Islam en Méditerranée furent la cause essentielle de la crise commerciale de l'époque carolingienne et que celles des Turcs au XVe siècle ont en partie orienté le commerce international vers d'autres marchés et déterminé les grandes découvertes.

Ce gros ouvrage, qui se présente comme une ultime et sans doute vaine protestation contre l'étatisme et le dirigisme, se clôt sur une remarque indiscutable. Le commerce mondial qui, au XIXe siècle, a doublé de volume à peu près tous les vingt ans, est inférieur en 1949 à ce qu'il était en 1929 et à peine supérieur à celui de 1913. N'oublions cependant pas les deux guerres mondiales.

Puisque je me suis, exceptionnellement, aventuré sur le domaine économique, je signalerai deux ouvrages propres à compléter l'*Histoire du Commerce* de M. Lacour-Gayet. M. C.-J. Gignoux, qui a traité l'époque mercantiliste dans cet ouvrage collectif, vient de publier une histoire de *l'Industrie française* (2) et des doctrines économiques; retraçant l'évolution de notre industrie à travers les âges, M. C.-J. Gignoux a cherché à mettre en évidence ses « constantes » et la « vocation » particulière de la France au progrès technique et à l'industrialisation, conditions indispensables d'une forte armature économique.

De son côté, M. Shepard B. Clough, dans un ouvrage plus tech-

(2) C.-G. Gignoux, *L'Industrie française*, 1 vol. in-4° tellière illustré de 188 pages, 900 francs (Boivin).

nique et riche en statistiques diverses, a brossé l'*Histoire économique des Etats-Unis depuis la guerre de Sécession* (3), en mettant l'accent sur le prodigieux progrès économique réalisé en cent ans aux Etats-Unis grâce à la mécanisation de l'industrie, à l'expansion de l'agriculture, au développement du commerce extérieur et des organismes bancaires, à l'organisation interne des affaires.

Georges Mongrédien.

Mémoires de la Fédération des Sociétés historiques et archéologiques de Paris et de l'Ile-de-France, 1952, 2 vol. in-8° de 325 et 347 pages, illustr. hors texte (29, rue de Sévigné). — Il suffit de s'occuper d'une de ces sociétés savantes dont MM. Jacques Levron et Robert Laulan nous entretiennent régulièrement pour savoir les difficultés matérielles que présente la publication d'un Bulletin régulier dont les cotisations des sociétaires sont impuissantes à assurer les frais. Jadis, Paris et l'Ile-de-France étaient le siège de nombreuses sociétés historiques et archéologiques, attachées à l'histoire régionale ou locale, et où de patients chercheurs amassaient des trésors d'érudition, trop souvent méconnus. Ces bulletins ne paraissent plus ou sont devenus squelettiques. Une fédération, constituée en 1924 et présidée aujourd'hui par M. André Lesort, archiviste en chef honoraire de la Seine, groupe trente de ces sociétés. L'union fait la force, le centre national de la recherche scientifique aidant. La Fédération publie donc deux beaux volumes d'études diverses et en annonce deux autres. Il s'agit naturellement de travaux neufs, documentés à des sources inédites et illustrés de gravures précieuses. Nous signalerons comme particulièrement importantes les études de M. Jean Guébout sur *le Palais de la Cité, des origines à 1417*, encore inachevée, de M. Henri-Jean Martin sur *Guillaume Desprez, libraire de Pascal et de Port-Royal*, de M. Etienne Guillemot sur *le premier projet de Paris port de mer*, et enfin de M. Henry Légier-Desgranges, l'historien de l'Hôpital Général, sur *les Massacres de septembre à la Salpêtrière*. On ne peut que se réjouir de voir reprendre, sous une forme nouvelle, une tradition historique ancienne et fâcheusement interrompue. — G. M.

Histoire générale de Paris. — *Comptes du Domaine de la ville de Paris*, t. I (1424-1457), 1 vol. gr. in-4° de XXXII-1055 p. (1948). — *Registres des délibérations du Bureau de la Ville de Paris*, t. XVI, 2 vol. gr. in-4° de 616 p. (1927-1948) ; t. XVII, 1 vol. gr. in-4° de XXXV-491 p. (1952) (Imprimerie nationale). — La grande *Histoire générale de Paris*, publiée sous les auspices de la municipalité depuis 1867, contient des travaux aussi divers que *la Bastille* de Fernand Bournon, *Etienne Marcel* de Perrens, la *Topographie du vieux Paris*, *l'Epitaphier du vieux Paris*. Une équipe d'archivistes avait commencé en 1883 la publication des délibérations du bureau de la ville depuis 1499. Quatorze gros volumes avaient paru jusqu'en 1908, menant le dépouillement jusqu'à l'année 1610. Deux volumes, publiés en 1921 et 1927, le portèrent jusqu'en 1614. Puis ce fut une période de longue léthargie. C'est grâce à l'obstination de M. Jean de La Monneraye, conservateur de la riche bibliothèque historique de la ville de Paris, que cette belle publication reprit vie. Depuis la guerre, deux volumes ont paru (1614-1620), auxquels s'ajoute le premier des Comptes du Domaine (1424-1457). Ces publications font le plus grand honneur à la municipalité parisienne, qui en fait les frais et qui a compris l'importance historique des délibérations de ses ancêtres. Souhaitons que la cadence actuelle se maintienne. Confiés à des archivistes éprouvés, ces volumes, qu'on consultera plus qu'on ne les lira de bout en bout, sont enrichis de notes et de tables qui en facilitent l'accès aux chercheurs. Toute l'histoire de la municipalité parisienne est enclose

(3) Shepard B. Clough, *Histoire économique des Etats-Unis depuis la guerre de Sécession*, 1 vol. in-8° de VIII-201 p., 800 fr. (Presses universitaires de France).

dans ces textes inédits lentement mais sûrement arrachés au sommeil des archives nationales. — G. M.

La vie et les mœurs du bon roi René, par *Jacques Levron*, 1 vol. in-8°, 287 p. (Amiot-Dumont). — Les amateurs d'histoire savent tous que notre collaborateur Jacques Levron est archiviste de l'Anjou, province à laquelle il a consacré de nombreux travaux. Il a eu cette fois la coquetterie de ne pas étaler ses références d'archives, mais il suffit de le lire pour que les documents apparaissent en filigrane à chaque page. Il s'est montré justement sévère pour l'homme politique qui a manqué toutes ses entreprises, notamment sur Naples et dont Louis XI, le matois, n'a fait qu'une bouchée, réunissant son Anjou au domaine de la Couronne. Mais M. Jacques Levron s'étend longuement sur l'œuvre d'administrateur du roi René, sur sa cour, les fêtes brillantes qui s'y donnaient, les tournois et pas d'armes dont raffolait ce chevalier du moyen âge expirant. Il s'appesantit surtout sur son œuvre d'écrivain, d'artiste et de mécène et n'a pas de mal à déceler un fin artiste, un amateur éclairé dans le souverain d'Anjou, de Lorraine et de Provence. C'est donc une biographie très complète, dont tous les événements sont passés au crible de la critique historique, de ce grand féodal, éminemment représentatif de son temps, que nous offre M. Jacques Levron. Un style imagé et pailleté d'archaïsmes donne une saveur particulière au récit. — G. M.

L'étrange destin de Jacques Cœur, par *Gérard Heim*, 1 vol. in-16 de 267 p. (390 fr.) (H. Mauger, Nîmes). — Appuyé sur une bonne bibliographie, c'est un chaleureux plaidoyer que nous offre M. Gérard Heim en faveur du célèbre argentier de Charles VII, vilainement abandonné par son maître à qui il rendit cependant d'éminents services, d'ordre financier et diplomatique. L'examen de son procès prouve à l'évidence qu'il a été mené, au gré de ses ennemis, avec une indigne partialité et qu'on voulait à tout prix une condamnation. M. Gérard Heim révise ce procès et dénonce l'erreur judiciaire, hélas volontaire. Le livre se lit agréablement et nous offre une image valable de la vie au XVe siècle. — G. M.

La Mère Angélique et saint François de Sales, 1618-1626, par *Louis Cognet*, 1 vol. in-16 de 277 p., 550 fr. (Flammarion). — Voici le deuxième volume, qui fait suite à *la Réforme de Port-Royal*, de la grande biographie que M. Louis Cognet consacre à la célèbre abbesse et qui aura quatre volumes. L'époque étudiée ici correspond à la réforme des abbayes de Maubuisson et du Lys par celle qui avait déjà réformé Port-Royal et dont l'ambition secrète, qu'elle ne put jamais réaliser, était d'entrer comme simple novice à la Visitation de Mme de Chantal. C'est aussi l'époque où la Mère Angélique eut comme directeur de conscience saint François de Sales. M. Louis Cognet montre que son influence sur la Mère a été beaucoup plus profonde qu'on ne l'a dit. Saint-Cyran a éclipsé François de Sales dans l'histoire de Port-Royal. Cette ample biographie, qui utilise tous les travaux récents et apporte du neuf sur bien des points, en rectifiant bon nombre d'erreurs, est aussi une étude psychologique très fine, qui met en valeur la puissance de séduction de la Mère Angélique, trop négligée au profit de son indomptable volonté. — G. M.

Bonneval Pacha, pacha à trois queues, par *Septime Gorceix*, 1 vol. in-16, v-241 p., 450 fr. (Plon). — C'est une extraordinaire vie d'aventurier d'un colonel français, passé au service de l'empereur d'Allemagne, puis, à la suite d'une mauvaise affaire avec le prince Eugène, au service des Turcs, où la faveur du Sultan fit de lui un grand chef des Bombardiers, puis un pacha à trois queues. Bonneval mourut à Constantinople en 1747. Ses aventures étonnantes ne furent longtemps connues que par des mémoires apocryphes et mensongers. M. Septime Gorceix a demandé aux archives privées de la famille et à celles du Ministère des Affaires étrangères les éléments d'une biographie exacte de ce personnage secondaire, mais curieux et haut en couleur, digne contemporain de Casanova. — G. M.

Une ville à l'époque romantique : Toulouse, par *Jean Fourcassié*, 1 vol. in-16 de II-310 p., 570 fr. (Plon). — Ce n'est pas ici une histoire doctrinale visant à offrir une étude exhaustive, mais une aimable évocation de la vie à Toulouse, en 1830, alors que la ville ne dépasse pas 60.000 habitants. Grâce aux chroniqueurs et surtout ... presse locale de l'époque, M. Jean Fourcassié a surtout voulu restituer l'atmosphère de cette cité

provinciale, repliée sur elle-même, assez semblable encore à ce qu'elle devait être sous Louis XIV. Le spectacle de la rue, la société toulousaine, ses préoccupations économiques, politiques, artistiques et littéraires, tout cela est évoqué avec grâce et précision et, loin de tout pédantisme, constitue un tableau d'ensemble vivant et valable. — G. M.

La Russie de Pierre le Grand, par *Constantin de Grünwald*, 1 vol. in-8°, de 303 p., 575 fr. (Hachette). — M. Constantin de Grünwald, qui est un spécialiste de l'histoire russe et qui, parlant la langue, a eu accès aux sources nationales, nous donne une étude très solide sur le tsar qui a fait de la Russie, avant lui puissance à demi asiatique, à demi byzantine, une grande puissance occidentale, un état moderne. La grande ambassade en Occident à laquelle il participa lui ouvrit les yeux. L'exemple d'Amsterdam et de Venise est à l'origine de la création de Saint-Pétersbourg. Décidé à ouvrir « une fenêtre sur la Baltique », Pierre le Grand s'engagea dans cette longue guerre contre la Suède qui le mena, après des revers cruels, à la victoire de Poltava. M. Constantin de Grünwald analyse son œuvre de souverain : création de l'armée, de la marine, impulsion donnée au commerce extérieur, liquidation des boyards et institution d'une nouvelle classe dirigeante, convertie à ses conceptions. Un tableau vivant de l'empire russe. — G. M.

Mémoires de Catherine II, publiés par *Mme Dominique Maroger*, introduction de Pierre Audiat, 1 vol. in-8°, 303 p., 600 fr. (Hachette). — Voici la première édition complète de ces mémoires publiée en France, d'après les différentes versions des manuscrits. Ecrits directement en français, ils révèlent en l'amie de Voltaire et de Diderot un excellent écrivain en notre langue. Ces mémoires s'arrêtent malheureusement à la trentième année de la tsarine, à l'heure de la grande explication avec la tsarine Elisabeth, au moment où Catherine est à la veille de sa perte et redresse la situation. Ils sont fort intéressants cependant pour les années de formation de la souveraine. — G. M.

Livres reçus. — Collection « Que sais-je ? » : Ambroise Jobert, *Histoire de la Pologne*; Jules Bloch, *Les Tsiganes*; François Weymuller, *Histoire du Mexique* (Presses universitaires de France).

La route des sommets, par *Daniel Barlone* (Monte-Carlo, Regain, 1953, in-12, 267 p., 650 fr.). — De mai 1941 à août 1943, l'auteur occupa à Londres un poste de confiance dans l'entourage immédiat du général de Gaulle. Ses notes journalières pendant cette période constituent la partie principale de ce livre. On y saisit sur le vif les réactions provoquées dans ce milieu par les événements, les bobards qui y circulaient parfois, les préjugés, les malentendus, les illusions, les dissensions, et, par-dessus tout, l'admiration presque idolâtrique et le dévouement de quelques-uns des membres de cet état-major pour leur chef. — G. L.

La diplomatie américaine, 1900-1950, par *George F. Kennan*, trad. par H. Claireau (Calmann-Lévy, 1952, in-8, XLV-211 p., 540 fr.). — Cette suite de conférences et d'articles tend, par l'analyse des erreurs passées, à justifier et à préconiser une politique américaine réaliste, s'opposant aux méthodes « juridico-moralistes ». Dans une lumineuse préface, Raymond Aron définit cette politique comme une « attitude machiavélienne modérée qui s'appuierait sur l'expérience ». Vis-à-vis de l'U.R.S.S., elle se traduirait, non par l'offensive et par la guerre, mais par le *containment*. Très antérieur à la mort de Staline et aux événements actuels, ce remarquable exposé en acquiert un intérêt tout particulier. — G. L.

La Pologne de Pilsudski (1926-1935), par *Jules Laroche* (Flammarion, 1953, in-12, 233 p., 600 fr.). — Ambassadeur de France à Varsovie, M. Laroche arriva dans cette capitale quelques semaines avant le coup d'Etat de Pilsudski; il en partit le lendemain des funérailles du Maréchal. Ces neuf années furent marquées par le refroidissement des relations franco-polonaises et par le rapprochement polono-allemand, évolution que provoquèrent à la fois un souci excessif de prestige du Gouvernement polonais et sa méfiance à l'égard de la France. Elles furent remplies par d'interminables discussions sur les pactes. Si ces discussions, dont on trouvera ici une relation très précise, nous paraissent oiseuses et presque byzantines maintenant que la suite des événements en a montré la vanité, les souvenirs de l'ancien ambassadeur nous offrent en revanche un tableau vivant de la Pologne d'entre les deux guerres mondiales. Ils rejoignent ainsi et complètent heureusement ceux qu'a

publiés le successeur de M. Laroche, *L'agression allemande contre la Pologne*, de M. Léon Noël. — G. L.

Journal (1933-1939), par le Comte *Jean Szembek*, trad. par J. Rzewuska et T. Zaleski (Plon, 1952, in-8, XI-504 p.). — Notes journalières résumant les conversations que le sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères de Pologne avait avec les dirigeants de son pays (Pilsudski, Beck), les ambassadeurs, les étrangers de passage (Pétain, Laval, Yvon Delbos, Ribbentrop, etc.). En dépit d'importantes lacunes, ce journal, qui recoupe les ouvrages de nos ambassadeurs Laroche et Noël, constitue, pour les historiens, un document d'une véracité incontestable et d'une valeur exceptionnelle, non seulement sur l'évolution de la politique polonaise à la veille de la deuxième guerre mondiale, mais sur la politique de tous les Etats européens, vue de l'excellent observatoire qu'était alors Varsovie. — G. L.

La défense de la paix (1936-1940), par *Georges Bonnet* (Genève, Editions du Cheval ailé, 1946-48, et Plon, 1953, 2 vol. in-12 de 390 et 434 p., avec 8 illustr., chacun : 600 fr.). — Le premier volume est consacré aux années 1937 et 1938. Ambassadeur à Washington pendant les premiers mois de 1937, ministre des finances dans le Cabinet Chautemps, l'auteur devient en janvier 1938 ministre des Affaires étrangères dans le Cabinet Daladier. A ce titre, il est appelé à diriger notre politique étrangère au cours de la crise tchécoslovaque qui aboutit à Munich. L'exposé précis et lumineux qu'il en fait dans ce volume et les nombreux documents qu'il cite paraissent de nature à mettre le point final aux discussions sur Munich. Non moins précis et non moins convaincant est le second volume qui montre les efforts incessants du Ministre français pour tenter d'écarter la guerre menaçante. Il établit nettement les responsabilités du gouvernement polonais. En attendant la publication complète des documents diplomatiques des divers pays, ce plaidoyer, qui reste toujours objectif, peut être considéré comme l'ouvrage capital sur les origines de la guerre. — G. L.

Aux côtés du maréchal Pétain, par le vice-amiral *Fernet* (Plon, 1953, in-12, II-309 p., 660 fr.). — Ces notes sur le gouvernement de Vichy, surtout pendant la période 1940-41, sur le projet de Constitution que Pétain fit élaborer, sur cet organisme presque mort-né que fut le Conseil National, sur la psychologie de Pétain, de Darlan et de leur entourage, ont valu à ce livre une menace d'instruction judiciaire. On ne voit vraiment pas ce qui, dans ces souvenirs, quelque jugement qu'on porte sur les opinions de l'auteur, pourrait justifier l'ouverture d'une telle information. Ce n'est nullement, à proprement parler, une apologie systématique, mais un témoignage, une tentative d'explication de ces deux hommes, tentative qui n'est certes pas inutile quand il s'agit d'hommes aussi secrets. On peut même se demander si, dans la partie la plus neuve de ce livre, l'auteur a tellement bien servi la mémoire de Pétain en vantant son machiavélisme et en lui attribuant l'initiative de l'entrevue de Montoire, affirmation qui, d'ailleurs, paraît, à première vue, assez aventurée. — G. L.

Mémoires, par *Fr. von Papen* (Flammarion, 1953, in-8, 323 p., 650 fr.). — « Herr von Papen » voudrait faire croire qu'il a, toute sa vie, travaillé pour la paix, voire même pour le triomphe de l'amitié germano-française, et que, pas un instant, il n'a cessé de travailler contre Hitler. Sans doute jugera-t-on, à la lecture de son livre, qu'il exagère quelque peu et que ce prétendu adversaire de tout compromis avec le totalitarisme a bien souvent cédé à la tentation du compromis. Discrets à l'excès sur son activité à Ankara pendant la dernière guerre, ses *Mémoires* sont, au contraire, abondants en détails sur son rôle politique en Allemagne entre les deux guerres mondiales, sur l'ascension de Hitler et sur l'Anschluss. De ce point de vue, ce témoignage, quoique discutable, ne peut manquer d'intéresser vivement les historiens de cette période. — G. L.

Moscou sous Lénine, par *A. Rosmer* (P. Horay, 1953, in-12, 316 p., 600 fr.). — Ces souvenirs sur les débuts de la IIIe Internationale au cours des années 1920 à 1924 et, plus particulièrement, sur les dirigeants soviétiques, écrits par un Français qui fut à Moscou leur collaborateur et qui est resté fidèle au souvenir de Lénine, sont d'une lecture plutôt ardue pour qui n'est pas familier avec les conflits, les oppositions de méthodes et même les simples nuances qui divisèrent

alors les communistes. Mais ils n'apportent pas seulement des précisions historiques sur les hommes et sur les faits. Ils expliquent, dans une large mesure, les événements ultérieurs et même, quoique rédigés avant 1952, ceux qui se sont produits depuis la mort de Staline. — G. L.

Le drame de l'indépendance indienne, par le *R. P. Yvon*, capucin (Flammarion, 1952, 364 p., 580 fr.). — Si l'Inde doit beaucoup aux Anglais, ceux-ci y ont, par orgueil et par égoïsme, commis tant de fautes, ils y ont laissé les populations dans une telle misère matérielle et morale, qu'ils ont mérité d'en être évincés. Ne l'ont-ils pas été trop tôt, avant que l'Inde fût capable de se gouverner elle-même? et, faute d'en être capable, l'Inde n'est-elle pas condamnée à devenir la proie du communisme?... Telles sont les questions auxquelles répond, dans le sens que l'on devine, ce missionnaire, qui est, on le sait, un infatigable voyageur. Même si le détail de sa documentation est discutable, sa démonstration n'en est pas moins écrasante. Parmi les causes de ce grand drame, celle à laquelle il attribue l'influence principale est l'hindouisme, religion qui, dit-il, « étouffe la personnalité et le caractère et tue la conscience du peuple ». Seul, le christianisme serait donc capable de sauver l'Inde. Mais il n'a pas réussi, jusqu'à ce jour, à atteindre les masses. N'est-ce pas, demande en terminant l'auteur (dont le livre a reçu l'*imprimatur*) parce que ses missionnaires se sont trop longtemps refusés à « s'indianiser », ou, si la formule effraie, à reprendre la « méthode apostolique », en « adaptant leur apostolat » à la tradition et aux besoins particuliers de l'Inde?... — G. L.

INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES

L'ENVERS D'UN PRELAT BIENFAISANT. — Le charmant André Hallays, dans son volume *Avignon et le Comtat Venaissin*, paru en 1911 dans la collection des *Villes d'art célèbres*, écrivait que l'évêque d'Inguimbert, fondateur à Carpentras du magnifique Hôtel-Dieu et de la bibliothèque Inguimbertine, qui avait rapporté d'Italie le goût des beaux arts et l'amour des livres, « se rendit populaire par sa bonté, son esprit, sa tolérance et la simplicité toute monastique de ses mœurs ».

C'est un personnage bien différent, plus compliqué et plus curieux, que révèle la biographie présentée à la société savante locale, « le Nombre d'Or », par M. Robert Caillet, conservateur honoraire de l'Inguimbertine, car l'auteur a puisé sa documentation aux archives communales, notariales et hospitalières de Carpentras, ainsi qu'aux dépôts d'Aix-en-Provence, du Vatican, de Florence et de l'Académie dei Lincei (1), et l'on ne saurait mettre en doute ses jugements appuyés sur d'irrécusables témoignages.

Dom Malachie d'Inguimbert n'était pas, ce qu'on est tenté d'imaginer d'après André Hallays, un prélat patricien héritier de larges revenus, bénin et sceptique, tenant commerce de bel esprit dans son imposant palais épiscopal inspiré du palais Farnèse.

(1) *Un prélat bibliophile et philanthrope, Mgr d'Inguimbert* (1683-1757), Lyon, Audin, 1953.

C'était un moine en proie aux maladies (on parlait d'épilepsie) exalté, ombrageux, inquiet et même instable, tiraillé entre des tendances contraires, absolu, irritable, pugnace et caustique, dont la popularité ne commença à Carpentras que longtemps après sa mort, quand on eut un peu oublié ce qu'avait été le personnage, pour ne plus considérer que l'œuvre durable de ses dernières années.

Il appartenait à une famille noble mais nombreuse et pauvre de Carpentras, et fut talonné pendant la première partie de son existence par les soucis d'argent. Ayant commencé ses études chez les Dominicains de sa ville natale, il les poursuivit à Aix et à Paris où il se trouva mêlé aux querelles théologiques du temps. Supportant mal les attaques, il se découragea, versa dans les dispositions d'esprit du persécuté, et dégoûté de ses démêlés avec les clercs décida d'aller prêcher les sauvages. Cette première manifestation dans sa biographie de ses contradictions internes n'eut rien d'une velléité, car il gagna effectivement La Rochelle pour s'embarquer. La maladie le ramena à Paris où il passa deux ans, et l'obligea à regagner Carpentras, nanti d'un sérieux bagage théologique mais léger d'espérances.

Une petite affaire de famille de caractère religieux qu'on le chargea de plaider à Rome exerça sur sa destinée une influence déterminante. Parti pour une courte mission, il resta vingt-quatre ans en Italie, occupant des emplois très divers, généralement insatisfait, sollicité tour à tour par le goût des austérités et de la solitude, au point de quitter les Dominicains pour la Trappe, et l'attrait des controverses brillantes et des succès mondains, se donnant, se reprenant, décevant ses protecteurs et ses amis par ses voltes soudaines, son caractère souvent acrimonieux, mais s'imposant à l'estime des meilleurs par son savoir et la rigueur de ses mœurs.

Il trouva enfin sa voie en devenant le protégé, successivement, de deux des cardinaux dans la société desquels vivait ce Trappiste en rupture de cellule, le cardinal Albani, qui lui confia, puis lui retira la rédaction de la biographie de son oncle Clément XI, et le cardinal Corsini, dont il devint le bibliothécaire privé et le confesseur. Celui-ci, élu pape sous le nom de Clément XII, le combla de bénéfices tant en Italie qu'en France, et ne pouvant le conserver auprès de lui pour des raisons demeurées obscures, nomma son ami très cher au diocèse de Carpentras où il lui continua sa faveur, et non sans mérite, en raison des plaintes qui affluaient à Rome de toutes parts, contre le nouveau pasteur.

L'épiscopat de dom Malachie d'Inguimbert fut en effet, et pen-

dant près d'un quart de siècle (1735-1757) une lutte permanente et fort âpre à peu près contre tous. Il entendait, nous dit son biographe, mettre en pratique dès son arrivée sa conception des devoirs épiscopaux dans une ville qui, pour être la capitale d'une possession du Saint-Siège, ne ressemblait pas à la Genève de Calvin (2), retrancher sur la magnificence de ses prédécesseurs, régler l'administration de sa maison et de ses revenus conformément aux canons de l'Eglise, rendre la justice avec un esprit chrétien, réprimer avec force les vices scandaleux, prêcher le plus souvent possible, multiplier les visites pastorales, approcher les malades et les pauvres honteux, épurer les mœurs des ecclésiastiques, etc.

Il faut bien dire que ce programme de réformes était d'une présomptueuse témérité, dans l'état où se trouvait son évêché, et la conception d'un moine absolu qui n'avait pas le sens du possible. Son application rigide lui valut l'animosité générale : celle des ordres religieux, du chapitre, du recteur apostolique représentant du souverain pontife dans le Comtat, et même celle des Juifs et de sa propre famille.

Effrayé de l'influence croissante des Jésuites dans l'enseignement, la prédication, la direction des consciences, et offusqué de leur indépendance irrespectueuse à l'égard de l'évêché, il les frappa d'interdit. Ceux-ci ripostèrent par une accusation d'hérésie, peu faite pour émouvoir la cour de Rome qui répondit : « ...il a vécu si longtemps à Rome et y a fait connaître si bien ses sentiments que je ne saurais douter de sa doctrine; je n'en dis pas de même de ses autres qualités épiscopales; il n'a certainement guère de modération ni de douceur, ce qui lui attire fort peu d'amour et de considération de la part de son clergé et de son peuple... »

Il tenta de réformer les mœurs des Bernardines, des Visitandines et des Ursulines, qui, comme toutes les autres religieuses de Carpentras, sauf les Carmélites, prenaient pour confesseurs des Jésuites. Ces dames avaient à Rome de puissants protecteurs dans la personne des cardinaux Ottoboni et Tencin : l'échec fut total. Les Ursulines, dont le couvent voisinait avec l'évêché, qui respectaient peu la clôture et se passionnaient pour les jeux de hasard plus que pour la prière, résistèrent victorieusement aussi à leur évêque.

(2) La liberté des amours était grande en Avignon et alentour, sous les papes, même et surtout sous le gouvernement de leurs légats ou vice-légats. Rabelais déjà ne dit-il pas que Pantagruel « vint en Avignon où il ne fut trois jours qu'il ne devint amoureux, car les femmes y jouent volontiers du serrecropyère parce que c'est terre papale » (Pantagruel, VI).

La lutte devait revêtir un caractère plus violent avec le chapitre vainement rappelé au respect de ses devoirs, et dont l'opposition était dirigée par deux parents de l'évêque. Il taxait à Rome son pasteur de dureté, d'avarice et de violence. Plus tard, il accusait celui-ci d'être « la source de tous les maux, l'auteur de toutes les calamités, l'objet de l'anathème public ». D'Inguimbert répliqua par un tableau pittoresque et cinglant des mœurs de ses chanoines s'injuriant et se battant dans la sacristie de Saint-Siffrein, et accusa crûment le capistol de passer son temps à faire l'amour « du matin au soir, comme pendant la nuit » (ce qui était évidemment entaché d'exagération). En revanche, s'il montait en chaire, lui évêque, on insinuait qu'il le faisait moins pour déclamer contre le vice que pour désigner les vicieux : la chaire était le théâtre de sa passion, il ne ménageait ni la matière, ni les personnes.

Chef spirituel du diocèse, il y exerçait aussi le pouvoir temporel, et comme seigneur du Comtat, était bénéficiaire des impôts et taxes qu'il établissait selon son bon plaisir, mais surtout les faisait percevoir par des fermiers, plus ou moins avides, source de conflits avec la municipalité et ses consuls. Ce genre particulier de démêlés lui valut ces conseils apaisants du cardinal Nérée Corsini, neveu du pape : « Je vous prie de ramener par la douceur des cœurs que peut-être par votre vivacité vous avez perdus, quoiqu'ils devraient vous être acquis par le ministère auquel le bon Dieu par le Saint-Siège vous a conduit. »

D'Inguimbert entra en lutte contre la loge maçonnique Saint-Jean de la Persévérance qui avait essaimé d'Avignon à Carpentras, où son propre parent, le marquis d'Allemand, l'avait installée. Sa mère elle-même, indigente — et à vrai dire notoirement extravagante — se dressa contre lui, l'accusant à quatre-vingts ans, de la laisser sans pain et sans chaussures alors qu'il jouissait d'un revenu de 50.000 livres.

Cependant, à travers cette vie orageuse, d'Inguimbert partiellement paralysé depuis 1745, frappé d'une seconde attaque et de cécité en 1747, poursuivait la réalisation de ses grands desseins, comme une revanche d'outre-tombe : la fondation de l'Inguimbertine et de l'Hôtel-Dieu, qui devaient assurer sa popularité posthume.

C'est sans doute, au pied de sa médiocre statue, cette mauvaise inscription, qui a induit André Hallays à vanter sa bonté, son esprit et sa tolérance :

Ses libérales mains
ont laissé dans Vaucluse (sic)

Le pauvre sans besoin
L'ignorant sans excuse.

Il faut se méfier de ce que veut nous faire accroire l'épigraphie...

Robert Laulan.

NATURE

L'AUTRE ELEMENT. — Ces mois d'été, maintenant abolis, ont rappelé à beaucoup d'entre nous, qui l'avaient peut-être oublié, le chemin de leur lointain, bien lointain berceau, la Mer. Monde mouvant et toujours recommencé, suivant l'expression du poète, univers à part qui occupe de notre planète la majeure partie, et d'où toute vie, y compris la nôtre, à nous les humains, est issue. « Notre planète porte un nom usurpé. Elle devrait s'appeler la planète « Océan ». Car les Mers en possèdent les sept dixièmes. Les terres ne constituent que des archipels », écrit très justement M. Jean Feuga au seuil d'un bel ouvrage récemment sorti des presses de la librairie Flammarion, et qui porte pour titre ce simple mot, mais prestigieux : *La Mer* (1). Car il n'en est guère en effet de plus prestigieux, de plus riche en évocation et en substance, que celui-là. Inépuisable réservoir où la Vie, après y être née, se perpétue, se renouvelle inlassablement; milieu primordial vers lequel, tous tant que nous sommes, nous nous sentons invinciblement attirés, la Mer offrira toujours à notre curiosité, à notre émerveillement, une matière inépuisable. Naturalistes, poètes, artistes, penseurs, y trouvent sans cesse de quoi apprendre, de quoi rêver. Mais ce n'est pas seulement sous l'angle de l'esprit qu'elle représente un carrefour; elle est aussi, du point de vue matériel, la seule route ouverte pour relier entre eux tous les horizons, et rattacher l'un à l'autre les maigres continents où se pressent les humains exilés. Je dis : la seule route, la route naturelle et sûre, car les chemins de l'air resteront toujours, quoi qu'on veuille et quoi qu'on fasse, un défi de la pesanteur à ce support précaire que constitue le fluide aérien. La preuve, hélas, nous en est trop souvent administrée. Oui, la Mer reste, sous toutes les formes et dans tous les domaines la chose sans cesse nouvelle et vierge; on la peindra cent fois, mille fois, on lui consacrera cent ou mille ouvrages sans se répéter jamais. Je songeais à cette vérité en tournant les pages de ce livre de *La Mer*

(1) *La Mer* (Librairie Flammarion, Paris).

dont j'ai cité les premières lignes. Pour élever ce monument à la gloire de notre creuset commun, un seul ouvrier n'eût pas suffi; les aspects qu'il offre à nos regards, à notre étude comme à notre méditation, sont trop multiples. C'est donc un groupe de spécialistes qui a dû assumer cette tâche. Notons tout de suite leurs noms : V. Romanesky, Claude Francis-Bœuf, Jacques Bourcart, P. Bohé, J.-Y. Cousteau, Jean Feuga, M. Guierre, J. Peytel.

Quant à la disposition même de l'ouvrage, elle m'a semblé rompre avec l'ordre couramment suivi dans les livre de Nature : celui-ci nous décrit d'emblée une Mer soumise à la conquête de l'Homme, adaptée à ses besoins : machines à naviguer en surface et en profondeur : navires, scaphandres, sous-marins, batyscaphes, engins et méthodes de pêche, signalisation des côtes et des écueils, phares, ports. Cette lente possession nous est minutieusement décrite, nous en suivons pas à pas les étapes. Jusqu'au seuil toutefois où la Nature même se charge de l'arrêter. Alors nous assistons à ce qui échappe à notre empire, à la Mer des origines, à ses abîmes inviolés, à sa faune, à sa flore, en un mot, à tout ce que nous, humains, avons pu soupçonner d'elle, sans en être maîtres. Car si la Mer nous a livré son aspect temporel et saisissable, elle nous refuse et sans doute nous refusera toujours une face éternelle qui est fonction de la Nature même. Et c'est le sentiment de notre petitesse, de notre impuissance devant une telle grandeur, qui engendre le puissant intérêt de toute cette seconde partie de l'ouvrage. Chacun des chapitres dont elle est faite, ceux, par exemple, qui s'intitulent *La Vie en pleine eau*, *La Vie sur les fonds marins*, pourrait facilement, et sans que le sujet fût épuisé, fournir la matière d'un volume séparé.

Par son fond et sa forme, par la riche substance d'un texte que relèvent de très belles photographies en couleurs, cet ouvrage mérite vraiment une place de choix dans les archives des fervents de la Nature.

o

En même temps que cet hommage à notre mère nourricière, d'autres me parvenaient, moins imposants sans doute par leurs proportions, mais qui méritent cependant de figurer ici, car ils traitent du même sujet. *Par le détroit de Bering*, de Gontran de Poncins (2) nous emmène au nord de l'Amérique, entre la Sibérie

(2) *Par le détroit de Bering*, par Gontran de Poncins (Librairie Stock, Paris.

et l'Alaska. Un détroit les sépare, le détroit de Bering. Parti de Coppermine dans l'océan Glacial, et contournant l'Alaska par le détroit, l'auteur est allé aboutir à Vancouver en Colombie britannique. Il était accompagné de deux trappeurs du Grand Nord, fatigués de leur métier, de la femme de l'un d'eux et de leur enfant, en tout cinq personnes. Huit mille cinq cents kilomètres en cinquante-sept jours, à bord d'un esquif peu confortable. Mais M. de Poncins n'essaie point de nous payer de mots. « Le lecteur verra que ce voyage que nous entreprenions devait être moins héroïque qu'absurde », écrit-il. Soit. Il n'en reste pas moins que le récit de ce périple, tout absurde soit-il, est fort attachant, fort mouvementé, fort instructif. M. de Poncins nous conte, sans morgue aucune, ce qu'il a fait, ce qu'il a vu, hommes et choses : les baleines, les moustiques sur la glace, les phoques attirés par la vibration des moteurs; cette pauvre hermine tuée presque à bout portant parce qu'elle n'avait jamais vu de fusil! Pour les oiseaux, leur familiarité dans ces parages est incroyable... et charmante, notamment ce volatile appelé par les Anglais *whale-bird*, qui accompagne en troupes énormes les baleines. Quant aux baleines mêmes, on nous décrit l'étal des îles Aléoutiennes où elles sont amenées, dépecées, le tout à main d'homme encore, alors qu'ailleurs c'est la machine qui s'en charge, de véritables usines flottantes qui exploitent le monstre sur place et le coupent en petits morceaux à l'usage de cet autre monstre : l'Homme.

Livre d'action mais aussi d'observation, plein d'anecdotes et de remarques qui en font un cordial pour nos estomacs blasés.

●

Terminons cette chronique marine par un animal quelque peu nouveau qu'on peut rencontrer à l'heure présente dans les profondeurs pélagiques, un enfant prodigue plutôt, encore tout interdit de revenir au bercail. Je veux dire l'être humain, exilé de ce milieu natal qu'il connut voilà bien des millénaires sous les espèces des premiers êtres vivants, et dont les lois implacables de l'évolution l'ont fâcheusement exilé. Il en garde la nostalgie, et servi par son imagination fertile, s'ingénie à y rentrer. La plongée sous-marine, libérée de la servitude des premiers scaphandres, lui permet de parcourir en profondeur ce paradis perdu. Oh! profondeur très relative, très modeste, mais qui cependant ouvre aux initiés des horizons riches de promesses.

Parmi les pionniers de ce sport figure M. Philippe Diolé; il fut

un des premiers à en décrire les émotions, les joies, les risques aussi. Nous n'avons pas oublié son *Aventure sous-marine* ni ses *Promenades d'archéologie sous-marine.* Son nouvel ouvrage, récemment paru : *Les Portes de la Mer*, nous fait faire le tour de la Sicile, mais en fonction de la nouvelle condition dévolue à l'être humain, c'est--à-dire *sous l'eau.* On se demandera peut-être en quoi les profondeurs de la mer sicilienne diffèrent de celles d'une autre région pélagique. M. Diolé reconnaît lui-même qu'elles n'ont rien qui leur soit spécifique : mêmes squelettes de nefs naufragées, mêmes cimetières d'amphores, mêmes vestiges d'art et d'industrie que partout ailleurs. Mais ce qui leur donne leur visage particulier, c'est l'Histoire qui les habille, si l'on peut dire, et qui s'est lentement incrustée sur elles, comme une vase. Cette mer sicilienne, cette mer-témoin, riche de son éternité, l'auteur nous la décrit en fonction du relatif, du transitoire qui la borde. Le roi de Sicile, Frédéric II, sert de repoussoir au poulpe familier que M. Diolé nous présente ; les épaves du détroit de Messine répondent aux ruines terrestres, et le plongeur, le poète et l'historien ne forment ici qu'un même complexe. Ces *Portes de la Mer* (3) nous instruisent en même temps qu'elles nous donnent à songer. Car, ainsi que l'écrit très justement l'auteur, « nous ne savons pas encore si l'homme est l'être d'une seule planète, mais nous sommes sûrs désormais qu'il n'est pas l'être d'un seul élément ».

Marcel Roland.

Dix mètres sous la mer, par *Bernard Gorsky* (Collection Durel, librairie Plon, Paris). — Je signale cette réédition parce qu'elle est augmentée de plusieurs chapitres traitant de la chasse aux gros poissons et de l'archéologie sous-marine. L'auteur a figuré l'un des premiers dans la phalange, déjà nombreuse, des explorateurs et amoureux de la profondeur océanique. Il n'utilise point, ou très peu, les appareils respiratoires autonomes ; c'est un plongeur. Sans doute descend-il moins bas dans l'eau, mais ses mouvements, sa vision, n'en sont que plus libres, et son tir plus précis. Et sa nage l'identifie davantage aux habitants de ce monde où l'être humain, pareil à l'enfant prodigue, effectue une timide rentrée. Gorsky comptera parmi les pionniers qui nous auront réappris le chemin de notre lointain berceau. — M. R.

Les disparus du pôle, par *Robert Delacroix* (Editions Denoël, Paris). C'est du pôle Nord qu'il s'agit. Nombreux furent ceux qui tentèrent au cours des âges d'atteindre ce point magique, cuirassé de glace et défendu par une mer à peu près interdite. John Franklin, perdu avec ses deux navires, l'*Erebus* et le *Terror*, et tous ses compagnons ; l'aéronaute Andrée, parti en 1897 et dont on ne retrouva le corps et les reliques que trente-trois ans plus tard. D'autres héros malheureux, mais qui ne sont pas morts en vain, ayant ouvert la route à leurs successeurs. Pacifiques conquérants qui méritent l'hommage que leur dédie Robert Delacroix. — M. R.

La vénerie en Anjou, par *Charles-Valentin des Ormeaux* (Editions de l'Ouest, Angers). — Livre d'un bel aspect, illustré de fines aqua-

(3) *Les portes de la Mer*, par Philippe Diolé (Editions Albin Michel, Paris).

relles et de dessins d'Yves Benoist-Gironière. Il s'ouvre sur un exorde où la chasse, en tant que facteur moral (hum!...) est glorifiée. Puis de nombreux chapitres nous parlent sous l'angle cynégétique et historique des animaux de vénerie : loup, chevreuil, sanglier, lièvre, fouine, genette... D'intéressants propos sur les chiens dans leur rapports avec l'Homme clôturent cet ouvrage qui mérite d'être retenu surtout à titre de document sur les tenants du « noble art » dans la vieille France d'hier et d'aujourd'hui, et sur les maintenances de la tradition dans certaines provinces. L'Anjou est du nombre. A son honneur! — M. R.

Gibier de France, par *Alfred Delacour* (Collection Durel, librairie Plon, Paris). — Attachant recueil d'études et d'anecdotes dues à un chasseur qui est en même temps un ami de la Nature. On le lit avec le même plaisir qu'on écoute à la veillée quelque vieux trappeur raconter ses exploits. De charmants croquis de Charles Hallo, des photos hors texte, éclairent ce livre, qui nous apprend beaucoup sur les mœurs du lapin, du lièvre, du sanglier ou du renard. Et ma foi, elles valent bien celles des humains! — M. R.

QUESTIONS MILITAIRES

« LA SOCIETE MILITAIRE DANS LA FRANCE CONTEMPORAINE, 1815-1939 » (1). — Il n'est sans doute aucun domaine de l'histoire qui, plus que l'histoire militaire, doive bénéficier de l'orientation nouvelle de cette science. Plus qu'aucune autre, elle est restée jusqu'ici « événementielle ». Les événements de guerre, les grands chefs militaires, les institutions, les règlements ont fait l'objet de nombreux travaux; mais (sauf pour l'armée du Premier Empire, sur laquelle il existe un important ouvrage, trop peu connu, *Le Soldat Impérial*, de Jean Morvan), l'étude de la vie matérielle et morale, de la psychologie individuelle et collective des cadres et de la troupe a été beaucoup trop négligée, surtout en ce qui concerne les périodes de paix. Pourtant n'est-ce pas alors, plus encore que sur les champs de bataille, que se décide le sort des guerres?...

Aussi doit-on saluer avec joie le livre très intéressant qui inaugure la collection *Civilisations d'hier et d'aujourd'hui* : un jeune professeur, M. Raoul Girardet, y esquisse les grandes lignes de l'étude qui doit combler cette lacune de notre histoire militaire.

Que certains traits de cette esquisse soient discutables, M. Girardet le sait mieux que personne. Son mérite n'en est que plus grand, puisqu'il a eu le courage de poser des problèmes dont il savait qu'il ne pourrait, seul et du premier coup, leur apporter une solution sûre.

Son titre même, que lui a inspiré la tendance « sociologique » actuelle, n'est pas sans prêter à discussion. Le terme « société » implique l'idée d'un corps, sinon fermé, du moins nettement

(1) Plon, 1953, in-12, 331 pp., 600 fr.

distinct du monde ambiant, ayant ses lois propres et menant indépendamment sa vie. La « vieille armée », celle d'avant 1870, avait effectivement ce caractère : elle était vraiment une « société dans la société »; ses régiments, en mouvement incessant, ne stationnaient jamais assez dans une même garnison pour que leurs éléments pussent entrer en contact étroit avec la « société civile »; les soldats et même les officiers subalternes demeuraient au contraire si longtemps dans le même régiment que celui-ci devenait leur véritable famille. Dès l'institution de « l'armée nationale », tout changea : le soldat ne fait qu'y passer et il ne perd jamais contact avec ce qui était sa vie de la veille et ce qui sera celle du lendemain; quant à l'officier, il est si mêlé aux civils, qu'il ne s'en distingue plus aux heures où il n'est pas en service. Par sa mission spéciale, par ses traditions, par sa constitution même, cette armée forme certes un « groupe social » particulier, mais nullement isolé de la collectivité nationale.

De là, pour l'auteur, la difficulté de délimiter le sujet. Il rappelle en commençant les questions que pose, à propos du « métier des armes » un des personnages de *Guerre et Paix :* « Qu'est-ce que ce métier? comment y obtient-on des succès? quelles mœurs entraîne-t-il chez ceux qui l'exercent? » Ce ne sont là que quelques aspects de l'étude à entreprendre. Avec raison, il en examine d'autres : comment, dans quels milieux, sous quelles influences se recrute ce groupe spécial? quelle place a-t-il occupée, aux diverses époques, dans le cœur et dans l'esprit des Français? comment a-t-il réagi à l'évolution de cette opinion publique? quelle est sa vie matérielle, intellectuelle, morale? comment évoluent ses traditions? etc., etc.

M. Girardet pouvait d'autant moins espérer répondre à ces questions dès ce premier essai, que la documentation nécessaire est plus difficile à réunir. Les Archives de la Guerre, en effet, — et c'est là une grave erreur, — ne conservent que peu de traces de la « vie de tous les jours », celle que l'historien voudrait précisément atteindre. Du moins a-t-il bien vu dans quelles directions il faudrait la rechercher : les dossiers personnels des officiers, qui malheureusement nécessiteraient le travail de toute une équipe, les annuaires, qui fourniront des statistiques très instructives, la littérature romanesque, dont A. Sorel avait, voici longtemps déjà, signalé l'intérêt historique, les journaux et revues militaires, les trop rares souvenirs publiés par des officiers, quoique, eux aussi, ils s'arrêtent aux événements et aux accidents plus qu'à la vie quotidienne.

Dès maintenant cependant, ses recherches ont obtenu de précieux

résultats. C'est ainsi qu'il a pu montrer combien était fausse pour l'armée française, et à la différence d'autres armées étrangères, la notion de « caste militaire » : la vieille armée elle-même avait, par le recrutement de ses cadres, un « caractère nettement démocratique » et « jusqu'à la fin du Second Empire, la vocation des armes ne se rattache à aucune tradition familiale ».

Il a remarquablement analysé « l'esprit militaire » de cette armée du Second Empire, où l'obéissance passive et la réglementolâtrie avaient peu à peu produit une inertie intellectuelle qui nous fut si néfaste en 1870.

Non moins bien étayée est l'explication de l'attitude a-politique de l'armée, ou plutôt de sa soumission systématique au pouvoir établi, « la notion d'Etat finissant par se séparer complètement... de la forme constitutionnelle ». Favorable, en principe, « à un gouvernement fort, aux formes indéterminées, mais... sachant commander et se faire obéir,... l'armée ne se trouve à l'origine d'aucune des révolutions politiques du XIX[e] siècle français ».

Il faut noter aussi parmi les heureuses trouvailles de l'auteur l'apparition à diverses époques, — et dès la Restauration sous l'influence du saint-simonisme, — de l'idée du rôle économique de l'armée, grâce à son emploi aux travaux d'utilité publique, et de son rôle éducatif et social, idée qui ne trouva qu'un faible écho et ne se traduisit que par des expériences très limitées.

Les chapitres relatifs à la période d'après 1870 appelleraient peut-être plus de réserves. Ici, le travail aurait pu et dû prendre davantage le caractère d'une enquête effectuée auprès de témoins ayant vécu ou directement perçu l'évolution. L'auteur paraît s'être borné à un trop petit nombre de témoignages imprimés, dont certains assez sujets à caution.

S'il a bien vu et nettement marqué le retournement de l'opinion publique en faveur de l'armée ainsi que le relèvement du niveau social et intellectuel des cadres après 1870, il exagère singulièrement l'opposition entre anciens élèves des grandes écoles et officiers sortis du rang, ainsi que le « fossé » entre les officiers et la troupe.

Si son analyse des causes de la crise nationale qui, en moins de trente ans, fera de l' « arche sainte » du lendemain de la défaite le symbole et l'enjeu de nos discordes nationales, paraît très juste, on n'en peut dire autant de son tableau d'un prétendu « profond ébranlement de toute la société militaire », qui en aurait été la conséquence. Que des incidents locaux, souvent déformés par la presse, se soient produits, cela est incontestable. Mais de là à pouvoir écrire que, aux premières années du siècle, « dans la plupart des corps de troupe, tout sentiment de solida-

rité, toute cohésion morale semblent sur le point de disparaître », il y a loin! Quant à parler d'une « crise de désœuvrement et de lassitude, de doute et de découragement », il suffit, pour discuter cette affirmation, de noter, pour ces années, le chiffre des candidats à l'Ecole Supérieure de Guerre, l'activité des grandes revues militaires, celle de la Section Historique de l'Etat-Major de l'Armée.

Mais l'auteur ne prétendait pas traiter à fond et définitivement un sujet aussi vaste. Il ne voulait être qu'un « défricheur » et, de ses vœux, il appelait des laboureurs. On croit savoir que, pour la période 1870-1914, un de ses jeunes collègues a déjà répondu à cet appel. Il serait regrettable que M. Girardet lui-même abandonnât un sujet sur lequel il a projeté de telles lumières. Pourquoi, par exemple, ne développerait-il pas et ne préciserait-il pas en historien les idées si intéressantes esquissées dans son épilogue sur la période d'après la première Guerre Mondiale?...

Nul doute que les travaux futurs ne confirment l'opinion qu'émettait déjà un chroniqueur sous la Monarchie de Juillet : « L'armée n'est que le reflet de la nation ». N'est-ce pas celle que reprend l'auteur aux dernières lignes de son livre : « La structure de la société militaire, la conception de son rôle, de ses devoirs et de ses responsabilités, sa cohésion, son efficacité et sa grandeur, dépendent en somme de l'ordre qui sera demain celui de la Cité tout entière?... »

Général G. Lestien.

Essai de stratégie occidentale, par le général *P. E. Jacquot*. Préface de A. Malraux (Gallimard, 1953, in-12, XVII-202 p., 390 fr.). — Préciser et délimiter les menaces contre la sécurité de l'Europe occidentale, montrer que les moyens de défense dont elle dispose ne sont pas tellement disproportionnés à ces menaces, à condition de renoncer au mythe néfaste du front continu, esquisser une stratégie tenant compte à la fois des ressources financières et démographiques, du rôle primordial de l'armée de l'air, de l'influence éventuelle de l'arme atomique : tel est l'objet de cet essai remarquable, œuvre d'un officier général particulièrement averti, dont le clair bon sens sait se libérer des entraves de la tradition sans la mépriser et reconnaître les droits de l'imagination novatrice sans s'abandonner totalement à ses rêves.

Lyautey l'Africain. Textes et lettres présentés par *P. Lyautey*, I (Plon, 1953, in-8, VIII-297 p., avec 7 cartes, 780 fr.). — Il est heureux qu'on n'ait pas attendu, pour ouvrir au public les riches archives du Maréchal, qu'elles ne puissent plus servir qu'à alimenter la curiosité des érudits. Son neveu et exécuteur testamentaire compte publier en cinq volumes les textes essentiels pour l'étude de son action marocaine, rapports, ordres et instructions, memoranda, lettres personnelles. Le premier est relatif à la période mai 1912-décembre 1913. Puissent tous ceux, militaires et civils, qui sont chargés des intérêts de la France outre-mer se pénétrer de cet exemple et de ces leçons! Ils y apprendront comment on peut allier hardiesse et prudence, énergie et souplesse, fermeté et délicatesse dans les relations avec les subordonnés, franchise et discipline dans les rapports avec le Gouvernement et le Parlement.

L'épopée du « Surcouf » et le commandant Louis Blaison, par *M. Guierre* (Bellenand, 1952, 249 p. avec illustr., 600 fr.). — Deux destinées parallèles, riches, l'une et l'autre, des plus belles possibilités et qui ne purent se réaliser complètement : celle de notre unique croiseur sous-marin, admirable réussite de notre service des Constructions navales, et celle de son non moins admirable commandant, frère spirituel de Pierre Dupouey. Passés aux forces navales de la France libre, ils disparurent dans une absurde collision nocturne avec un cargo américain, sans avoir jamais eu la chance de se mesurer avec un adversaire digne d'eux. Qui pouvait mieux conter leur émouvante commune biographie, « écrite sous le signe d'une unité retrouvée », que l'auteur de cette *Angoisse des veillées sous-marines*, publiée jadis par le *Mercure*?...

Profil d'un espion, par *Rémy* (Plon, 1953, in-8, VI-270 p., 570 fr.). — Si, après tant de livres du « Colonel Rémy » sur sa « Confrérie Notre-Dame », il se trouve encore des lecteurs curieux des détails de la vie tragique de ce réseau de renseignements, celui-ci leur en fournira, mais vus, cette fois, du côté adverse, d'après les aveux de l'espion belge qui, en novembre 1943, réussit à décimer et à paralyser cette organisation. Du point de vue de la psychologie des monstres et pour qui ne répugne pas à une telle étude, ce récit détaillé de l'activité de ce sinistre individu peut ne pas être dénué d'intérêt.

VARIETES

ANDRE GIDE, JACQUES CREPET et BAUDELAIRE. — Corydon aime à faire des prosélytes, comme tout fervent adepte d'une religion qui a d'autant plus besoin de s'affirmer qu'elle risque d'être plus décimée par la persécution. Ce zèle convertisseur ne s'attaque pas seulement aux vivants : quelle gloire de pouvoir ajouter à la liste de ses grands patrons, après les héros de la légion thébaine, Michel-Ange et Shakespeare, un Baudelaire! André Gide put croire que cette annexion était faite, lorsque Proust, le 14 mai 1921 (1), le convainquit, à peu de frais, que le poète des *Fleurs* était uraniste. Cette affirmation sans fondement, il la conserva longtemps par devers lui, sans chercher à la justifier. Quelque douze ans plus tard, cependant, il s'imagina être en possession d'un document probant, irréfutable. Ne pouvant ignorer l'importance du monument que lentement mais sûrement Jacques Crépet élevait à Baudelaire (voyez le *Journal*, éd. citée, p. 1208), il résolut de s'ouvrir à lui, non plus de ses doutes, mais de sa conviction et, en novembre 1938, demandait à l'entretenir des « mœurs » du poète. Jacques Crépet prépara une note qu'il remettrait à Gide et qui groupait les références concernant la vie intime de Baudelaire. Sur le double qu'il conserva, on lit : « Gide devait me communiquer copie d'un écrit qui lui a été envoyé par un anonyme, écrit, prétendait son mystérieux correspondant,

(1) *Journal*, Bibliothèque de la Pléiade, p. 692.

qu'on aurait trouvé dans le secrétaire de Baudelaire, et où celui-ci raconte une nuit passée avec un fameux danseur. Relation d'une obscénité déconcertante, dit Gide, ... » La suite ne saurait être transcrite que dans une revue de pathologie. La note se termine sur ces lignes : « Mais il me dit avoir perdu à nouveau cette pièce qu'il hésite à me communiquer depuis deux ou trois ans. Qui était le fameux danseur? »

On avouera que, si peu prévenu que l'on soit contre le corydonisme, Gide semble avoir été victime d'un mirage ou d'une mystification. De la pièce en cause, il n'a jamais fait état que lors de cette conversation et Jacques Crépet, bien placé pour être informé des curiosités baudelairiennes, n'en a jamais eu connaissance.

Jacques Crépet m'avait conté cette rencontre et donné la note où il en avait consigné l'essentiel, en 1951, peu de temps après le passage à Paris de Georges Blin. Celui-ci lui avait parlé de l'œuvre de Gide avec sympathie. J. Crépet s'était alors remis à la lecture du *Journal*, puis m'avait demandé de lui prêter les *Faux Monnayeurs*. En me rendant l'exemplaire, il me fit remarquer deux emprunts très probables. L'un concernait un « mot » : dans la Troisième partie du roman (N. R. F., p. 364), Armand, pour se caractériser, dit à Olivier : « ... imagine un instant ce monstre : un imbécile assez intelligent pour comprendre nettement qu'il est bête ». Or, ce « monstre », J. Crépet en avait fait le sujet d'une nouvelle, parue dans la *Vie Parisienne*, le 10 mars 1906, où, sous le titre « Solidaire », était narré un épisode du ménage à trois cher à ces années heureuses : dans une garçonnière un amant, à l'honneur sourcilleux, reprochait à sa maîtresse l'insulte dont le mari de celle-ci avait été l'objet au cercle; ce brave homme s'était laissé dire : « Vous êtes trop intelligent pour ne pas avoir compris depuis longtemps, que vous êtes un imbécile! » L'article de la *Vie Parisienne* ayant été assez apprécié pour être cité çà et là, il n'est pas exclu assurément que Gide, directement ou indirectement, n'ait recueilli ce « mot » qui ne va pas de soi-même.

L'autre emprunt avait trait à une anecdote, l'entrevue de Cob-Lafleur et de Passavant qui cherche un secrétaire (N. R. F., p. 467). C'était de cette manière, m'assura J. Crépet, que Paul-Jean Toulet s'était brouillé avec Arthur Meyer. Convié par celui-ci à venir au *Gaulois*, sans doute en vue de se voir proposer une collaboration régulière, il ne sortit du bureau directorial qu'après avoir menacé de casser une potiche pour affir-

mer son indépendance. M. Henri Martineau, dont on sait le dévouement à Toulet, n'a pas connaissance de ce fait, mais J. Crépet put se le faire raconter par le héros soit à la rédaction de la *Vie Parisienne* (revue à laquelle ils collaborèrent tous deux), soit pendant le voyage qui les mena, avec Curnonsky, en Extrême-Orient (1902-1903) et dont Toulet dut surtout rapporter des souvenirs de bar.

C'est ainsi qu'André Gide avait amené Jacques Crépet à se faire, pour quelques heures, son exégète.

Claude Pichois.

ARCHIVES ET EXPOSITIONS. — Où diable le goût de la polémique va-t-il se nicher? Voici déjà quelque temps un débat s'est institué entre un historien — à qui l'Académie française vient d'offrir un fauteuil — et le Directeur des Archives de France, sur le point de savoir s'il convient d'organiser des expositions aux Archives nationales et départementales. On s'est jeté à la tête des arguments, puis finalement, chacun est, selon l'usage, resté sur ses positions. Nous voudrions tenter, sans aigreur ni parti pris, d'examiner l'objet de la querelle.

Il est vrai que, depuis plusieurs années, des expositions ont attiré l'attention sur les richesses que conservent à Paris le Palais de Soubise et, en province, les Archives de chaque département. Doit-on s'en offusquer? Ce serait, semble-t-il, commettre une singulière erreur d'interprétation.

Bien sûr, la tâche quotidienne des archivistes — nationaux ou départementaux — consiste d'abord à classer, à inventorier, à répertorier les fonds qui leur sont confiés afin de mettre à la disposition des chercheurs des instruments de travail commodes et détaillés. Là-dessus, tout le monde tombera facilement d'accord. La question est de savoir si c'est là l'unique tâche des chartistes, car dans la querelle que l'on ouvrait, le grand argument contre les expositions était que précisément leur organisation détournait les archivistes de leur besogne fondamentale.

Est-ce bien exact? Le rythme de publication des inventaires ou répertoires ne paraît pas s'être ralenti ces dernières années. S'il n'est pas rapide — on le reconnaît volontiers — la faute n'en est pas aux rédacteurs de ces inventaires, mais seulement à la faiblesse des crédits d'impression mis à leur diposition.

Crédits insuffisants, médiocres, dont le montant ne suit jamais la hausse du prix de l'impression. Nous connaissons des départements où des catalogues manuscrits attendent depuis des années les sommes nécessaires à leur publication. Ces catalogues, ces inventaires, on les met pourtant tels quels à la disposition du public. D'autre part, il est bien vrai que des fonds d'archives nouvellement entrés ne peuvent être sur-le-champ répertoriés : là, c'est le manque de personnel qu'il faut incriminer. Sait-on que, dans la plupart des établissements scientifiques, archives, bibliothèques, musées, l'importance de ce personnel est restée la même qu'au temps du bon roi Louis-Philippe, alors que les fonds ont quintuplé, sextuplé et que des besognes nouvelles ne cessent de solliciter les conservateurs et leurs collaborateurs.

Vous voyez bien, triomphent alors les adversaires des expositions. Vous reconnaissez que vous manquez de personnel et vous l'occupez et vous vous occupez vous-même à des tâches futiles, publicitaires, qui n'ont pas de rapport avec les travaux scientifiques auxquels vous devriez exclusivement vous consacrer.

Ce serait exact, s'il n'existait pas un autre point de vue qu'il faut bien mettre en lumière. C'est un fait — et que les « usagers » eux-mêmes de nos salles de travail sont bien obligés de constater : le nombre des lecteurs, des chercheurs, ne cesse de diminuer. Toutes les statistiques plus ou moins sollicitées, tous les graphiques n'y changeront rien : du nord au sud, de l'est à l'ouest, la recherche désintéressée ne trouve plus d'amateur, l'espèce s'en perd, et nous avons naguère et dans cette revue — à propos de la crise des sociétés savantes de province — exposé les raisons de cette disparition.

Pour ramener vers les salles de lecture les chercheurs qui les ont désertées, les jeunes qui ignorent nos richesses documentaires, il n'est peut-être pas de meilleur moyen que l'organisation des expositions. Sur un thème déterminé, choisi pour des raisons de circonstance, à propos d'un centenaire, d'une commémoration, ou pour tout autre motif, la présentation de pièces, de gravures ou de sceaux, peut avoir les plus utiles conséquences, porter les fruits les plus heureux.

En veut-on une illustration précise? L'anniversaire de la Révolution de 1848 a été, à travers toute la France, l'objet d'expositions. Des cartons où elles dormaient depuis un siècle, l'on a sorti les affiches jaunies qui annonçaient la proclamation de la République, l'institution du suffrage universel... ou l'augmentation des impôts. Présentation passagère qui fit, durant

quelques jours, revivre un grand événement. Mais voici qu'à la suite de ces expositions, l'on a assisté à une floraison de travaux, de publications que les revues scientifiques n'ont pas encore fini de dénombrer. Et tout récemment, un luxueux album, préparé par M. René Gandilhon, éditait sous les auspices du « Comité départemental marnais de la célébration du centenaire de la Révolution de 1848 » la reproduction en fac-similés des affiches les plus caractéristiques ou les plus pittoresques de cette région (Châlons, 1952, grand in-folio). Les expositions organisées alors ont donc été l'heureux point de départ de ces travaux.

De tels exemples pourraient être multipliés : on commémore le rattachement de la Savoie à la France à Chambéry, l'activité de la Basse-Loire à Nantes, le souvenir des Plantagenets à Bordeaux, Rabelais à Angers. Et ces documents sortis de leurs cartons (où ils dormaient ignorés), ces gravures, ces sceaux, ces monnaies, rapprochés les uns des autres, suggèrent des recherches, éveillent des vocations.

Les expositions présentent souvent, en outre, un caractère pédagogique. Le temps n'est plus où l'enseignement de l'Histoire se bornait à une morne énumération de dates ou de faits. L'on estime aujourd'hui que le passé, pour être rendu plus vivant, doit être concrétisé devant les élèves par la présentation de documents choisis avec discernement. Tel sujet, qui paraît difficile à expliquer, compliqué et obscur, devient facile à exposer quand on le peut illustrer de quelques pièces d'archives. L'on nous permettra de rapporter à ce propos un souvenir personnel. Ce n'est pas une question des plus simples que celle du mécanisme de la répartition des impôts à la fin de l'ancien Régime et je me souviens de la difficulté qu'éprouvait un professeur d'enseignement supérieur à le faire saisir à ses étudiants. Il m'avait confié son embarras. En deux heures de temps — deux heures détournées de la confection des inventaires... — je réunis pour lui quelques documents précis et caractéristiques : rôles de tailles, égail du sel, de l'« ustensile », etc... en y joignant les instructions et lettres des intendants. C'est aux Archives, devant ces documents, que le professeur fit son cours. Et les commentaires en prirent un tour beaucoup plus aisé et frappant. Une leçon qui n'aura pas été oubliée...

C'est pourquoi les expositions d'archives tendent à adopter de plus en plus un aspect pédagogique : c'est l'histoire vivante mise sous les yeux des élèves. Des panneaux où sont inscrites quelques phrases évocatrices, des cartes, des plans complètent

et éclaircissent les documents. L'heureuse collaboration des bibliothèques et des musées permet d'adoucir la sécheresse des pièces d'archives.

Soit, répliqueront encore les adversaires de ce genre de manifestation. Mais vous conviendrez que l'organisation doit être fort longue, absorbe un temps considérable que nos conservateurs pourraient utiliser autrement.

D'abord, il faut bien établir en règle générale qu'il ne s'agit pas pour les archivistes de province — le cas des Archives nationales est différent — de mettre sur pied une exposition à tout bout de champ, tous les six mois. La lassitude naîtrait vite d'une fréquente répétition. Au contraire, il faut piquer la curiosité des visiteurs, la renouveler en choisissant judicieusement le thème. L' « élite intellectuelle » de nos villes de province n'est pas tellement nombreuse. Il ne faut pas la fatiguer. Les professeurs eux-mêmes crieraient bientôt grâce s'il leur fallait conduire trop souvent leurs élèves à ces visites.

Une exposition tous les deux ans, tous les trois ans, voilà une bonne cadence. Et, l'on peut nous croire, à un tel rythme, l'organisation elle-même ne prend pas beaucoup de temps. D'abord, les archivistes, les bibliothécaires qui connaissent à fond leur trésor, peuvent très rapidement réunir les pièces qu'ils veulent présenter. Et, pour la mise en place, rédaction du catalogue, emprunts à d'autres établissements, il suffit d'y penser assez longtemps à l'avance. Le travail quotidien n'en souffre pas.

Révéler au public des trésors méconnus, rendre vivant le passé aux yeux des élèves, les expositions aux Archives, en répondant à ce double dessein, se justifient aisément. Elles ont produit, elles produisent chaque année des résultats féconds. Et l'érudition n'y perd rien.

Jacques Levron.

LAMARTINE ET L'ANGEVIN FRANÇOIS GRILLE (1782-1853). — C'est une figure curieuse et pittoresque que celle de François Grille (1). Né à Angers le 29 décembre 1782, il se distingua par la précocité de son esprit et par ses dispositions littéraires. Au sortir de l'Ecole centrale de sa ville, il fut « laissé libre comme l'air » et s'abandonna aux caprices de sa fantaisie :

(1) Sur lui, cf. Célestin Port, *Dictionnaire historique, géographique et biographique du Maine-et-Loire*, II, 306-311.

tour à tour commerçant à Anvers, puis soldat sans aucun goût pour la discipline militaire, il se hasarda un temps « dans les dédales du Palais », avant de voyager à pied, en poste, à cheval, jusqu'au moment où, installé dans la Capitale, il réussit en 1807 à entrer dans l'Administration des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts.

Pendant le quart de siècle où il y demeura, cet aventurier manqué, mué en zélé fonctionnaire, vit se succéder au-dessus de lui vingt-deux ministres; mais son ardeur au travail et sa faculté de rédaction lui gagnèrent, avec le titre de chef de bureau, la confiance absolue de ses supérieurs et un crédit croissant. Cependant, les convictions libérales qu'il ne cherchait pas à dissimuler lui valurent de l'ultra-royaliste Corbière une disgrâce qui dura de 1822 à 1828. Chef de sa division en 1830, il se rallia à la Monarchie de Juillet et conserva quelque temps ses fonctions sous Guizot; mais la complète réorganisation des services le fit, malgré d'énergiques protestations de sa part, exclure définitivement du Ministère.

Sa vie en fut toute bouleversée. N'ayant pas réussi à se faire nommer député du Maine-et-Loire, il eut à se contenter de succéder à son oncle Toussaint Grille comme conservateur de la Bibliothèque d'Angers.

Dans ses nouvelles attributions, il déploya une énergie passionnée pour ordonner et développer le dépôt dont il avait la garde. Mais son travail lui laissait assez de loisirs pour composer, en vers et en prose, sous son nom et sous de nombreux pseudonymes, tels ceux de Malevoisine et de Tournebelle, une œuvre personnelle volumineuse, sinon de réelle valuer, et pour entretenir avec une foule de contemporains une correspondance plus ou moins suivie : il fut ainsi en relations occasionnelles avec Chateaubriand, Sainte-Beuve, Victor Hugo (2), pour ne citer que des grands, et ce désir un peu maniaque d'entrer en contact avec les célébrités du jour nous a valu les quelques lettres de Lamartine qu'on va lire maintenant.

●

(2) On trouve, à la Bibliothèque d'Angers, deux billets autographes de dates incertaines et probablement inédits (Manuscrits, n° 623) adressés par Hugo à Grille. — I. Je n'ai, Monsieur, qu'un moment et je ne puis vous écrire qu'un mot, merci, et je vous l'envoie du fond du cœur. Victor Hugo. 12 avril. — II. Le temps me manque de toutes parts. Vous mettriez, Monsieur, le comble à vos bontés en m'envoyant directement votre livre. Je le lirai avec avidité, car je sais apprécier tout ce qui sort de votre généreux et excellent esprit. Croyez, je vous prie, à mes plus vives et à mes plus cordiales sympathies. Victor Hugo. 29 avril.

Ce ne fut pas le poète qui, en Lamartine, retint l'attention de F. Grille, mais bien plutôt le député aux aspirations généreuses et libérales.

Je ne saurais ici retracer, même sommairement, la carrière parlementaire de l'écrivain entre 1833 et 1851 : en elle alors consista l'essentiel de son existence. Après une ascension de prestige lente, mais continue, tout au long du règne de Louis-Philippe, il allait accomplir son premier acte capital d'homme politique en publiant, au mois de mars 1847, son *Histoire des Girondins*. Alexandre Dumas eut beau ironiser : « M. de Lamartine a élevé l'histoire à la hauteur du roman », le succès de l'ouvrage fut prodigieux. « Ce livre est une révolution, notait Mme de Girardin dans une de ses *Chroniques Parisiennes*; c'est un présage, c'est un symptôme, c'est un décret peut-être... » (3).

Or, ce fut au moment précis où les *Girondins* recueillaient la très grande faveur du public que Grille semble s'être pour la première fois adressé à Lamartine, en lui prodiguant des encouragements et des éloges, en lui prédisant même le triomphe prochain de ses idées. Il est permis de le supposer d'après la réponse que l'historien-poète fit à son correspondant provincial (4).

M. Tournebelle
à Angers
rue Courte, n° 8.

Monsieur,

Puissiez-vous être prophète! Soit que vous soyez illuminé par la mort prochaine, comme vous le dites, soit plutôt qu'une âme si vivante n'annonce point des organes mourants et que vous n'ayez dans vos jugements que l'impartialité du moment suprême.

Quoi qu'il en soit, soyez remercié de ces encouragements jetés de loin aux combattants de la cause des idées. Si vous vivez, prêtez-leur force d'ici-bas. Si vous mourez, priez le Dieu dont vous serez plus rapproché de leur envoyer sa lumière et son secours.

Tout à vous d'esprit, de reconnaissance et de cœur.

Lamartine.

Paris, 28 mai 1847.

(3) Cf. Louis Barthou, *Lamartine orateur* (Paris, Hachette, 1916), p. 224.

(4) Cette lettre est écrite sur du papier portant la couronne comtale à neuf branches, avec les initiales A. L. gravées. Autographe comme les suivantes, elle est avec elles conservée à la Bibl. d'Angers (Manus. n° 624). Ces documents n'ont, à ma connaissance, été signalés nulle part. Ayant à leur sujet consulté M. le Professeur Henri Guillemin, auteur entre autres ouvrages d'un *Lamartine en* 1848 (Paris, P. U. F., 1948) et M. Hubert Bourgin, directeur de la *Revue*, 1848, qui l'un et l'autre m'ont obligeamment écrit en ignorer l'existence, je pense pouvoir les tenir pour inédits à ce jour.

●

François Grille ne mourut pas en 1847... Mais, lorsque la Révolution de Février fit attribuer à Lamartine le portefeuille des Affaires Etrangères, le bibliothécaire angevin, désireux de servir un régime dont il avait ardemment souhaité la venue, écrivit au nouveau ministre pour l'assurer de son dévouement. Son Excellence dicta alors à un secrétaire le billet de remerciements que voici.

Ministère des
Affaires Etrangères.

—

Cabinet.

Monsieur Lamartine remercie Monsieur Grille des bons sentiments qu'il manifeste dans sa lettre et compte sur le concours de tous les bons citoyens pour le maintien de l'ordre si nécessaire à la République.

Je ne sais si c'est grâce à l'appui de son correspondant que Grille fut nommé préfet de la Vendée par le Gouvernement Provisoire. Toujours est-il qu'il accepta d'enthousiasme ses nouvelles fonctions (il devait conserver sa préfecture seulement jusqu'en août suivant, moment où la réaction le contraignit à rentrer dans la vie privée); et, pour marquer le succès de son autorité morale sur ses administrés, il suffit de rappeler ces quelques lignes, adressées à Lamartine le 17 juin 1849 (5) :

Dans la Vendée, vous étiez attaqué; je vous défendis et j'obtins pour vous, en dépit du clergé, des nobles, trente-sept mille suffrages. Vous représentez la République sacrée, généreuse, durable et vous étiez mon drapeau et mon guide. Ma femme, ma noble femme me lisait le *Moniteur* sous les marronniers de la préfecture et je m'inspirais de vos discours et de vos actes pour les proclamations dont je couvrais le pays.

●

Nul pourtant n'ignore comment, après avoir, selon le mot de Louis Barthou (6), « exercé trois mois de dictature oratoire », Lamartine connut une rapide et quasi totale défaveur; faute d'une

(5) Ce fragment, le seul que je connaisse de Grille à Lamartine, est cité, malheureusement sans aucune référence, par M. Marc Saché, *La bibliothèque d'Angers, ses origines, son développement. Les Grille* (La Province d'Anjou, t. X, 1935, p. 152-153).
(6) *Op. cit.*, p. 236.

prise de position assez nette, il réalisa contre lui une unanimité hostile et « un déchaînement de haines contradictoires (7) ». Si Proudhon le jugeait « complexe, omniforme, indéchiffrable », des libéraux le traitaient d' « homme de paille de la réaction » (Nadar) ou de « faux Girondin avec une âme d'émigré » (Mickiewiecz fils), cependant que l'aristocrate Horace de Viel-Castel déclarait à son propos : « Cet homme m'inspire un profond dégoût » ou que Mme de Flavigny proclamait : « Oui, c'est bien lui qui nous a fait le plus de mal! »

A la vérité, si l'on ne saurait mettre en doute la foncière honnêteté de Lamartine, il eut, au cours des semaines où il occupa le pouvoir, une attitude assez énigmatique quand on la considère de l'extérieur et, sans entrer dans le détail de ses alliances successives, si l'on se borne, par exemple, à ses rapports avec le radical Ledru-Rollin, député de la Sarthe et arriviste d'envergure, il n'est pas très commode d'y voir clair.

Nulle part, il n'a, que je sache, exprimé sur ce point une opinion aussi nette et catégorique que dans les lettres qui suivent. Elles datent du milieu de 1849. Depuis les sanglantes journées de Juin, Lamartine n'avait guère connu que des échecs : éliminé du gouvernement par le général Cavaignac, écrasé aux élections présidentielles de décembre, où il obtint 17.910 voix sur plus de 7.300.000 votants, il n'avait pas même été réélu par son département de Saône-et-Loire lors du scrutin pour l'Assemblée Législative (fin de mai 1849), qui marqua la débâcle des républicains modérés.

Au lendemain de cette défaite cinglante et, malgré tout, inattendue, François Grille, toujours confiant envers son grand homme, lui envoya sans doute des conseils de tactique politique et l'on voit alors s'instituer entre eux deux un dialogue, où seule la voix de Lamartine a laissé venir son écho jusqu'à nous, mais qui met bien en évidence le jugement qu'il portait sur son ancien collègue Ledru-Rollin et sur les extrémistes de gauche.

Monsieur,

Je suis étonné de votre lettre du 4 juin.

Vous m'écrivîtes une fois de me coaliser avec M. Ledru-Rollin qui s'était fait chef de socialistes et de montagnards après les journées de Juin. Ce n'était pas là me comprendre.

Vous m'écrivez aujourd'hui de m'entendre avec le gouverne-

(7) Expression empruntée, comme les opinions qui suivent, à M. Guillemin, *op. cit.*, p. 5.

ment et le clergé pour propager mes publications populaires (8). Ce n'est pas me rendre justice.

Recevez l'assurance de mes amitiés.

Lamartine.

Monsieur,

Vos deux lettres vibrent aussi fort que vos fortes convictions vibrent en vous-même. Je ne dis non à rien et surtout à votre amitié prévenue (9). Mais je suis hors d'état de trouver un capital. J'en suis à vendre mon propre seuil en France (10) pour payer mes dettes ou mes charges. J'en suis au travail du manœuvre intellectuel pour suffire au jour. Il faut donc attendre que la Société malade se sente généreuse *in extremis* et se cottise (*sic*) pour avoir des idées, des courages, des dévouements et des libéralités populaires qui peuvent seulement la sauver. Cherchez de votre côté pendant que je frappe du mien et conservez-moi en tout cas une amitié de cœur et d'esprit qui m'est bien chère.

Lamartine.

6 juin 1849.

Monsieur F. Grille
à l'Etang, près St-Germain-en-Laye.

Monsieur,

Vous êtes cette fois dans une erreur complette (*sic*). Il y a désormais entre M. Ledru-Rollin et moi la distance de la liberté à la tyrannie et de la république à l'anarchie. Depuis son alliance avec le parti subversif et communiste, je n'ai eu aucun raport (*sic*) avec lui.

Pendant le gouvernement où le volcan (11) et non le choix nous avait jettés (*sic*) ensemble, je n'ai dû ma popularité qu'à la lutte que j'ai soutenue contre l'esprit de son parti.

Après la réunion de l'Assemblée, j'ai cru devoir par amour de la concorde dans la république naissante ne pas l'écarter du Conseil où il apportait des sentiments ramenés au juste et au vrai.

Aussitôt après la dissolution de la Commission exécutive (12), il est retourné à sa nature et moi je suis resté dans la mienne. A ce moment-là, il a été pour moi un collègue dont je respecte

(8) Voulant continuer son action politique, Lamartine publiait, depuis avril 1849, une revue mensuelle dont il était le seul rédacteur, *Le Conseiller du Peuple.*

(9) Phrase incorrecte; il aurait fallu dire : « ni surtout » ou bien « et surtout pas ». L'écriture de cette lettre est visiblement très hâtive.

(10) Au mois de septembre suivant, Lamartine mettait officiellement en vente son domaine de Milly; sa correspondance de cette époque est pleine d'allusions à une situation financière terriblement embarrassée et qui ne devait guère s'améliorer. Il envisageait de s'expatrier en Asie Mineure où il espérait obtenir une concession.

(11) *Le volcan :* ce mot revient plusieurs fois sous sa plume, au temps où il était ministre, pour désigner la situation du moment (par ex. dans une lettre à Champvans, 22 mars 1848 : « Entre nous, nous sommes ici sur le volcan. » Même formule à H. de Lacretelle, 1er avril).

(12) Cette Commission exécutive de cinq membres (Arago, Pagès, Marie, Lamartine, Ledru), entrée en fonction le 4 mai, se démit de ses pouvoirs entre les mains de Cavaignac à la veille des journées de juin.

le nom, mais un homme politique dont je déteste les tendances. Jamais, je l'espère, un gouvernement quelconque ne nous trouvera que *face à face*. Sachez ces sentiments qui n'ont jamais varié. Ne fondez donc rien, pas même un rêve, sur cette fusion. Quant au général Cavaignac, je le crois un homme politique estimable et compatible avec tous les amis du bien.

Tout à vous.

Lamartine.

15 juin 1849.
(Sur l'enveloppe, timbre du 17.)

Monsieur Grille
L'Etang près de St-Germain.
Confidentielle.

Monsieur,

Les amis politiques (13) de M. Ledru-Rollin ne seront jamais les miens. Je n'ai ni à l'accuser, ni à le défendre. L'accuser serait une bassesse, le défendre une complicité entre ce parti et moi. Je vous l'ai déjà dit, il n'y a jamais eu qu'une tolérance pour un bien de paix et pour un moment de trêve. Sans moi, ce parti n'aurait pas laissé vivre la république huit jours. Vous devez juger avec quels sentiments j'accueille des propositions d'alliance avec lui. La démagogie et le communisme tueront la démocratie et le progrès. Je ne veux pas être parmi les responsables de l'Histoire.

Lamartine.

(Timbre du 18 juin.)

•

Ces derniers mots sonnent un peu comme ceux d'une abdication : celle-ci ne fut pourtant pas immédiate. A la faveur d'une élection partielle dans le Loiret, Lamartine allait entrer à la Législative (juillet 1849) ; mais il n'y joua qu'un rôle sans importance jusqu'au Coup d'Etat du 2 décembre 1851.

Celui-ci, auquel il s'était jusqu'au bout refusé de croire, marqua la fin de son activité politique comme aussi celle de ses espoirs libéraux. François Grille, déçu comme lui, lui garda sa foi et son admiration. Le 1er janvier 1853, il lui adressa une épître familière en témoignage de fidélité (14) :

Grand poète, grand politique,
Patriote, esprit héroïque,
Soldat aussi bien qu'orateur,
Si je mets ton nom sur mon titre,
Si je t'adresse cette épître,
Ne me prends pas pour un flatteur...

(13) Le mot *politiques* a été rajouté d'une autre encre dans l'interligne.
(14) *Epître à M. de Lamartine*, par F. Grille, Paris, Le Doyen, Palais Royal, 1853, 8 p. — Grille devait mourir le 5 décembre de la même année.

Rappelant l'échec du Gouvernement Provisoire et « sa rare stérilité », le versificateur en condamne tous les membres, Lamartine excepté :

Aux abus tu fermas la porte;
Mais leur invincible cohorte
Qui se relevait de tes coups
De tous côtés fondait sur nous...

Ainsi aura passé la république :

Voilà le Deux Décembre
Qui de ma fronde éteint le son
Et coupe court à ma leçon.
O noble et vaillant Lamartine,
Je reprends la poste angevine
Et je retourne à la chanson.
Quant à toi, rentres (sic) *à Màcon*
Dicter quelque page divine
Sur les malheurs de Cicéron.

Renvoyer le poète à son écritoire (même pour y composer de l'orateur romain un éloge qui aurait évidemment pu être une apologie personnelle), le conseil ne manquait pas d'une ironie amère et sûrement non voulue, à l'heure où le malheureux Lamartine allait, pour vivre, se voir condamné définitivement à l'horreur interminable des « travaux littéraires forcés » !

Fernand Letessier.

GAZETTE

La Nouvelle-Calédonie dans les Lettres. — *On célèbre en cette fin de 1953 le centenaire de la présence française en Nouvelle-Calédonie. Ne convient-il pas de rappeler la place qu'occupe l'île dans les Lettres?*

Le Commandant Henri Rivière, après avoir, à la tête d'un détachement de déportés, réprimé l'atroce révolte canaque de 1878, publie en 1880 ses Souvenirs de Nouvelle-Calédonie *où se révèle sa maîtrise littéraire. Comme dans* Le Voyage à pied de *C. Lemire, quel déroulement de scènes et de paysages!*

Henri Rochefort, polémiste, relégué à l'île des Pins après ses violents articles de La Lanterne *contre le gouvernement impérial, au bout de quatre mois s'en échappe et nous fait vivre avec lui, par ses* Evadés (1880), *puis par* Les Aventures de ma vie (1895-96), *dans cette Calédonie qui, célébrée par ses découvreurs comme un Paradis, subit le sombre sort d'être l'enfer européen du bagne.*

Mais des Français s'y sont peu à peu établis fonctionnaires, colons et, déjà, pionniers de mines. Tel Georges Baudoux (de son pseudonyme : Thiosse). En de modestes publications locales, rééditées depuis à Paris, il nous dépeint, en initié, les scènes les plus familières comme les plus farouchement secrètes du monde canaque. De la merveilleuse nuit de ses Légendes *il sort pour nous faire admirer, en pleine lumière australe, les modernes beautés des vastes plateaux sauvages où prospère l'élevage d'immenses troupeaux.*

Brillant professeur au lycée Louis-le-Grand où le distingua Jules Lemaitre, Marc Le Goupil, qui soudain rompt avec la culture universitaire dans la Métropole pour aller pratiquer la culture tropicale en Nouvelle-Calédonie, nous apprend par un livre à succès Comment on devient colon. *Chronique spirituelle des relations imprévues du planteur avec l'administration, c'est l'histoire vécue du rêve d'un humaniste de réaliser un modèle de colonisation dans cette île qui, après la pacification des indigènes cannibales, était naturellement destinée à devenir un foyer de peuplement français outre-mer.*

Un magistrat, poète de lignée parnassienne, S. C. Leconte, dédie à la jeune Française calédonienne qu'il a épousée le chatoyant écrin des Bijoux de Marguerite (1899), *tandis qu'en* 1904

un médecin de marine, J. Chabaneix (Jacques Nervat), en collaboration avec sa femme, dans le roman Célinat Landrot, *intéresse, avec une touchante délicatesse, les lecteurs de la métropole au mérite des forçats qui, libérés, parviennent à se réhabiliter sur place par le travail.*

Puis ce seront les fils même de la Nouvelle-Calédonie qui l'honoreront diversement de leur talent : A. Laubreaux campera les types des épaves humaines échouées aux antipodes; Jean Mariotti, dans la tradition symboliste du Ségalen des Immémoriaux *(Tahiti), transposera pour nous, en ses* Contes de Poindi, *les splendeurs d'un folklore insoupçonné où mer, montagne et arbre se partagent la toute-puissance de cette Genèse maorie qu'a, de son côté, exploré un savant « océaniste », le pasteur Maurice Leenhardt, missionnaire pendant de longues années en Nouvelle-Calédonie.*

Enfin, on ne peut clore ce bref exposé sans rappeler que Francis Carco y est né. Il ne lui a fait guère de place, que je sache, dans ses romans, mémoires et poésie. Ceci n'en reste pas moins curieux : a vu le jour au pays qui fut longtemps celui du bagne, l'historien et psychologue de « l'homme traqué », du mauvais garçon et autre gibier de déportation... — ARY LEBLOND.

« Rencontre avec Queffélec. » — *Il fallait bien que quelqu'un reprit aux* Nouvelles Littéraires *la tradition des célèbres* Heures avec. *Quoi qu'on ait pu dire de lui, Frédéric Lefèvre, en renouvelant le genre de l'interview, avait rétabli entre les écrivains et le public un genre de contacts très vif et très précieux. Le* Mercure *a déjà eu l'occasion de signaler les « rencontres » dont Gabriel d'Aubarède, depuis quelque temps, publie le compte rendu à la place où paraissaient autrefois les « heures » de Frédéric Lefèvre. C'est dans le numéro du 8 octobre des* Nouvelles Littéraires *que nous trouvons maintenant sa* Rencontre avec Queffélec :

« Henri Queffélec, c'est le pur Breton, son nom l'indique assez, et le ton, l'esprit, l'accent même de ses livres. Breton de père et de mère, descendant de pêcheurs et de paysans. Au XVIIe siècle, ses ancêtres vivaient aux îles Glénans, voisines de Concarneau. Il est né à Brest et a passé son enfance et sa première jeunesse dans la presqu'île de Crozon.

« — J'ai beaucoup entendu parler breton dans mon enfance. Surtout quand mes grand-mères se bagarraient. L'une était royaliste, l'autre était républicaine. Mais ça ne finissait jamais mal parce que toutes deux priaient les mêmes saints. Nous en avons beaucoup en Bretagne, comme vous savez. »

*A propos d'*Un Recteur de l'île de Sein, *de* François Malgorn, séminariste, *de* Chemins de terre, *Gabriel d'Aubarède parle à Henri Queffélec de ses personnages de prêtres campagnards :*

« — Oh! Je ne voudrais pas qu'on voie en moi un spécialiste du roman sacerdotal! me dit-il. J'ai toujours évité de me spécia-

liser, de me cantonner... Mes prêtres vous semblent vrais? Tant mieux. Il ne m'appartient pas d'avoir un avis là-dessus. Mais c'est un fait que j'ai été élevé dans une atmosphère très religieuse. La Bretagne est une terre de piété, tout le monde le sait, et j'appartiens à une famille sincèrement catholique. J'ai rencontré beaucoup d'ecclésiastiques. Plusieurs de mes grands-oncles avaient été recteurs dans le Léon. Quant à moi, j'ai cependant fait toutes mes études au lycée. Ce qui ne devait rien changer. »

Henri Queffélec est entré à l'Ecole Normale en 1929. Mais l'Université n'était pas un milieu qui satisfît pleinement sa nature :

« Je ne voudrais pas médire de l'instruction. Il faut reconnaître cependant qu'en même temps qu'elle nous apporte un enrichissement, une instruction très poussée présente cet inconvénient de nous isoler du réel, de l'humain. J'avais conscience de ce côté artificiel de la vie universitaire et je luttais autant que je pouvais. Je saisissais les occasions de rencontrer des gens. J'ai toujours eu plus de joie à découvrir un être vivant qu'un grand bouquin (...) Ce qui est certain, c'est que l'enseignement ne m'attirait guère. Des considérations purement matérielles me conduisirent à l'agrégation. »

De son séjour à Marseille, sous l'occupation, comme professeur au lycée Thiers, le romancier a rapporté non pas seulement le Journal d'un salaud, *mais aussi une nouvelle,* On joue à la pétanque :

« Elle me fut inspirée par le choc de l'éclatement de la guerre germano-russe... ou plutôt par la parfaite indifférence que j'observai autour de moi. La publication de ce petit récit devait m'attirer une lettre indignée.

« — D'un Marseillais plus sensible au drame de l'époque?

« — Non. On protestait surtout contre l'emploi incorrect du mot « pétanque »...

C'est, on le sait, du roman Un Recteur de l'île de Sein *qu'a été tiré le film* Dieu a besoin des hommes. *« Les romanciers, remarque Gabriel d'Aubarède, sont rarement contents des scénarios qu'on tire de leurs livres. Avez-vous été satisfait de l'adaptation de Pierre Bost et Jean Aurenche?*

« — Sur tous les points.

« — N'avez-vous pas trouvé que le titre, ce paradoxal Dieu a besoin des hommes, *prêtait fâcheusement à équivoque?*

« — Pour ma part, je le trouve bon. Je sais, on s'est battu autour de ce titre. Et le plus fort est qu'on pouvait être de bonne foi pour ou contre. Mais si on a cru voir derrière cette phrase je ne sais quelles intentions hostiles à la religion ou irrespectueuses, c'est à tort. Pourquoi chercher si loin? Dieu a besoin des hommes, *ça veut dire simplement : « Dieu a besoin de prêtres, Dieu a besoin d'hommes pour faire des prêtres. »*

Après avoir avoué qu'il tient « personnellement » François Malgorn *pour un chef-d'œuvre, Gabriel d'Aubarède en vient aux*

romans bretons d'Henri Queffélec, et particulièrement à Tempête sur Douarnenez. *« La Bretagne et la mer occupent naturellement une place importante dans cette œuvre si variée. Il les connaît si bien toutes les deux! Comment nous étonner de l'odeur marine qui se dégage de ces livres virils? J'éprouvais, pour ma part, en achevant* Tempête, *une irrésistible envie de manger du poisson. »*

« Je dois, dit encore Henri Queffélec, beaucoup plus aux gens qu'aux livres. Vous dites que mes bouquins vous donnent envie de manger du poisson? Vous trouvez que je décris bien les choses de la mer et la vie des pêcheurs? Tant mieux. Mais c'est tout simplement parce que j'ai beaucoup bavardé avec eux. Ce sont eux mes vrais maîtres.

« — Je vous envie de savoir bavarder avec les pêcheurs bretons. Chaque fois que j'ai voyagé en Bretagne je les ai trouvés bien taciturnes! Il est vrai que c'est là, peut-être, une impression de Méridional...

« — Elle est peut-être juste. Le pêcheur breton est en effet facilement silencieux, mais il n'est pas fermé. Quand on a gagné sa confiance, on est frappé de sa richesse sentimentale, de son naturel, de son allant. Ce qui me fut surtout précieux, en tant qu'écrivain, c'est son extrême familiarité avec la mer et avec les êtres qui la peuplent. Leurs expressions, qui parfois sont des trouvailles, ou, à défaut, le geste, l'intonation, un regard la traduisent étonnamment. L'autre jour encore, j'avais une conversation délicieuse avec le gardien d'un petit phare de terre. Il parlait des homards comme s'il avait été homard lui-même!

« — Encore faut-il savoir écouter... et retenir... Prenez-vous beaucoup de notes?

« — Il y eut une période où j'en prenais beaucoup. J'en ressens moins le besoin aujourd'hui. Le parler populaire, que je me suis toujours efforcé de rendre fidèlement, m'est pour ainsi dire entré dans l'oreille. Mais je crois que c'est un bon exercice, pour un conteur, de prendre, au moins pour un certain temps, l'habitude de noter ce qu'il entend : les réflexions des joueurs de belote dans un café de petit port; ou les cris des vendeuses du marché dans notre arrondissement parisien. Il y en a de si savoureux! « Du beau, du bon, du serré! », par exemple. N'est-ce pas admirable? Ne vous représentez-vous pas immédiatement une superbe botte de choux-fleurs?

« — Je vois que vous n'ouvrez pas vos oreilles en Bretagne seulement.

« — Je n'ai jamais voulu être l'écrivain de la Bretagne. En tant que catholique comme en tant qu'écrivain, je considère que ce serait là une limitation coupable. D'ailleurs, en même temps que L'Homme d'Ouessant, *je donne, cette année, un récit traitant d'un sujet social et mon prochain roman se passera à la Villette.*

« — La littérature régionaliste doit donc renoncer à vous compter parmi ses adeptes?

« — Absolument. Un poète peut sans doute se contenter de s'inspirer de son terroir, un romancier ne le peut plus, ne le doit plus. Bien entendu, j'ai une prédilection pour la Bretagne, je la connais mieux que les autres provinces françaises. Cependant, je m'intéresse aussi à d'autres contrées, à d'autres milieux. Sans être partisan de la littérature politiquement engagée, je pense que le roman moderne doit serrer de plus en plus l'époque et ses problèmes. Et ils sont si variés, si mouvants! Sans doute, la nature humaine ne change pas dans ses profondeurs, mais la variété des techniques et la diversité des comportements des hommes augmentent sans cesse. Il nous faut bien en tenir compte... Je vous l'ai dit, la sociologie est une de mes passions. »

Villiers de l'Isle-Adam et la Commune. — *Sous le titre* Sous la Commune : Tableau de Paris, *M. Jacques-Henry Bornecque a publié dans le* Mercure *d'août (p. 577) des textes qu'il jugeait devoir être attribués à Villiers de l'Isle-Adam. A ce propos, M. Daniel A. de Graaf nous a envoyé la note qu'on a pu lire dans notre numéro d'octobre (p. 374). En sens inverse, M. W. M. Blows nous a écrit d'Ecosse une lettre dont on trouvera le texte ci-dessous. M. J.-H. Bornecque se réserve d'y répondre, en faisant état d'autres communications reçues trop tard pour pouvoir être insérées dans le présent numéro. Il nous prie toutefois, par courtoisie à l'égard de son contradicteur, de ne pas retarder la publication de la lettre de M. W. M. Blows, étant entendu que pour sa part il n'en accepte pas les conclusions. (N. D. L. R.)*

Monsieur le Rédacteur en Chef, la tentative faite par M. J.-H. Bornecque pour présenter le catholique et royaliste Villiers de l'Isle-Adam comme un partisan de la Commune n'aura certainement pas manqué d'étonner quelques-uns des lecteurs de votre numéro du 1er août. Mais on remarquera bien sûrement que les arguments avancés par M. Bornecque ne prouvent nullement que l'article attribué au Tribun du Peuple *et signé du pseudonyme de* Marius *soit de la main de Villiers; en les regardant de près, on s'apercevra que ces arguments ne font, en effet, qu'affirmer que Villiers* aurait pu *écrire cet article. La discussion de cette dernière proposition, tellement plus restreinte que la première, exigerait quand même une analyse assez étendue du tempérament et de la philosophie de Villiers. Elle ne tarderait pas à nous entraîner bien au delà des idées reçues de la critique villiérienne sur lesquelles s'appuie la thèse de M. Bornecque; et pour cette raison elle ne tiendrait point dans le cadre de ces quelques lignes écrites à la hâte, en vacances. Néanmoins, on peut toujours demander à M. Bornecque comment il concilierait avec son portrait d'un Villiers communard les deux lettres reproduites par Henri Bernès dans le* Mercure de France *du 1er novembre* 1910.

La première de ces lettres, écrite sur papier de la défunte Revue

des Lettres et des Arts *et portant la date du 25 mai 1871, est de Villiers et adressée à un certain M. Langeron. Villiers se réjouit que Paris soit enfin délivré des « insurgés ». Il avait attendu des « instructions » de Langeron, mais n'avait pas pu aller le voir parce qu'il se sentait suivi : « ils » savaient qu'il était allé à Versailles, où se trouvaient tous ses amis. A son retour de cette visite, on l'avait amené à l'Hôtel de Ville, où, sans M. Marras, il aurait été « écroué ». Villiers parle des souffrances de lui-même et de sa famille, « la guerre et la commune nous ayant momentanément ruinés ». Il fait rappeler à son correspondant qu'il lui avait précédemment parlé d' « une trentaine d'hommes possibles dans mon ancienne compagnie »; il ajoute que, ceux-ci l'ayant dénoncé comme réfractaire, il n'avait plus qu'à « ne pas les rencontrer ».*

Jointe à la lettre de Villiers, telle qu'elle était parvenue à M. Bernès, se trouvait un brouillon, celui évidemment de la réponse qu'on lui avait faite, où il est dit : « L'entrée imprévue de nos troupes à Paris a fait que nos (vos?) efforts n'ont pas pu être utilisés ». Langeron pourtant signale sa reconnaissance pour les efforts que Villiers avait faits.

Il faut citer textuellement les conclusions qu'Henri Bernès, avec justesse, a tirées de ces données :

« De ces deux lettres il ressort, ce semble, que Villiers pendant « le siège, a servi dans quelques corps, régulier sans doute, le mot « « mon ancienne compagnie », qu'il emploie, semble l'indiquer, que, « pendant la Commune, soumis par son âge à l'enrôlement, mais « réfractaire, il a été suspect et dénoncé, surveillé; qu'il a été au « moins une fois à Versailles, a tenté d'y retourner, et qu'il a trouvé « dans son ancien ami Marras une protection utile contre le danger « auquel il s'était ainsi exposé. Pourquoi allait-il à Versailles? Pour « y voir quelques amis, puisque « tous ses amis » y étaient, peut- « être pour s'y procurer auprès d'eux, dans la situation difficile où « ses parents et lui se trouvaient, quelques ressources? N'était-ce pas « aussi pour y nouer quelque entente entre l'autorité légale et des « Parisiens désireux de lui faciliter la reprise de la ville? Sa lettre, « complétée par celle de son correspondant, indique clairement que « celui-ci s'occupait de quelque projet de ce genre, qui n'a pas eu, « par suite de l'entrée des troupes, à être réalisé, et que Villiers « s'était mis à sa disposition, avait songé à recruter des hommes de « bonne volonté, et, le 25 mai encore, attendait des ordres possibles « à ce sujet » (pages 184-185).

Qu'on me permette de ne pas terminer sans exprimer ma vive reconnaissance de l'amabilité des autorités de la bibliothèque municipale de la ville de Chartres, qui se sont mises à ma disposition, pour m'aider à retrouver rapidement la lettre de M. Bernès, dont la date exacte m'échappait pour le moment.

W. M. BLOWS.

Association des Amis d'Alain. — *Un certain nombre d'amis et d'élèves d'Alain, auxquels il avait confié son œuvre, viennent de former une Association des Amis d'Alain.*

Cette Association a pour objet de perpétuer, par tous moyens moraux et matériels, le souvenir d'Alain.

Elle est présidée par M. André Maurois, de l'Académie Française, et a pour vice-présidents le Professeur Henri Mondor, de l'Académie Française, et M. Henri Bouché, délégué au Conseil international des Transports aériens.

Tous renseignements complémentaires seront envoyés aux personnes qui voudront bien les demander par lettre adressée au siège : 75, avenue Emile-Thiébaut, Le Vésinet (S.-et-O.).

Au Mercure de France. — *Le plus récent roman de Georges Duhamel,* Cri des Profondeurs, *a paru à Londres, chez Dent, le* 16 *juillet, dans une traduction de E. F. Bozman. Le titre anglais est* Cry out of the Depths.



C'est le 25 *septembre qu'a paru à la* Bibliographie de la France *l'annonce des deux dernières publications du Mercure,* Un Homme d'Ouessant, *roman d'Henri Queffélec, et* Du mouvement et de l'immobilité de Douve, *poèmes d'Yves Bonnefoy.*

Dès son apparition, Un Homme d'Ouessant *a été sélectionné par le French Book Club de Londres. Les droits de traduction pour la langue allemande ont été acquis par la maison Verlag Herold, de Vienne.*



Le grand prix de littérature musicale a été décerné le 9 *octobre à notre collaborateur René Dumesnil pour son* Histoire illustrée du Théâtre lyrique, *paru chez Plon au printemps dernier.*



André Gide et l'Allemagne, *tel est le titre de la conférence que J.-F. Angelloz vient de donner à Londres, Oxford, Edimbourg, sous l'égide des Relations culturelles. Il avait abordé ce sujet pour les lecteurs du* Mercure *dans deux de ses chroniques : « André Gide et l'Allemagne »* (*janvier* 1949) *et « André Gide vu par Klaus Mann »* (*novembre* 1949).



Les Editions Sur, de Buenos Ayres, viennent d'acquérir les droits pour la langue espagnole du Rilke *de J.-F. Angelloz. Rappe-*

lons que cet ouvrage est en cours de traduction en langue allemande et en langue japonaise.



A propos du sommaire du présent numéro :

Sur Flaubert, le Mercure *a déjà publié « Flaubert et le* Mercure de France », *par René Dumesnil (novembre* 1948), *« La véritable Madame Bovary », par René Dumesnil (novembre* 1948), *« Noms et prénoms dans* Madame Bovary », *par Jean Pommier (juin* 1949), *« Du nouveau sur Flaubert et son œuvre », par Jean Pommier et Claude Digeon (mai* 1952).

Des poèmes de Maurice Fombeure ont paru dans nos numéros de janvier 1948 *et de mai* 1952.

Yvon Bizardel a donné « Fête en Californie » en mai 1951 *et Jean Trégarvan « Les cochons du* Ducouëdic », *nouvelle, en août* 1952.

Rappelons, de G. Jean-Aubry, « Laforgue au travail », avec un texte inédit (décembre 1946) *et, d'Olive Jacobs, « Une page oubliée » de Jules Laforgue (novembre* 1948).

D'Henri Pichette, « Quatrième Epiphanie », avec une présentation d'Adrienne Monnier (novembre 1948) *et « Le drame de l'air » (décembre* 1949).

Les ouvrages suivants d'Henri Pichette sont en vente aux Editions du Mercure de France : A poèmes, Les Epiphanies, Le point vélique, Rond-Point.

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 0412
Dépôt légal : 4e trimestre 1953.

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VIe

RAPPEL

Henri QUEFFÉLEC

TEMPÊTE SUR DOUARNENEZ

***ROMAN* (480 fr.)**

Un authentique chef-d'œuvre (*Le Télégramme de Brest*). Emouvante histoire d'amour... puissant documentaire (*Nouvelles Littéraires*). D'une santé vigoureuse (*Dernières Nouvelles d'Alsace*). La poésie se joint à la vérité (*Education Nationale*). Langue vigoureuse et imagée (*Etudes*). Beau récit empoignant (*Ici Paris*). Tout est juste et vivant (*France-Dimanche*). Un ouvrage de grande classe (*Reflets*, Lyon). Une peinture vigoureuse et savante (*Liberté de Normandie*). La plus passionnante expression du salubre (*Ce Matin*). Beau roman, dense (*Modes de Paris*). Magnifiquement salubre (*La Croix*). Un des rares livres bretons qu'un breton puisse lire sans rougir (*Rivarol*). Style vert et vif (*Nord Industriel*). Comme nous voilà loin des titillements cérébraux qui occupent toute une littérature (*France-Asie*). Un âpre, net et généreux documentaire (*La Voix du Nord*). Le titre est sans duperie (*Ouest-France*). Pages inimitables sur les tempêtes de l'Océan (*Feuillets bibliographiques*, Belgique). Cette mer dont Queffélec a peint les fascinantes violences (*Les Œuvres Libres*). Ses tempêtes valent celles de Joseph Conrad (*Réalités*). Toujours Queffélec a le mot, le ton juste (*La Nouvelle République de Tours*). Un véritable chef-d'œuvre (*Maroc-Monde*). D'une grandeur fruste mais salubre (*Dépêche du Midi*). Un roman « vrai » (*Journal des Maires et des Conseils Municipaux*). Essai sociologique (*Nouvelles de Bretagne*). Document saisissant (*Mercure de France*). Evocation épique (*L'Ecole et la Vie*). Langue si pleine, si savoureuse, si belle (*Vie Intellectuelle*). Roman d'une âpre poésie (*Action Sociale des Forces Armées*). Documentaire extrêmement vivant, coloré (*Aux Ecoutes*). Goût de ce qui est droit, sain, humain (*Nord-Eclair*). Des personnages d'une franche saveur (*Le Populaire de l'Ouest*). Un maître-livre (*L'Equateur*). Chef-d'œuvre d'observation, de composition et de style (*La Bretagne à Paris*). Humble épopée gravée d'un burin sûr (*Dauphiné Libéré*). Le meilleur roman paru cette saison (*Massalia*). Œuvre saine et constructive... vigoureuse vérité... un romancier solide qui a compris que sa mission n'est pas de dissoudre mais d'édifier (*Notre Métier*). Un roman passionnant, bien charpenté (*L'Effort Algérien*). Ecrivain de grande classe (*Quarante-Quatre*, Agen). Authentique romancier (*Contacts*). Queffélec a gagné la partie (*Bulletin des Lettres*, Lyon).

DU MEME AUTEUR

PAS TROP VITE, S. V. P. (*nouvelles*)........................ 300 f

AU BOUT DU MONDE, *roman (Prix du Renouveau français)*......... 300

FRANÇOIS MALGORN, SEMINARISTE, *récits*........................ 360